LA REVUE DE PARIS

MAI

ANDRÉ SIEGFRIED	États-Unis 1956.
ANDRÉ CHAMSON	Adeline Vénician (fin).
LOUIS KOELTZ	Il faut refaire notre Armée.
JACQUES PERRY	On.
GABRIEL PUAUX	Les Mémoires du Président Truman.
HENRI PERRUCHOT	Cézanne chez les Impressionnistes.
AGNÈS CHABRIER	Images d'Égypte.
RAYMOND PICARD	Racine et son étrange Carrière.
CELIA BERTIN	Dior, Balmain, Zola.
PIERRE DE BOISDEFFRE	Grandeur et Misère de Luc Dietrich.
JEAN-PAUL LEBEUF	Marcel Griaule.
DENISE BOURDET	Images de Paris.
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre à Paris.
PIERRE AUDIAT	Talleyrand séducteur.

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN MISTLER, JEAN FAYARD, GEORGES PILLEMENT, PIERRE MICHAUT, SERGE VEBER, JACQUELINE BÉCARD, MARCEL THIÉBAUT, MARCEL GABILLY.

LA LIVRAISON : 190 FRS

1956 - 63e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ANDRE SIEGFRIED	Etats-Unis 1956	3
ANDRE CHAMSON	Adeline Vénician (fin)	19
LOUIS KOELTZ	Il faut refaire notre Armée	53
JACQUES PERRY	On.	64
GABRIEL PUAUX	Les Mémoires du Président Truman	70
HENRI PERRUCHOT	Cézanne chez les Impressionnistes	79
AGNES CHABRIER	Images d'Egypte	89
RAYMOND PICARD	Racine et son étrange Carrière	107
CELIA BERTIN	Dior, Balmain, Zola	120
PIERRE DE BOISDEFFRE	Grandeur et Misère de Luc Dietrich	124
JEAN-PAUL LEBEUF	Marcel Griaule	131
DENISE BOURDET	Images de Paris	137
THIERRY MAULNIER	Le Théâtre	146
PIERRE AUDIAT	Talleyrand séducteur	151
Le Mois à Paris		162

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS *publiera prochainement*

HENRI DE RÉGNIER
par **ÉMILE HENRIOT**
de l'Académie française

LA NUIT DE TEMPELHOF
par **ARMAND LANOUX**

DERNIÈRE IMAGE DE L'UNIVERS
par **PIERRE ROUSSEAU**

TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. .. Fr. **1.900**
— : Six mois (6 numéros) **950**

Étranger : Un an (12 numéros) . .. Fr. **2.300**
— : Six mois (6 numéros). **1.160**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U.S.A. .. .. $ **7**

Canada .. .. $ canadiens **7,30**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 1.12237 à Genève. Fr.S. **29,20**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. **30**

Espagne .. .. Pesetas **310**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux n° 3.509-64 à Bruxelles. Fr.B. **328**

En cas de paiement par chèque bancaire .. .. Fr.B. **340**

Italie.. .. .. Lires **4.360**

Angleterre .. .. £ **2/9**

Égypte .. .. Piastres **290**

Hollande.. .. .. Florins **26**

Portugal .. .. Escudos **198**

Dans les pays suivants : **Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse** et **Cité du Vatican,** il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En **Espagne :** s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel 11, Madrid.
Au **Brésil :** s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenida Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En **Argentine :** s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos-Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 25 fr. et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 1.050.000 fr. - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
LA REVUE DE PARIS n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.

Copyright by Revue de Paris 1956.

INFORMATION FINANCIÈRE

BANQUE de L'UNION PARISIENNE

L'Assemblée Générale Ordinaire du 16 mars 1956 a approuvé les comptes de l'exercice 1955 faisant apparaître un bénéfice de F 476.338.275.

Le dividende, qui sera mis en paiement le 3 avril 1956, est fixé à F 900 brut par action de F 5.000 nominal et à F 450 brut par action de F 2.500 non encore regroupée.

LE **MATELAS** PNEUMATIQUE

HUTCHINSON

à l'Aigle

LA VULCANISATION A CHAUD APRÈS CONFECTION est le seul procédé de fabrication assurant réellement une étanchéité parfaite des coutures.

● **HUTCHINSON** fabrique également à l'usage des campeurs et des sportifs toute une gamme d'accessoires et de chaussures spécialement étudiés à leur intention.

● *EN VENTE dans toutes les bonnes maisons*

VOYAGEZ A PRIX RÉDUITS SUR LA S.N.C.F.

avec

UN BILLET DE FAMILLE	75 % de réduction à partir de la 3e personne. Parcours minimum : 300 km retour compris. VALIDITÉ : 40 JOURS.
UN BILLET DE CONGÉ ANNUEL	30 % de réduction une fois par an. Parcours minimum : 200 km retour compris. VALIDITÉ : 3 MOIS.
UN BILLET TOURISTIQUE aller-retour ou circulaire	20 % de réduction pour 1.500 km aller et retour. 30 % de réduction pour 2.000 km aller et retour. VALIDITÉ : 2 MOIS. Coupon aller non valable la veille et l'avant-veille du dimanche des Rameaux; la veille et l'avant-veille du dimanche de Pâques; du 25 juillet au 15 août.
UN BILLET COMBINÉ FER-AUTOCAR	Nombreux circuits au départ de Paris, Jeumont, Feignies, Lille, Dunkerque, Calais, Boulogne, Dieppe — chemin de fer et autocar. VALIDITÉ : 2 MOIS. Arrêts possibles sur le parcours fer ; *Un exemple :* Paris-Évian en chemin de fer : Évian-Nice en autocar ; Nice-Paris en chemin de fer.

ÉTATS-UNIS 1956

par André Siegfried

Le portrait des États-Unis doit être fréquemment remis au point, car le modèle change avec rapidité. D'année en année, de décennie en décennie, de génération en génération, de siècle en siècle, le tableau se transforme et c'est à peine parfois si l'on reconnaît les lieux qu'on avait récemment visités. S'agissant d'un pays comme celui-là, conserver simplement les impressions de la veille est dangereux. Mon père voyait l'Amérique pour la première fois, en 1861, et moi-même en 1898. Mais l'Amérique de 1956 est maintenant plus loin de celle de 1898 que celle-ci ne l'était de la guerre de Sécession. La marque des deux guerres mondiales, sans oublier la grande dépression, est là, indélébile, et ce sont autant de paliers auxquels il faut se reporter dans les comparaisons qui s'imposent avec le passé, car ce serait une grande erreur de s'en tenir simplement à l'actualité : un simple reportage du présent ne peut nous permettre de connaître l'Amérique.

La révolution industrielle.

Par rapport à la première avant-guerre, c'est le développement fabuleux du machinisme qui a le plus contribué à transformer les États-Unis. L'Europe était, au XVIIIe et au XIXe siècle, l'initiatrice de la Révolution industrielle, dont elle est restée jusqu'au XXe le metteur en œuvre essentiel et à vrai dire unique. Mais ensuite, c'est l'Amérique qui en a

réalisé l'application intégrale, dans un cadre géographique plus large, se prêtant mieux aux conditions désormais impératives de la série et de la masse. C'était l'équivalent d'une phase nouvelle de la Révolution industrielle : après la phase mécanique, qui avait été celle de l'Europe, apparaissait celle de l'organisation, plus administrative que proprement technique, dont les trusts avaient été l'avant-garde et dont le vieux Ford, avec la chaîne d'assemblage et sa politique de hauts salaires et de bas prix, allait être, aux environs de 1914, la plus symbolique expression.

Une initiative déchaînée, erratique mais créatrice, avait dominé jusqu'alors l'atmosphère économique du Nouveau-Monde, mais on passait maintenant à l'étape nouvelle de l'organisation rationnelle. Les grands capitaines d'industrie du siècle précédent restaient largement des spéculateurs, des aventuriers, de la classe des conquistadors. Leurs successeurs étaient surtout des managers, moins efficaces peut-être par une technique dont ils n'avaient nullement ravi le monopole au vieux continent que par leur génie d'une grande administration de la production.

De ce fait l'entreprise, la grande entreprise, tendait à devenir l'unité essentielle : un état-major, collectif et largement anonyme remplaçait de plus en plus l'ancien patron personnel, cependant qu'une armée immense d'employés succédait à l'avant-garde antérieure des pionniers qui avaient assuré la conquête du continent nord-américain. Ce passage, amorcé dès le tournant du siècle, s'affirmait après la première guerre mondiale, mais, il est fondamental de le souligner, le système demeurait concurrentiel, attachant une grande importance au souci de se qualifier lui-même de libre entreprise (*free enterprize*). Ainsi commençait une période exceptionnelle, optimum qui sans doute ne pourra toujours se maintenir, dans laquelle l'Amérique bénéficiait au plein de l'organisation, sans avoir perdu l'individualisme, seul générateur de vie.

Les conséquences sociales de cette révolution industrielle allaient, à partir de 1918 et plus encore de 1945, se manifester décisives, et en fait non moins révolutionnaires. La vie, qui se mécanise sous tous ses aspects, tend de ce fait à devenir de plus en plus collective, ce qui est normal dès l'instant que, l'outil étant individuel, la machine est par nature collective. L'efficacité du système est telle que la machine tend naturellement à envahir tous les cantons, même les plus isolés, les plus secrets de l'existence. Rien ne se fait plus individuellement, parce que c'est collectivement que tout se fait avec le plus d'efficacité. Les méthodes éprouvées de la série, de la masse, envahissent toutes les formes d'activité, quelles qu'elles soient : le diagnostic médical, pratiqué par des équipes de spécialistes tend à ressembler à une chaîne d'assemblage ; qu'il s'agisse de l'enseignement, de l'information, des transports, des voyages, de la recherche scientifique, presque de la recherche philosophique de la vérité, tout se fait selon les règles de la spécialisation et de la série, qui se sont révélées infaillibles dans le domaine de la production industrielle.

L'automobile, l'avion, la radio, la télévision, le cinéma, ces instruments

nouveaux de la civilisation technique, multiplient la vie, mais l'enserrent en même temps dans un cadre, de plus en plus rigide, de mécanismes collectifs. Et c'est tout le paysage social qui en sort transformé. Au pionnier d'hier ou d'avant-hier, qui vivait à la campagne, autonome et le plus souvent isolé, succède ce type standard de la nouvelle Amérique, l'employé, vivant en ville, dépendant de son emploi, de son *job*, terme qui revient sans cesse dans la conversation, soucieux avant tout de sécurité, c'est-à-dire du maintien de son niveau de vie, le plus élevé du monde.

Ce n'est plus seulement la production industrielle, c'est la société tout entière qui ressemble à son tour à une immense administration, qui pèse sur l'individu, mais si efficacement que celui-ci ne s'en aperçoit même pas, se déclarant unanimement satisfait d'un système qui fait de lui, dans l'humanité actuelle, un indiscutable privilégié.

Tels sont les effets d'une période mécanique, dont l'organisation a multiplié magnifiquement l'efficacité, mais l'automation, avec l'électronique, semble maintenant marquer l'apparition d'une période nouvelle, comportant plus de légèreté dans les mécanismes, plus de simplicité avec plus de rapidité dans les automatismes, et sans doute une structure entièrement différente de l'effectif producteur et organisateur. L'ultime phase administrative de la Révolution industrielle a tendu jusqu'ici, notamment aux États-Unis, à diminuer constamment le pourcentage de l'effectif strictement producteur, au bénéfice de l'effectif distributeur ou administratif, qui n'a cessé, de census en census, de s'enfler.

Il se pourrait que la phase électronique, dont nous voyons se dessiner le début, entraîne toute une revision de la structure technique et sociale, et notamment une rationalisation profonde de tout le système distributeur. Le secrétariat, la comptabilité en sortiront vraisemblablement méconnaissables, cependant qu'à l'usine l'ouvrier proprement dit se raréfiera pour faire place à une armée immensément accrue, non seulement de techniciens, mais de savants. Et ceci pourrait entraîner une revision également profonde, et pour le monde anglo-saxon révolutionnaire, du système d'enseignement ayant prévalu jusqu'ici aux États-Unis.

De plus en plus en effet, une formation simplement pratique apparaît insuffisante, à une époque où l'élite a besoin de disciplines scientifiques infiniment complexes et surtout se modifiant sans cesse : la pratique acquise à l'atelier ou au bureau ne suffit plus, quand il faut une culture technique et même une culture générale ne se satisfaisant plus de la pure spécialisation.

Cette préoccupation se fait jour depuis assez longtemps aux États-Unis dans le domaine de la haute direction des grandes entreprises, mais ce qui est nouveau, c'est l'inquiétude qui se manifeste en ce qui concerne la formation de l'élite technicienne de demain. L'Amérique possède un enseignement primaire excellent et des universités de premier ordre, mais elle n'a pas d'enseignement secondaire digne de ce nom. Cette insuf-

fisance tend de plus en plus à se faire sentir dans un âge scientifique de l'industrie où le contremaître ne saurait plus suffire.

Il y a assez longtemps déjà que le *Massachusetts Institute of technology* inscrit dans son enseignement tout un programme de *general education*. Les États-Unis ne sont pas non plus sans se rendre compte qu'une part importante des réalisations scientifiques nationales récentes provient de savants qui ne sont pas américains, mais originaires de la vieille Europe. A cet égard l'Amérique, qui se sent à juste titre organisatrice et puissamment technicienne, éprouve actuellement quelque inquiétude en ce qui concerne son génie proprement créateur. C'est une remarque qu'on n'eût pas eu sans doute à faire il y a une génération.

Composition ethnique des U.S.A.

Le terme de révolution revient sans cesse sous la plume quand il s'agit de comparer l'Amérique d'aujourd'hui avec celle d'avant 1914 et plus encore d'avant 1900, et cela d'autant plus que la seconde guerre mondiale contribue tout autant que la première à de révolutionnaires transformations.

Ethniquement parlant, le peuple américain n'est plus le même qu'à la fin du siècle dernier, quand pour la première fois, en 1898, je prenais contact avec lui. Il s'agissait encore à cette date d'une population essentiellement anglo-écossaise par son origine, mais mâtinée au XIXe siècle d'éléments irlandais et germaniques : la tradition britannique était manifeste, mais l'Irlande y avait ajouté sa fantaisie et l'Allemagne son goût inné de l'ordre et de la méthode, de telle sorte que l'Américain de la fin du XIXe, celui-là même qu'avait décrit Bourget dans son *Outremer*, était devenu déjà très différent de l'Anglais classique.

Depuis lors, l'effet de la vague d'immigration slavo-latine qui a recouvert l'Amérique depuis 1880 environ jusqu'à 1914 s'est fait pleinement sentir : les immigrants slavo-latins, leurs fils, leurs petits-fils sont là désormais, et de ce fait, il s'agit d'une humanité moins anglo-saxonne, moins nordique, plus méditerranéenne, plus balkanique, plus apparentée à l'Europe orientale et russe. Si l'on ajoute qu'après l'arrêt à peu près complet de l'ancienne immigration à la suite des lois restrictives de 1921 et 1924, une nouvelle immigration, plus qualitative et infiniment moins nombreuse, celle des « personnes déplacées » victimes des persécutions européennes, a introduit aux États-Unis un élément personnellement actif, susceptible de jouer le rôle de ferment, on ne s'étonnera pas que l'Amérique d'aujourd'hui laisse en somme une impression plus exotique que celle d'hier.

C'est d'autant plus frappant que des migrations internes, du moins d'un point de vue continental, ont poussé vers les États du Nord tout un effectif, étranger à la race blanche proprement dite, dont l'industrie, dans son immense développement, avait un urgent besoin. C'est ainsi

que les Noirs du Sud se sont, par millions, déplacés vers les Grands Lacs et la région new yorkaise ; que des Porto-Ricains, par centaines de mille, ont envahi New York ; que des Mexicains, purement Indiens pour la plupart, se sont répandus sur les États du Sud-Ouest et de l'Ouest.

Aujourd'hui New York, Chicago, sont des villes plus exotiques qu'il y a cinquante ans. Considérez, à la cinquième avenue ou à Wall street, les gens qui passent devant vous : il y a toute chance qu'il s'agisse d'un Juif, d'un Irlandais, d'un Italien, d'un nègre, d'un Balkanique, plutôt que d'un Américain cent pour cent, à supposer qu'il y en ait encore un seul dans cette capitale cosmopolite, et pourtant si américaine dans son rythme et sa conception de la vie. Dans les élections municipales, une liste, pour avoir quelque chance de succès, doit comporter d'abord un pourcentage essentiel de Juifs, d'Irlandais et d'Italiens, ces derniers étant récemment en progrès sur les Irlandais ; mais ne verra-t-on pas bientôt affleurer des Noirs — c'est déjà le cas —, des Porto-Ricains ? On peut être un authentique Parisien sans être Français, et de même un authentique New Yorkais sans être Américain.

Lorsque j'écrivais, il y a trente ans, un livre sur les États-Unis, je me demandais si, à la longue, ce serait l'élément anglo-saxon ou l'élément slavo-latin qui finirait par l'emporter. La réponse aujourd'hui penche décidément en faveur des non-anglo-saxons, mais il faut ajouter que ceux-ci se sont anglo-saxonnisés de telle façon qu'ils ont largement absorbé la tradition anglo-saxonne du passé. Venus pour échapper à la loi de fer de la vieille Europe, ils ont trouvé aux États-Unis un régime où la dignité du travail est complète, où chacun est l'égal socialement de tous ses concitoyens, où le niveau de vie n'a plus rien de commun avec ce qu'on a laissé de l'autre côté de l'Océan. Ces immigrants en ont conçu pour leur nouvelle patrie une reconnaissance éperdue : rejetant consciemment leur passé, ils se sont attachés à devenir plus Américains que les plus anciens Américains eux-mêmes. On ne change sans doute pas la race, et telle réunion d'étudiants dans quelque grande université évoque-t-elle plutôt Naples ou Budapest, mais on peut acquérir l'allure américaine, et c'est le cas de ces nouveau-venus, qui s'adaptent avec une étonnante rapidité aux conditions de vie du Nouveau-Monde. S'il n'y a pas de race américaine, il y a maintenant un peuple américain, le plus national peut-être qui soit au monde.

Une Révolution sociale.

Parallèlement à cette transformation ethnique s'est produite, dans l'entre-deux guerres, une révolution sociale, pacifique sans doute et nullement spectaculaire, mais cependant étonnamment effective. Elle est née de la grande dépression qui, de 1929 à 1941, a éprouvé le pays plus profondément que ne l'ont fait les deux guerres mondiales elles-mêmes.

Dans le souvenir des Américains, la guerre n'évoque pas une idée de crise, mais plutôt de prospérité et de plein emploi. La grande dépression par contre a touché directement chacun dans sa fortune, dans ses moyens d'existence, dans son genre de vie : tels chômeurs, parfois haut placés, ne purent plus jamais, pendant des années, retrouver de travail. Dans l'histoire des États-Unis c'est une page noire et il faudrait remonter jusqu'à la guerre de Sécession pour en trouver l'équivalent.

Toute une conception nouvelle de l'État, de ses devoirs envers les citoyens, devait en sortir. Jusqu'alors, en cas de chômage, on disait au chômeur : « Tirez-vous d'affaire ! Si vous ne trouvez pas de travail dans votre ville, changez de ville, et si vous ne trouvez pas de travail dans votre métier, changez de métier ! » Ce n'était pas l'affaire de l'État de s'occuper de lui. Mais cette fois l'ampleur de la catastrophe était telle que l'initiative individuelle ne permettait plus d'en trouver la solution : le chômeur désemparé, sans réserves et sans ressources, se tournait vers l'État comme vers un sauveur. Et ce fut Roosevelt avec son *New Deal*, disant aux malheureux, de sa voix d'or si radiophonique, qu'il ne les abandonnerait pas, que la puissance publique ne serait pas sans cœur à leur endroit.

Sous cet angle nouveau, le souci de la sécurité sociale, préoccupation jusque-là strictement européenne, pénétrait aux États-Unis. A la philosophie libérale de l'individu contre l'État, héritée de l'Angleterre gladstonienne, succédait une philosophie de l'intervention : intervention dans les conflits du capital et du travail, intervention de l'impôt dans la répartition des richesses, *Welfare State*, c'est-à-dire État providence, non plus seulement comme la veille pour les producteurs, mais pour les travailleurs également. L'Amérique était une démocratie politique, elle devenait une démocratie sociale, dans laquelle le capital se voyait imposer, et finissait par se reconnaître des devoirs, non seulement envers le travail, mais envers la société tout entière.

Comme après toutes les révolutions, il y avait des gens qui n'avaient rien appris et rien oublié. Les républicains de la vieille garde, tout comme les émigrés en 1815, croyaient que, la crise passée, le passé pourrait renaître tel quel, et c'était en effet le programme, avoué ou secret, de la droite du parti. Mais on se rend compte aujourd'hui que la trace laissée par le passage de Roosevelt demeure indélébile et qu'il est une chose que le pays ne peut, en aucun cas, accepter ou supporter de nouveau, le chômage.

Un peuple qui vit de son emploi et non de ses réserves ne saurait même envisager d'être privé de ses *jobs* ; il est dès maintenant entendu que, s'il se dessinait une crise de sérieuse gravité, le Gouvernement, qu'il soit démocrate ou républicain, ferait tout en son pouvoir pour la combattre, et cela par les mêmes moyens qu'entre 1933 et 1940. Sans doute, après quinze ans d'une prospérité sans égale, le souvenir de la crise s'estompe-t-il chez les jeunes générations qui ne l'ont pas vécue, mais

le souvenir est toujours là, comme un avertissement, de sorte que l'année 1929 marque bien, dans l'histoire des États-Unis, un tournant de première importance. Je ne voudrais pas paraître paradoxal, mais il me semble que, par ses effets, la grande dépression doit être considérée comme une date non moins grosse de conséquences que celle des deux guerres.

Dans la vie d'un peuple, des événements de cette taille, deux guerres, une crise majeure, ne peuvent manquer de le faire évoluer. Les États-Unis en effet, depuis une trentaine d'années, s'avancent rapidement vers une sorte de maturité. Il n'y paraît pas toujours, ni dans leur psychologie qui reste marquée de puérilité, ni dans leur politique étrangère, singulièrement dépourvue d'expérience, mais socialement, démographiquement, le pays prend de l'âge. Il se remplit d'abord, encore que par comparaison avec l'Europe la densité de la population y demeure minime.

Les notions d' « Ouest » et de « frontière », qui avaient encore un sens à la fin du siècle dernier, n'en ont plus aujourd'hui. L'Ouest est maintenant colonisé, presque dans toutes ses parties, et s'il reste des parties du territoire à mettre encore en valeur, c'est du côté du vieux Sud, si longtemps négligé, que l'initiative la plus récente se tourne. S'il y a eu, du fait de la dernière guerre, un sursaut de natalité, du reste inattendu, le fait du prolongement de la vie humaine est, démographiquement, d'une bien autre importance : naguère encore on ne voyait aux États-Unis presque pas de gens âgés, mais il y a aujourd'hui quatre fois plus de « plus de soixante-cinq ans » qu'au début du siècle ; 40 millions d'Américains ont plus de quarante-cinq ans, contre 13 millions seulement en 1900.

Cette présence dans leur sein de gens ayant plus de passé que d'avenir semble étonner les Américains et même les choquer quelque peu, car la démagogie de la jeunesse sévit depuis toujours dans ce pays, mais les vieux s'organisent, font sentir le poids de leur vote, ne se laissent pas oublier. Il en résulte un vieillissement psychologique, qui fait qu'on pense davantage, non à la mort (le sujet est tabou), mais à la retraite, et c'est encore un signe de cette évolution signalée plus haut, qui substitue l'organisation à l'aventure.

Le civisme.

Il est presque inutile de signaler, tant elle est évidente, la transformation profonde qui s'est produite, du fait de la seconde guerre mondiale, dans l'attitude des États-Unis vis-à-vis de l'ensemble des autres continents : le pays accepte désormais la charge d'une responsabilité mondiale, ce qui signifie la nécessité d'une armée, recrutée par conscription, d'une politique de présence militaire au-delà des océans, de tous

les océans, d'un programme universel de subventions et de soutien financier, d'une diplomatie active partout sur la planète. Il ne peut plus être question d'isolationnisme ou de neutralité.

Mais, et c'est cela qu'il faut souligner désormais, cette politique caractérisée d'expansion coïncide paradoxalement avec une politique de défense, faisant contraste avec toute la tradition américaine du XIXe siècle. Cette tendance s'était manifestée dès la première guerre mondiale, elle n'a fait que s'accentuer avec la seconde. C'est comme une régression dans l'idéologie américaine. Jusqu'alors il s'était agi, avant 1914, d'un pays d'accueil, ouvert à tous, confiant dans son pouvoir vraiment illimité d'assimilation.

Dans son discours d'ouverture à la Convention démocrate de Chicago, en 1952, Adlaï Stevenson, qui allait être désigné comme candidat présidentiel, exprimait en termes émouvants le sens de cette politique, toute de générosité et d'optimisme humain : « Jusqu'en 1948, l'Illinois, en cent ans, n'avait jamais eu que trois gouverneurs démocrates (Stevenson lui-même était le quatrième). L'un, Joseph Peter Atgeld, était un immigrant ; le second, Edward F. Dunn, était Irlandais ; le troisième, Henry Horner, était le fils d'un Allemand. Atgeld était protestant, Dunn catholique, Horner juif. Et cela, mes amis, c'est l'Amérique, c'est toute l'histoire américaine, telle qu'elle se reflète dans ces choix du parti démocrate, ici, à Chicago, au milieu des prairies de l'Illinois. »

L'interprétation de Stevenson était optimiste, ou du moins ne s'appliquait-elle qu'au passé. Les États-Unis sont, depuis 1921, date de la première loi d'immigration fondée sur le quota, un pays qui se ferme.

Le *McCarran act* de 1952, qui codifie à nouveau tous les textes relatifs à l'immigration, maintient le régime du quota et ne marque en aucune façon la moindre atténuation de la rigueur antérieure. Encore que le président Truman lui ait opposé son veto, cette loi, confirmée par un vote à la majorité des deux tiers, exprime évidemment la tendance générale d'une opinion, méfiante à l'égard de l'étranger et désireuse désormais de conserver la citoyenneté américaine comme un privilège dont elle ne sait que trop tout le prix. On sait la difficulté d'obtenir un passeport, même pour une simple visite aux États-Unis. Quant à recevoir le droit de s'y établir, c'est devenu une quasi-impossibilité. Encore qu'une disposition privilégiée ait récemment entrouvert la porte à un contingent de « personnes déplacées », l'application du texte se heurte à tant de mauvaise volonté administrative que le programme prévu est bien loin d'être réalisé. Sans même parler des exagérations d'un Mc Carthy, réprouvé du reste par une partie, mais une partie seulement, de l'opinion, il est manifeste que le peuple américain ferme sa porte.

C'est l'effet d'une transformation profonde d'attitude, entraînant une sorte de resserrement moral. L'Américain d'hier ou d'avant-hier, celui que décrivait par exemple Abel Hermant dans ses *Transatlantiques*, apparaissait comme un excentrique, erratique, déchaîné et quelque peu

folasse ; tel était aussi le portrait qu'en faisait Jules Verne au lendemain de la guerre de Sécession. L'Américain d'aujourd'hui est devenu essentiellement conformiste. Bien loin de vouloir se singulariser, il ne semble à son aise que s'il se conforme à un type collectif imposé par je ne sais quelle loi non écrite : il doit s'habiller d'une certaine façon, selon un code variant avec les saisons, mais, ce qui est plus grave, il doit aussi penser d'une certaine façon, dictée par l'atmosphère ambiante. Si ce n'est pas vrai de New York ou de Chicago, point de doute que, dans les villes d'importance secondaire et surtout dans les petites villes, cette pression sociale ne se fasse sentir, au point d'éliminer le récalcitrant.

Ce qui marque le plus aujourd'hui la démocratie américaine, c'est le civisme qu'on y constate chez tous ses membres. Oui, c'est là vraiment qu'est l'épreuve de l'assimilation. L'esprit civique est une tradition anglo-saxonne et protestante, mais il semble que les Slavo-Latins de la dernière phase de l'immigration au XIXe et au début du XXe l'aient maintenant assimilée au même degré. Toute l'éducation, primaire et secondaire et même à certains égards supérieure, tend à ce même but, faire des citoyens formés pour la coopération sociale et civique.

Là où nous cherchons à donner surtout de la culture, l'Amérique s'applique avant tout à produire du civisme. C'est magnifique et l'on ne peut en somme qu'admirer l'efficacité de cette éducation, qui produit un régime de discipline consentie, de collaboration acceptée que nous pourrions envier. Il se pourrait cependant qu'on ait dépassé le but, car il s'agit, si l'on veut mériter le titre de bon Américain, d'adopter un certain nombre de principes de base qu'il n'est plus même permis de mettre en discussion, si l'on ne veut passer pour un mauvais citoyen. Au-delà des partis politiques, s'opposant sur des questions secondaires, il tend ainsi à se former une sorte de parti unique, dont seraient exclus comme suspects tous ceux qui ne s'y rallieraient pas.

Je ne voudrais naturellement pas exagérer et j'avouerais me contenter de la « liberté comme aux États-Unis », mais néanmoins il y a là une tendance latente qu'il faut signaler. Elle s'exprime curieusement dans le sens péjoratif qu'ont pris aux États-Unis certains termes évoquant chez nous l'éloge plutôt que le blâme. Aujourd'hui, en Amérique, un radical c'est un dangereux révolutionnaire, cependant que le qualificatif de libéral est devenu quelque peu péjoratif ; *leftist* est pris en mauvaise part (Meany, le président de l'A.F.L. et du C.I.O. réunis, ne disait-il pas, comme pour sa défense : *I am not a liberal leftist*). Quant à *intellectual*, c'est un mot dont il vaut mieux ne pas abuser. Tout cela sent l'atmosphère de la défense conservatrice, et c'est du reste le même sens qu'avaient tous ces mots chez nous au temps de l'Ordre moral. Peut-être y a-t-il là plus qu'une coïncidence. La civilisation américaine a réalisé, dans un continent nouveau, un genre de vie si manifestement satisfaisant pour la masse, se prêtant si bien au progrès technique et

social, qu'il est naturel que ses bénéficiaires se préoccupent de le défendre. Mais ce n'est plus exactement l'idée que nous nous étions faite de l'Amérique de Franklin, de Jefferson et de Lincoln.

Le problème noir.

A cette réaction de défense contre les pénétrations venues du dehors s'oppose un mouvement d'accueil intérieur en faveur de la minorité de couleur, et c'est un des événements les plus importants des quinze dernières années : il y a là quelque chose de nouveau.

Tant que le centre de gravité géographique du parti démocrate était resté dans le Sud, le *solid South*, ses dirigeants s'étaient peu intéressés aux droits de la couleur. Cette attitude a changé quand les grandes villes du Nord et de l'Est ont commencé de fournir la majorité de ses votes, parmi lesquels figuraient beaucoup de votes noirs : de même qu'ils avaient traditionnellement défendu les nouveaux immigrants encore mal assimilés, les démocrates allaient, dans le même esprit, militer en faveur d'une minorité ethnique persécutée, mais, à cause du Sud, ils ne pouvaient le faire sans mécontenter une fraction importante de leurs troupes, ce qui fait qu'il fallait, de la part de leurs leaders, beaucoup de courage pour adopter pareille attitude.

C'est dans ces conditions que le président Roosevelt avait exigé que les combattants noirs fussent traités comme leurs camarades blancs, que toute discrimination ethnique fût éliminée dans les usines travaillant pour la guerre. Le président Truman avait à son tour solennellement confirmé la politique de son prédécesseur et mis sur pied, en 1948, tout un programme de *civil rights*, qui devait lui valoir l'hostilité du Sud et la dissidence démocrate des *Dixiecrats*.

On sait que le Sud tient avec intransigeance à la ségrégation, qu'il a inscrite dans ses lois, au mépris de la Constitution. Dans le Nord au contraire, les noirs bénéficient des mêmes droits civils et politiques que les blancs : ils votent, peuvent théoriquement se loger où ils veulent, fréquentent les mêmes écoles que l'autre race, ont même le droit de se marier sans qu'il soit tenu compte de la couleur. Si ces droits sont contestés, la Cour suprême ne manque jamais de les confirmer, mais sans que cela signifie que l'application effective s'ensuive. Une barrière sociale se dresse en effet partout, légale au Sud, spontanée sinon légale dans le Nord, de sorte que le problème n'est nulle part résolu, le noir demeurant un paria dans le Sud, et ailleurs un citoyen de seconde zone, à peine reconnu comme faisant partie de la famille et quotidiennement humilié.

En matière d'éducation, la jurisprudence de la Cour suprême en était jusque récemment restée à un jugement de 1896 admettant que la ségrégation scolaire, manifestement contraire au XIVe amendement de la Constitution, pût cependant être admise si, dans des écoles séparées, les

enfants noirs bénéficiaient d'avantages scolaires égaux à ceux des enfants blancs, selon la formule *separate but equal*. Un jugement de grande portée, survenu en 1954, a substitué à cette cote mal taillée le principe de l'entière égalité des races à l'égard de l'école, c'est-à-dire en fait celui de la coéducation ethnique dans les mêmes établissements d'enseignement public. Ainsi s'est ouverte une crise, qui bat actuellement son plein : elle met à l'épreuve, sous une lumière crue, l'attitude du peuple américain vis-à-vis de sa minorité de couleur. Il faudrait tout un article, spécialement consacré à ce problème, pour parler avec un détail suffisant de cette question, extraordinairement complexe, dont les éléments ne se peuvent comprendre que par référence à une histoire plus que séculaire, à une géographie étonnamment différenciée. Essayons seulement de dégager ici, d'une part ce qui évolue, de l'autre ce qui semble vouloir se figer dans une résistance sans compromis.

Dans ses affirmations de principe sur les droits de la minorité de couleur, la Cour n'a jamais varié : un noir brimé, qui proteste, obtient toujours raison devant les juges, mais cela ne veut pas dire qu'ensuite l'arrêt soit appliqué. L'hôtel de clientèle blanche trouvera toujours quelque bonne raison pour ne pas donner de chambre à tel voyageur dont la couleur de peau paraît suspecte ; tel immeuble se videra, perdant toute valeur marchande, pour peu qu'un locataire noir s'y installe, à moins que, par pression ou par violence, on ne l'empêche même d'y pénétrer. Dans le Sud, c'est la loi même qui interdit aux noirs de se loger dans tels quartiers, de circuler dans tels autobus ou tels trains de voyageurs, personne n'est assez fort pour imposer en l'espèce le respect de la Constitution : de ce point de vue le Sud est sorti partiellement victorieux de la guerre de Sécession.

Telle est la situation de fait qui s'était établie depuis 1865, mais il semble qu'elle doive être de plus en plus contestée. Qu'il s'agisse des démocrates ou des républicains, la tendance est d'assurer à la minorité ethnique une sérieuse égalité de traitement. La Cour, de tout temps inflexible dans sa doctrine, témoigne, surtout depuis la présidence d'Earle Warren, d'une insistance accrue. C'est le sens de l'arrêt relatif à la coéducation ethnique, c'est également le sens d'un autre arrêt, plus récent et plus gros de tempêtes encore, qui revendique pour les gens de couleur l'accès des parcs publics et des piscines dans les conditions exactes de l'égalité.

On peut se demander ce qui a suscité ce raidissement dans l'affirmation de l'égalité : sans doute est-ce l'attention portée par les partis au suffrage des noirs, qui, se portant d'un côté ou de l'autre, peut éventuellement faire pencher la balance électorale : car, si l'on ne vote presque pas dans le Sud quand on n'est pas blanc, il n'en est pas de même dans le Nord, et il ne faut pas oublier qu'il y a plus de cinq cent mille noirs à Chicago, près d'un million à New York.

On ne saurait ignorer non plus que la minorité de couleur, qui contient de plus en plus d'éléments aisés et instruits, se défend plus efficacement que jadis, que d'autre part les combattants de la guerre, quand ils sont noirs, ne peuvent plus subir sans protestation les humiliations d'autrefois. Il faut ajouter que, depuis que les États-Unis pratiquent une politique d'horizon mondial, depuis surtout que les sessions de l'O.N.U. attirent à New York des délégués de toutes races et de toutes couleurs, il devient de plus en plus difficile d'y refuser l'accès des meilleurs hôtels à tels représentants, éventuellement haut placés, sous le seul prétexte qu'ils sont noirs. Combien de fois nos délégations françaises n'ont-elles pas eu à batailler pour obtenir que tous leurs membres fussent logés dans les mêmes établissements ? Ces exclusions devenaient un scandale d'autant plus intolérable que les États-Unis faisaient profession d'anticolonialisme.

Sous cette pression du dehors, même au moment où le pays se fermait de plus en plus à l'immigration, la question noire ne pouvait donc qu'évoluer, qu'évoluer rapidement. Mais il ne suffisait pas que les partis fussent gagnés, ni que la Cour intensifiât son action, il fallait encore que l'opinion suive le mouvement. L'école ethniquement mixte met en effet chaque famille directement en face du problème : admettra-t-on que l'enfant blanc s'instruise sur les mêmes bancs que l'enfant de couleur ?

Le Nord est en somme accoutumé depuis longtemps à ce régime, mais dans le Sud, surtout dans le *Deep South*, la simple suggestion en paraît scandaleuse. On peut voir du reste dès maintenant dans quel sens, selon les régions, l'opinion semble s'orienter. En fait, le Nord se soumet sans peine et, dans les États en bordure du Sud, à Washington même, on peut estimer qu'en fin de compte, après beaucoup de tergiversations, la loi sera appliquée. Sans doute faut-il être en garde contre certain optimisme de commande, courant aux États-Unis, qui pourrait nous laisser croire que l'acceptation est plus rapide, plus complète, plus facile qu'elle ne l'est en réalité : on ne peut manquer cependant de constater qu'il y a à cet égard, dans l'opinion, une évolution évidente, à certains égards décisive. Mais c'est une affirmation qui ne s'applique pas au Sud, dont la résistance se manifeste obstinée, élémentaire pour ainsi dire, de telle façon qu'il n'est nullement assuré que la victoire y reste à un statut imposé du dehors, c'est-à-dire par les descendants des Yankees de la guerre de Sécession.

On voit du reste très bien comment les diverses parties du pays réagissent. Quand les noirs sont isolés parmi les blancs, ou bien en faible minorité, leur admission dans les écoles blanches ne fait pas difficulté : ils y sont et y seront de plus en plus acceptés et traités correctement. Si la minorité est forte, les difficultés commencent, encore qu'on puisse espérer obtenir à la longue, par pression ou persuasion,

une solution favorable. Mais, quand ce sont les blancs qui constituent la minorité, comme c'est le cas dans nombre de comtés du Sud, ou même quand les deux races sont à peu près à égalité, il y a peu d'espoir que l'arrêt de la Cour puisse être appliqué. La réaction blanche est alors quasi unanime, soit par crainte que le niveau des études ne s'abaisse au contact d'une majorité plus fruste, soit par la peur traditionnelle et largement irraisonnée que ce genre de coexistence ne conduise subrepticement à ce mélange des races, à cette *misgeneation* dont le Sud éprouve une sorte de terreur.

Ainsi, tandis que le Nord évolue dans le sens du libéralisme ethnique, le Sud au contraire se raidit dans une résistance instinctive. Le problème, dans son ensemble, n'est donc pas en voie de totale solution et tout optimisme à cet égard serait assurément prématuré. Beaucoup de voyageurs s'y laissent tromper, estimant, parce qu'ils voient des noirs riches, aisés, ou menant en fait la même vie que les blancs, qu'il n'y aura plus, d'ici une génération, de question noire.

On sent évidemment un relâchement dans la rigueur de l'ostracisme traditionnel. La présence d'un noir dans un pullmann n'étonne plus, au moins au nord d'une certaine ligne. A New York, dans le *Greenwich village* comme dans les *night clubs*, noirs et blancs se côtoient sans protestations. Il est possible que, d'ici quelque temps, un noir distingué et cultivé puisse se rencontrer dans la société (cependant, depuis que je voyage aux États-Unis, c'est une expérience que je n'ai faite en tout que deux fois). En revanche, l'automne dernier, à Boston, où je résidais, un pasteur congrégationniste de couleur, venu pour un synode de son église, se voyait refuser l'accès des hôtels, ne trouvant en fin de compte à se loger que chez un de ses coreligionnaires. A Chicago, où il y a une montée constante de noirs en provenance du Sud, la question du logement reste aiguë, l'ostracisme blanc aussi strict que par le passé.

Ce n'est donc pas en quelques années, ni par des textes ou des jugements, si importants soient-ils, qu'une question de cette profondeur pourra être réglée. C'est en tout cas beaucoup de voir un peuple comme celui des États-Unis avoir le courage d'aborder le problème en face, comme il le fait. Il le fallait si l'Amérique veut conserver quelque autorité morale auprès des races autres que la nôtre.

Washington et New York.

Sous la double influence de la guerre et de l'industrialisation, des conditions nouvelles de gestion se sont imposées à une société, dont l'organisation et la centralisation devenaient de plus en plus la loi de développement. La tradition politique était plutôt celle d'une simple communauté, mais depuis Wilson et surtout depuis Franklin Roosevelt, on assiste aux États-Unis à la naissance, à la forte constitution d'un

État, au sens où nous autres Européens entendons ce terme. Dans une communauté, ce sont de simples délégués qui en assurent la gestion. L'État, par contre, comporte une structure qui lui est propre, même quand ses dirigeants ne gouvernent que par délégation.

Cette transformation, née de la guerre et de la phase organisatrice de la production, entraîne, non pas un changement de la Constitution, qui reste la même, mais de l'administration même de l'État, qui ne peut plus rester exactement ce qu'il était, quand il existait à peine, au temps de Monroë et des pionniers de la conquête du continent. Dès l'entre-deux guerres la tendance était sensible, mais elle se manifeste aujourd'hui avec éclat, soit dans l'établissement d'une structure administrative centralisée, soit dans le progrès frappant de l'État fédéral par rapport à l'autonomie décroissante des quarante-huit États. L'Amérique, même ainsi, reste essentiellement dans son esprit une communauté et, si l'on y voit se constituer un État, il ne s'agit pas, ou pas encore, d'un État conçu, comme dans les pays latins, selon la loi de l'imperium romain. Néanmoins, la tendance est incontestable et doit être soulignée.

Elle s'exprime d'abord par un renforcement constant de l'État fédéral, désormais présent partout, se dressant indiscrètement sous la forme de ses *federal buildings* au côté même des capitoles altiers des quarante-huit États. De plus en plus rares sont les solutions possibles à l'intérieur d'un seul État, de plus en plus c'est la solution *interstate* qui s'impose, et la Cour suprême, traditionnellement acquise à la défense des pouvoirs locaux, semble depuis Roosevelt avoir décidément renversé le courant ancien de sa jurisprudence. Sans doute n'y a-t-il d'attachement sentimental véritable que pour l'État particulier auquel on appartient : un Américain authentique est de Géorgie, d'Illinois, de Californie, cependant que l'entité fédérale n'est à ses yeux qu'une froide conception administrative, mais cela n'empêche pas celle-ci d'accroître chaque jour sa puissance, ses interventions et son personnel. Hier encore il n'y avait à Washington rien de permanent, et quand le titulaire de la résidence changeait, tout changeait avec lui. L'État moderne exige quant à lui quelque permanence et l'Amérique à cet égard n'a pas échappé à la règle. Une bureaucratie, garantie par son statut contre les prétentions toujours vivantes du *spoil system*, s'établissait dès avant 1914 et les deux guerres l'ont rapidement développée : lorsqu'en 1953 les républicains, éloignés du pouvoir depuis vingt ans, sont rentrés à la Maison Blanche, le parti s'est trouvé fort marri de n'avoir plus à distribuer, en dépit de ses promesses, autant de jobs qu'autrefois. Une diplomatie s'est constituée, avec un *State Department* (Affaires étrangères) ayant à l'occasion sa propre politique. L'armée est devenue une immense administration, dont les généraux exercent une influence politique qu'on ne saurait négliger, même si ces grands chefs tremblent éventuellement devant quelque obscur membre du Congrès.

C'est qu'en dépit de cette structure, née des besoins de l'efficacité,

subsiste, puissante, une tradition politique et partisane qui semble n'avoir rien abdiqué de ses prétentions. Chez nous, quand un ministre change, les directeurs de son département restent en place. Aux États-Unis, quand arrive un nouveau président, c'est presque jusqu'aux chefs de bureaux qu'on renouvelle le personnel administratif dirigeant ; et en ce sens l'évolution américaine vers la centralisation administrative, vers la stabilité de l'État, reste loin d'être aussi accentuée que dans les pays de la vieille Europe.

On est étonné de voir le fonctionnement de la Constitution demeurer en somme aussi semblable à la tradition du XIXe siècle, alors que la puissance effective de l'État s'est épanouie d'aussi extravagante façon. Si le président a vu de ce fait s'hypertrophier l'armée administrative sur laquelle s'exerce son autorité, on ne peut dire que le sénateur ou le congressman aient rien sacrifié de leurs traditionnelles prétentions. Et tous sont à l'écoute d'une opinion publique, qu'ils admettent ne pouvoir contredire, mais que de puissants moyens de propagande leur permettent d'influencer. L'Amérique reste donc une démocratie, une démocratie d'opinion, ce qu'on ne saurait dire de l'U.R.S.S., mais c'est à l'âge d'une publicité dont les armes sont infaillibles. De quel côté penchera le courant ?

***

Voilà donc un pays toujours semblable à lui-même, et cependant bien différent de ce qu'il était hier, avant-hier, il y a cinquante ans. New York à cet égard est symbolique ! J'y éprouvais, il y a quelques semaines, la curieuse impression que Wall Street y fait désormais figure de quartier excentrique : on y va moins et, si l'on n'est pas de la partie, il semble qu'on puisse rester bien des jours sans descendre jusqu'à cette pointe effilée de Manhattan. Le centre véritable est de plus en plus entre la quarantième et la soixantième rue, c'est là que se concentrent non seulement les grands clubs, les magasins les plus luxueux, mais, dans une forêt de buildings de plus en plus dense, les administrations centrales des plus grandes affaires. Il paraît que Wall Street lui-même, se sentant devenir excentrique, avait à un certain moment songé à transférer là une partie de ses établissements, mais, par un sursaut de vouloir vivre, c'est cependant au plus bas de la ville que vont s'élever demain deux nouveaux et altiers buildings financiers.

S'agissait-il là de ma part d'une simple impression personnelle ? Les interlocuteurs les plus compétents l'ont confirmée. Ce décalage urbain correspond bien en réalité à une transformation profonde de structure de l'ensemble du pays, et non seulement de New York, depuis la première guerre mondiale et surtout la grande dépression. New York n'est plus, comme hier, la vraie capitale du pays, c'est désormais Washington, ce qui signifie que la direction nationale n'est plus financière mais

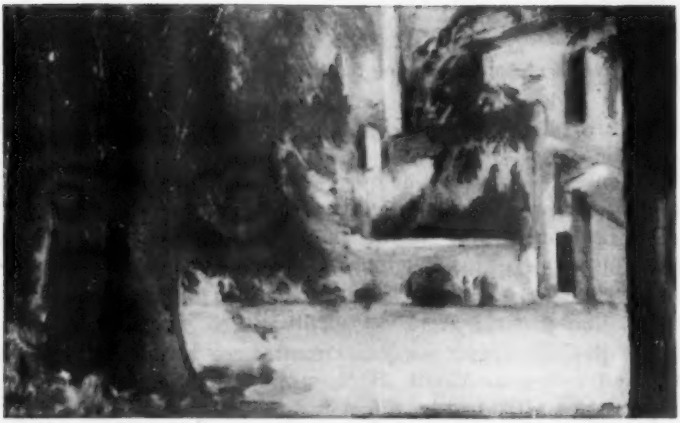
politique, que c'est à la Maison Blanche ou au Capitole, non plus à Wall Street comme au temps de Morgan, que se prennent les décisions essentielles. Parallèlement, dans le domaine proprement économique, c'est moins aujourd'hui la finance qui domine que la structure massive des grandes corporations industrielles, largement libérées de Wall Street par l'autofinancement, dont le centre de gravité se fixe dans un triangle Pittsburgh-Chicago-Detroit.

La transformation géographique est plus accentuée encore si l'on considère que le développement récent des États-Unis est surtout périphérique. Les États qui se sont le plus accrus depuis la guerre, en population et en richesse, sont ceux de la côte Pacifique, du Texas, en dernier lieu du vieux Sud en voie rapide de renaissance. Chicago, San Francisco, sont aujourd'hui des puissances financières et la vieille dépendance d'un Ouest congénitalement débiteur à l'égard d'un New York insolemment créditeur appartient évidemment au passé. Cela ne veut pas dire que l'influence de New York ne demeure énorme, mais il ne s'agit plus d'un monopole. Un caractère apparaît croissant dans cette ville étonnante, celui d'une sorte de Paris américain, capitale de civilisation, de culture, de luxe, d'amusement.

***

On voit donc ce qui change, mais il y a ce qui dure. C'est la foi dans la Constitution, dans le système de la libre entreprise, dans l'*American way of life*, dans la tradition des grands ancêtres du XVIIIe et du XIXe siècles, surtout dans les promesses sans limites du continent américain. Il semble que cette foi soit redevenue, comme avant la grande dépression, la confiance d'une prospérité dont on avait temporairement douté. De nouveau on estime qu'elle doit non seulement continuer mais s'accroître, et s'accroître même selon un rythme d'épanouissement sans cesse intensifié. Les bases de cette prospérité sont saines, elles résident dans les ressources immenses du pays, dans sa population en cours de multiplication rapide, surtout dans l'efficacité de ses méthodes industrielles et la coopération de son effectif ouvrier. Il faut observer cependant que la prospérité d'aujourd'hui est en partie faite de la préparation de la prospérité plus grande escomptée pour demain, de telle sorte qu'il faut à tout prix que le rythme du progrès ne cesse pas de s'accroître. De temps en temps il y a un ralentissement et l'on redoute une *recession*, sinon une crise, et puis chaque fois le boom reprend, plus étonnant, plus sensationnel que jamais. C'est encore en ce moment même le cas, mais cela pourra-t-il durer toujours ainsi ?

ANDRÉ SIEGFRIED,
de l'Académie française.



ADELINE VENICIAN

par André Chamson

La première fois qu'elle raconta ces promenades imaginaires à Maria, celle-ci fut stupéfiée, comme par l'annonce d'une maladie imprévue.

— Quelle idée ! Quelle idée ! Quelle idée ! répétait-elle en joignant les mains devant son visage. Quelle idée, ma pauvre petite enfant ! Je ne l'ai jamais vu te parler. Tu ne le connais même pas. C'est moi qui t'ai raconté tout ce que tu sais de lui... Seigneur Jésus, qu'est-ce que tu vas te mettre en tête ! Ce n'est pas bien de s'imaginer des choses pareilles. Ça te portera malheur.

— Je te dis qu'il m'a parlé ! affirmait la jeune fille. Il m'a parlé ! répétait-elle en fermant les yeux comme si elle avait voulu devenir aveugle. Il m'a parlé ! criait-elle en plaquant ses mains ouvertes sur ses oreilles pour ne rien entendre. Il m'a parlé ! affirmait-elle encore

Résumé des précédents chapitres. — A Villeméjane, en montagne, une veuve, Mme Vénician, habite une maison isolée avec sa fille Adeline. Détachée du monde et se gardant du monde, Mme Vénician a laissé la vie de sa fille se dérouler dans une atmosphère de songe et d'irréalité. Rêvant du beau jeune homme qui viendrait la prendre un jour, Adeline a vite trouvé une forme humaine où glisser son idéal. Un jeune ingénieur, Pierre Dejean, aperçu de loin dans le village, devient pour elle aussi proche, aussi présent que s'il était vraiment entré dans sa vie. Ni sa mère, ni la vieille servante Maria, la voyant heureuse, n'osent la rappeler à la réalité et elles l'écoutent, inquiètes mais consentantes, quand elle conte ses promenades et ses entretiens avec Pierre — bien qu'elles sachent parfaitement l'une et l'autre que cette intimité n'existe pas, que Pierre ne se soucie nullement d'Adeline, la connaît même à peine.

une fois, aveugle et sourde. Je ne peux pas avoir inventé ce que je viens de te dire.

— Tu en inventes bien d'autres ! grondait la servante. Tu inventes tout, tout le temps.

— Je n'invente rien. On ne peut rien inventer. Ce qu'on invente, c'est ce qui doit arriver... Non, non, je n'invente rien. Je te dis qu'il est venu et qu'il vient me voir chaque jour, à la même heure et que, chaque jour, il reste un peu plus longtemps avec moi... Il reviendra sûrement demain. Tu n'auras qu'à nous regarder, de ta fenêtre, sans te faire voir surtout, et tu me diras si je t'ai menti.

Pour ne pas désespérer sa jeune maîtresse, Maria fit semblant de croire à tout ce qu'elle disait... Oui, oui, Pierre était venu à Villeméjane. Elle l'avait vu faire deux fois le tour du jardin. Il avait promis de revenir. Il était déjà revenu. Il serait sûrement de retour demain... Comment Adeline aurait-elle pu douter de la réalité de ses rêves alors que sa confidente les lui confirmait chaque jour, en lui répétant ce qu'elle venait de lui dire ? Mais, en acceptant de mentir ainsi, Maria ne pouvait plus séparer la vérité du mensonge et se laissait prendre, à son tour, par les illusions qu'elle n'avait pas osé dissiper... Après tout, M. Pierre aurait pu venir à Villeméjane. Il aurait pu faire la connaissance d'Adeline. Il n'y avait pas de raison pour qu'il n'en fût pas ainsi... Non, il n'y avait pas de raison... Et pourquoi ne pas feindre d'accepter cette chimère puisque, pour la première fois de sa vie, Adeline semblait heureuse, comme on peut l'être, à son âge, quand on vient de rencontrer une chance de bonheur.

Maria ne voulut pas être seule à connaître ce secret. Elle ne resta pas longtemps sans en faire la confidence à Mme Vénician. Celle-ci n'attacha d'abord aucune importance à ce jeu puéril qu'elle regarda comme un caprice de jeune fille.

— Mais ce n'est rien... A dix-sept ans, on est toujours romanesque. Il faut bien que les demoiselles de cet âge s'imaginent qu'un jeune homme pense à elles... Ces rêveries n'ont jamais fait de mal à personne. C'est de la vie qu'il faut avoir peur. C'est elle qui peut nous blesser.

— Elle va trop loin ! lui répondit Maria. J'en arrive à ne plus savoir moi-même si ce sont seulement des rêves. Il me semble parfois qu'elle connaît vraiment ce jeune homme et j'ai peur de tout ce qui pourrait arriver.

— J'espère bien qu'ils ne se promènent pas ensemble ! répondit Mme Vénician, avec une soudaine inquiétude. Avertis-moi, si jamais tu les rencontres. Ça ne serait pas convenable.

Adeline resta des mois sans parler de ces promenades avec sa mère. Elle n'ignorait pas qu'elle lui livrait ses secrets en les racontant à Maria, mais c'est seulement à Maria qu'elle osait faire ses confidences.

— Dans quelque temps, je vais t'annoncer une grande nouvelle !

lui dit-elle un jour en prenant un air mystérieux, les yeux brillants, exaltée, mais résolue à ne pas aller plus loin, ce jour-là.

— Qu'est-ce que tu vas m'apprendre encore ? répondit la femme de Payan en frôlant du bout des doigts la joue de la jeune fille. Cette joue était en feu.

— Mais tu as la fièvre !

— Non, non... C'est le bonheur qui me brûle !

Cet état d'exaltation, fait de souvenirs imaginaires et d'imaginaires espérances, ne laissait plus de repos au cœur de la jeune fille. Elle ne regardait plus ce qui se passait autour d'elle. Insensible au froid et à la chaleur, elle oubliait de se couvrir sous la pluie, gardait des vestes de laine les jours de soleil et ne pouvait plus distinguer la réalité de son rêve. Sa vraie vie avait complètement disparu. Elle croyait que Pierre Dejean venait la voir tous les jours. Elle se promenait avec lui pendant des heures, griffant les buis de la pointe de ses ongles, imaginant des folies qu'elle se racontait à voix haute, dans son jardin clos, en se retournant par instant vers son invisible partenaire.

***

Du jour de la Saint-Jean jusqu'au début de l'automne, du temps des prés fleuris et des pommiers aux fleurs blanches jusqu'aux premiers jours noirs traversés de vent et de pluie, Adeline poursuivit cette idylle imaginaire. Elle attendait chaque jour le visiteur invisible qui venait fidèlement, à l'heure fixée. Chaque jour renouvelait les illusions de la veille. Chaque jour préparait l'illusion du lendemain. Fidèle au rendez-vous, Pierre s'avançait vers la jeune fille, les mains tendues, un sourire au fond du regard, et cette apparition semblait devenir réelle, sous les branches entrelacées du jardin, aux limites de l'ombre et de la lumière.

Le mauvais temps mit un terme à ces chimériques rencontres. Adeline ne descendit plus au jardin. Il lui sembla que Pierre Dejean était resté quelques jours sans venir lui rendre visite. La pluie et le vent avaient balayé les mirages du soleil.

— L'automne est là, se dit Adeline. C'est le moment des veillées. Pourquoi ce jeune homme ne viendrait-il pas passer un petit moment avec nous, après le repas du soir ?

A partir de ce jour-là, l'invisible compagnon de la jeune fille changea l'heure de ses visites. C'est vers neuf heures du soir qu'il vint la retrouver, presque chaque jour. Il lui semblait le voir apparaître, dans l'encadrement de la porte, souriant, les cheveux ébouriffés. Il saluait, s'asseyait au coin du feu et se penchait en avant pour arranger les tisons d'une main distraite, en parlant de l'avenir, du printemps qui reviendrait et de la nouvelle Saint-Jean qui rallumerait d'autres feux de joie sur le sommet des collines.

Dans cette maison que les nuits d'hiver peuplaient de fantômes, dans

ce grand vide sonore où rôdaient des présences insaisissables, dans cette solitude où l'ombre et le vent enchevêtraient leurs mystères, Mme Vénician regardait sa fille à la dérobée et comprenait trop bien ce qui se passait en elle. Mère éperdue qui aurait voulu croire à ce que croyait son enfant, elle n'arrivait plus à savoir si ce visiteur de la nuit n'était pas vraiment venu la veille, s'il ne devait pas revenir le lendemain. Elle en venait même à se demander s'il n'était pas là, assis devant elle, en train de parler avec sa fille. Maria subissait aussi cet envoûtement. Elle croyait, sans y croire vraiment, à ces visites nocturnes. Tout se passait, dans l'esprit de la mère et de la servante, comme si la jeune fille de Villeméjane avait eu le pouvoir de faire partager ses rêves à ceux qui vivaient auprès d'elle.

***

Maria fut pourtant terrifiée le jour où sa jeune maîtresse la prit par les mains en la regardant dans les yeux comme elle ne l'avait jamais regardée.

— Je vais t'annoncer la grande nouvelle !

C'était un matin d'hiver. Une pellicule de givre avait recouvert les branches des arbres et semblait les auréoler du reflet de leur apparence. Rien n'avait l'air d'être vrai dans ce monde de cristal, ni les objets, ni leur carapace glacée, ni la lueur d'argent qui tremblotait autour d'elle.

— Maria ! disait Adeline dans un souffle : Il m'a demandée en mariage... Tu comprends ce que je te dis ? Il m'a demandée en mariage !

— En mariage ! balbutiait Maria en cherchant à dégager ses mains des mains brûlantes de la jeune fille. Mais comment a-t-il pu te parler de mariage ?

— Nous ferons les noces à la Saint-Jean, continuait Adeline sans prendre la peine de lui répondre. C'est lui qui l'a demandé... C'est le jour qu'il a choisi... J'aurai dix-huit ans, ce jour-là !

— Dix-huit ans ! disait Maria. Pourquoi ne pas attendre un peu plus ? A dix-huit ans, on a toute la vie devant soi...

— Nous n'avons aucune raison d'attendre. On ne refuse pas le bonheur quand il frappe à votre porte... Non, non, il faut avertir maman... Je voudrais que ce soit toi qui lui en parles... Quand tu lui auras parlé, il pourra lui faire sa visite.

Il y avait le pouvoir des fous dans les mains crispées d'Adeline. C'est en vain que Maria essayait d'échapper à leur étreinte. Mais c'est encore plus vainement qu'elle cherchait à se dégager de tous les mensonges dans lesquels Adeline l'avait entraînée depuis des mois et des mois.

— Comment aurait-il pu te parler de mariage ? Mon tout petit, tu te fais peut-être des idées... Ce n'est pas besoin de parler si vite à ta mère. Il faut d'abord que tu sois bien sûre de ce que t'a dit ce jeune homme.

— Comment faudrait-il qu'il me le dise ? On n'a pas le droit de douter d'une pareille demande... Ce n'est pas un garçon à reprendre sa parole... et tu sais bien que je l'ai vu tous les jours, depuis plus d'un an ; qu'il est venu cet hiver, presque tous les soirs, passer la veillée avec moi.

— Je sais... je sais... mais tu ne m'avais jamais dit qu'il t'avait parlé de mariage.

— Il n'y a pas bien longtemps qu'il m'en a parlé... Il fallait d'abord que nous fassions connaissance... Nous nous connaissons, maintenant. Nous avons fait le tour de la vie. Nous savons ce que nous aimons l'un et l'autre. Nous avons les mêmes goûts. Nous sommes toujours du même avis. Nous ne sommes heureux qu'en étant ensemble.

— Je veux bien... mais... de là à te demander en mariage !

— Et pourquoi ne me demanderait-il pas en mariage ? grondait Adeline en resserrant son étreinte, les yeux striés de petites flammes dures, les lèvres déformées par des tremblements de fureur.

— Mais je veux bien ! balbutiait Maria.

— Tu ne comprends pas que c'est mon bonheur qui est en jeu ?

Maria aurait voulu en finir. Elle cherchait le moyen de détourner Adeline de cette nouvelle folie. Mais comment pouvait-elle dire la vérité à cette enfant, accrochée à l'illusion qui avait transformé sa vie ? Pourquoi dévaster ce cœur ? Pourquoi le dépouiller de sa joie, même si cette joie reposait sur une longue suite de mensonges ?

— Alors, tu ne veux pas que je sois heureuse ?

— Mais si... mais si... Je vais parler à ta mère... Tu sais bien que ton bonheur serait le nôtre !

***

Comme les sentiers de montagne donnent brusquement sur l'abîme, les rêveries de la jeune fille de Villeméjane venaient de s'ouvrir sur un gouffre. Le jeune inconnu qu'elle n'avait rencontré qu'en songe et qui, jamais, ne lui avait adressé la parole, était devenu son fiancé. Elle ne se contentait plus de croire qu'il venait la voir, de temps en temps, pour bavarder avec elle, mais elle s'engageait à passer sa vie avec lui. Ce qui n'avait été, depuis la dernière Saint-Jean, qu'un caprice d'adolescente, la rêverie d'un cœur solitaire essayant d'échapper à sa solitude, s'était transformé en idée fixe.

— Ce sera pour la Saint-Jean ! répétait la petite Vénician, les joues empourprées et les mains fébriles. Pour le jour de mes dix-huit ans !

Tout semblait être permis à cette enfant solitaire qui transformait en dimanche n'importe quel jour de la semaine et qui se faisait donner sa belle robe, à n'importe quel moment, en la demandant d'une voix rauque. Maria qui tremblait toujours de la voir se détacher de la vie était prête à tout accepter pour lui faire manger un peu de viande, pour pouvoir la nourrir comme elle l'avait nourrie quand elle était encore

toute petite. « Mange ! Mange ! répétait-elle. Il faut que tu prennes des forces ! »

Mise au courant par les confidences de sa servante, Mme Vénician fut d'abord épouvantée par ces nouveaux songes. Cette mère chimérique avait accepté les premières divagations d'Adeline avec une résignation amusée. « C'est un caprice de jeune fille ! » avait-elle répété pendant quatre mois. Elle ne pouvait plus dire la même chose de ce nouveau projet qui devait se réaliser un jour fixé à l'avance ou s'anéantir de lui-même. Ce n'était plus une rêverie. Les rêveries n'ont jamais besoin de se mêler aux réalités de l'existence. Elles cessent d'être des rêveries quand elles se fixent une limite. Fallait-il donc désespérer Adeline, sans attendre un jour de plus, pour qu'elle ne risque pas de tomber dans le désespoir, le jour encore lointain où la réalité pourrait mettre un terme à son rêve ? C'est la question que Mme Vénician se posa tout de suite avec angoisse. « D'ici la Saint-Jean, elle aura peut-être le temps d'oublier... Elle imaginera autre chose... Elle trouvera une autre raison de vivre... » se répondit-elle aussitôt. C'est ainsi qu'elle accepta de ne rien dire à la jeune fille et de s'en remettre au destin. « A la volonté de Dieu ! » pensa-t-elle en se laissant reprendre, avec une sourde angoisse, par cette torpeur dans laquelle elle avait vécu, pendant des années, depuis son veuvage. « Tu as raison, il ne nous faut rien brusquer, finit-elle par dire à Maria, qui l'aurait peut-être soutenue si elle avait décidé de ne pas abandonner Adeline à son illusion. Tu as raison... Tout peut s'arranger avec les beaux jours... Ce serait trop cruel de la détromper nous-mêmes ! »

Prisonnières de la peur, de l'amour ou de l'espoir, les trois femmes passèrent la fin de l'hiver à penser à ce mariage, mais chacune y pensait à sa façon. Adeline attendait cet événement comme elle attendait le jour de sa fête en se disant que rien ne pourrait la priver de cette joie. Maria se résignait à la voir s'enfoncer dans cette illusion, en pensant que c'était un peu de bonheur qu'elle arrachait ainsi à la vie. « Elle mangera mieux ! » se disait-elle. Mme Vénician essayait de se persuader que cette attente insensée n'était encore qu'une vague rêverie qui se détruirait d'elle-même avant de se heurter aux réalités de la vie. Incapable de résister à ses propres songes, chaque soir, dès que Maria avait quitté la maison, elle préparait un trousseau qu'elle destinait à sa fille, en se disant qu'une mère avait le droit de le faire même quand il n'était pas encore question que sa fille se marie.

— Quand j'étais jeune, expliquait-elle en coupant ses fils avec ses dents, tout se faisait par douzaine... douze paires de draps... douze nappes de table et douze douzaines de serviettes. Je ne parle pas des chemises de jour ni des chemises de nuit ! Les armoires en étaient pleines... C'était beaucoup trop... Aujourd'hui, on n'a plus besoin de tant de choses.

— Ce n'était vraiment pas raisonnable ! disait gravement Adeline.

— Pourquoi s'encombrer de linge neuf ? enchaînait sa mère. Il n'a plus la qualité de celui qu'on achetait dans le temps... Regarde un peu... On dirait de la lingerie de princesse !

— Ce n'est pas besoin de nous mettre en peine, faisait observer Adeline. Nous ne manquerons de rien, puisque nous habiterons avec toi.

— Heureusement que cette maison est bien montée ! soupirait Mme Vénician, en évitant de répondre directement à cette dernière phrase. Je plains les gens qui ont une fille à marier, sans avoir ce que nous avons dans nos armoires. Même avec des réserves, c'est un gros souci, maintenant, et l'on ne peut pas savoir s'il ne manquera pas quelque chose, au dernier moment... quand il faut vraiment tout prévoir pour un mariage.

— Non... il ne nous manquera rien ! disait Adeline, sûre d'elle et sûre de l'avenir.

— Dieu y pourvoira ! murmurait sa mère.

Aux premiers beaux jours, dès qu'il fut possible d'ouvrir en grand les fenêtres, Mme Vénician décida de mettre en ordre la maison. Depuis près de vingt ans, rien n'avait changé à Villeméjane. Tout était lourd de poussière et comme figé par une attente sans but. « Ces fauteuils sont paralysés ! disait Maria. Ils ne peuvent même plus remuer leurs pieds... Les vers s'y sont mis ! Ce sont des fantômes de meubles ! » Elle accepta donc de grand cœur d'entreprendre ce nettoyage et, pour la première fois de sa vie, Adeline aida sa servante. Un foulard noué sur les cheveux, un tablier de toile bleue serré autour de la taille, elle traînait des seaux d'eau, charriait des détritus au fond du jardin, s'animait, passait la paille de fer sur les parquets du salon et de la salle à manger. Elle mangeait avec plus d'appétit que d'habitude, sans regarder ce que Maria lui glissait sur son assiette. « Demain, nous arrangerons le bureau, disait-elle. — Le bureau de ton cher papa ? » demandait sa mère avec un tremblement dans la voix. Depuis la mort du colosse débonnaire, cette pièce était restée dans le même état et si M. Vénician avait pu revenir faire un petit tour dans ce bas monde, il aurait trouvé, au coin de sa table, ses comptes inachevés, son crayon toujours appointé, sa pipe d'écume et sa boîte d'allumettes. Son bureau n'avait jamais cessé d'être son coin réservé. C'était une sorte de sanctuaire, une chapelle encombrée de fragiles ex-voto et de souvenirs dérisoires, prêts à tomber en poussière. « Les Messieurs ne peuvent pas vivre sans bureau ! tranchait Adeline. — Evidemment ! soupirait sa mère. Mon cher mari n'aurait pas pu s'en passer. » Dès le lendemain, la grande table était nettoyée, les vieux papiers jetés aux ordures, la pipe et le crayon relégués dans un tiroir aux reliques. En quelques jours, le bureau poudreux fut transformé. « Je ne sais pas, disait Adeline, s'il vaut mieux que la lumière arrive de face ou du côté gauche... — Il suffit de changer le fauteuil de place, lui répondait Maria. » Mme Vénician poussait dans le coin de la fenêtre la grande bergère au

dossier capitonné, recouvert d'indienne à décor de fleurs. « C'est le fauteuil qu'il aimait le mieux ! » disait-elle et, déjà, sous la clarté du printemps qui filtrait entre les nuages, la bergère semblait attendre son nouveau maître.

— Je suis sûre qu'il fera beau, répétait sans cesse Adeline. A la Saint-Jean, les premiers fruitiers sont fleuris. C'est le moment où notre vallée est la plus belle, ajoutait-elle en renversant la nuque dans ses mains ouvertes, et jamais fiancée rêvant au jour de ses noces ne fit autant de projets, avec plus de joie.

⁂

Le jour de la Saint-Jean, dès qu'elle entendit Maria ouvrir la porte de la cuisine, Adeline sortit de sa chambre et, penchée sur la cage de l'escalier, les mains crispées sur la balustrade de fer forgé du premier étage, elle cria de cette voix rauque qu'elle avait quand la vie abondait en elle :

— Maria... Maria... donne-moi ma robe blanche... Viens m'aider à m'habiller... Ah ! comme j'ai de la chance ! Regarde le temps qu'il fait... C'est le plus beau jour de l'année !

Clouée au sol, les mains sur les hanches et les jambes écartées, Maria renversa la tête en arrière. Sa jeune maîtresse était juste au-dessus d'elle, le buste incliné dans le vide, les cheveux fous, rayonnante et têtue, semblable aux divinités qu'on voit peintes en trompe-l'œil aux voussures des plafonds et dont l'immobilité traverse les siècles.

— Dépêche-toi... Tu vas me mettre en retard !

Maria fut sur le point de déchirer le mensonge dans lequel elle avait vécu depuis le printemps dernier. « Je ne peux pas lui laisser croire des choses pareilles ! » pensait-elle avec désespoir. « Il faut en finir aujourd'hui », disait-elle à mi-voix, la tête perdue, le cœur battant à grands coups. « Ce n'est pas possible ! » ajoutait-elle, en cherchant vainement ce qu'elle allait pouvoir dire pour mettre fin à cette nouvelle folie, à ce simulacre de mariage, à ces noces sans époux.

Pendant ce temps, dans une poussière de soleil descendant des hautes fenêtres, Adeline attendait toujours, souriante et sourde, et répétait, en se penchant dans le vide :

— Dépêche-toi... Tu vas me mettre en retard !

Maria monta lentement les vingt-deux marches de l'escalier, en les comptant une à une, pour faire le vide dans son esprit. Elle entra sans dire un mot dans la chambre d'Adeline, ouvrit machinalement les deux portes de l'armoire, prit la robe blanche à volants et redescendit à la cuisine pour la défroisser d'un coup de fer. Au bout d'un petit moment, elle remonta l'étage, encore plus lentement, la robe étalée sur ses avant-bras, en marquant les temps d'arrêt pour la maintenir en équilibre. Muette et désespérée, serrant des épingles entre ses dents, elle aida la

jeune fille à s'habiller, comme elle le faisait bien souvent pour répondre à ses caprices.

— Serre un peu plus... N'aie pas peur. Tu sais bien que ma taille est fine... une baguette de noisetier... c'est toi-même qui me l'as dit... Serre encore... Aujourd'hui, il faut que je sois très belle !

Pendant que Maria habillait sa jeune maîtresse, Mme Vénician attendait dans le grand salon dont elle venait d'ouvrir les portes-fenêtres. Ce matin-là, elle s'était levée de bonne heure. Descendue au jardin avant l'arrivée de sa servante, elle avait suivi les allées où poussent les herbes folles et la rosée du printemps avait couvert ses chevilles de ses gouttelettes glacées. En frissonnant, elle avait cueilli quelques fleurs précoces, les premières de la saison, en choisissant les plus belles et les plus blanches, le long du grand mur que n'ombragent pas les arbres. Son bouquet fait, elle était rentrée à la maison et l'avait disposé, avec des soins minutieux, des repentirs et des bonheurs imprévus, dans un vase d'opaline sur le coin de la console.

En robe noire, assise dans son fauteuil à côté de cette gerbe nuptiale, le dos droit et les mains croisées sur ses genoux, elle avait entendu sa fille ouvrir la porte de sa chambre pour appeler Maria. Elle avait eu peur, alors, comme elle avait peur, quelquefois, avant les orages. Elle avait senti le malheur rôder autour d'elle avec des odeurs de foudre. Mais, quand elle avait entendu grincer les deux portes de l'armoire, elle avait compris qu'Adeline avait simplement demandé sa robe blanche, comme elle le faisait bien souvent, depuis des années. Brusquement rassurée, elle tendit l'oreille aux rumeurs qui venaient du premier étage et la paix se fit dans son cœur qui ne demandait qu'à oublier ses angoisses.

Vers neuf heures et demie, Adeline descendit directement sur la terrasse, par la porte du vestibule. Mince silhouette blanche entourée de volants légers, elle glissa devant les fenêtres du salon en arrondissant ses bras autour de sa taille, la nuque droite comme une porteuse d'amphore et, pendant toute la matinée, elle resta seule dans le jardin, passant et repassant dans les allées les plus sombres, sous la coupole mouvante des branches enlacées.

Il faisait beau. Le ciel avait la couleur des sources. Les pommiers étaient fleuris, et, comme l'année précédente, des scarabées bleus, pareils à celui qui s'était envolé de l'appui de la fenêtre, tournaient dans l'air, entre la façade de la maison et les frondaisons les plus proches.

A dix heures, le vent se leva et porta les bruits de la ville vers Villeméjane. Une cloche se mit à tinter dans l'éloignement, à travers le ciel pétrifié de silence. Une voiture s'arrêta quelques instants, devant la porte de la maison, et deux chevaux piaffèrent soudain, en frappant le sol de leurs sabots. Des gens passèrent alors sur la route, dans un tumulte de cris, de rires et de chansons... Adeline entendit toutes ces rumeurs. Elles traversèrent ses songes en leur donnant, pendant un instant, une ombre de vraisemblance... Cette cloche aurait pu sonner pour elle. Cette

voiture aurait pu venir la chercher. Ces gens auraient pu s'être donné rendez-vous devant sa porte. Rien de tout cela n'était impossible et ce qui n'était pas impossible se confondait, à ses yeux, avec la réalité.

Nul n'a jamais su, cependant, ce qui se passa, pendant cette matinée, dans le cœur de la jeune fille de Villeméjane. Dans l'exaltation qu'éveillait en elle ce premier beau jour du printemps, il se peut qu'elle ait cru vraiment que ce jour était celui de ses noces. Il lui sembla sans doute sentir, posé sur son bras, le bras de celui qu'elle prenait pour époux. Ravie en esprit, comme dans un conte fantastique, elle crut peut-être descendre en ville, au milieu du cortège de ses amis, dans cette voiture à deux chevaux dont on se servait encore, à ce moment-là, dans ce coin perdu, pour les occasions solennelles. Il se peut même qu'elle ait eu l'illusion d'être transportée, à travers l'espace, au milieu du bourdonnement de la cloche de l'église qui sonnait de plus en plus fort, autour d'elle, jusqu'à remplir tout le ciel de son carillon de fête... Ce furent ces souvenirs qu'elle garda de cette journée. Ils se gravèrent dans sa mémoire sans qu'elle ait eu besoin de les vivre.

⁂

Pendant qu'Adeline rêvait ainsi, Maria s'était enfermée dans sa cuisine. Le front collé à la vitre de la petite lucarne, la bouche amère, une larme sur la joue, elle fixait le coin du jardin, à droite de la terrasse où, par moments, elle pouvait entrevoir sa jeune maîtresse marchant gravement, la tête baissée et les deux mains jointes.

— Elle est en train de devenir folle ! se disait-elle en voyant cette apparition se perdre à nouveau au milieu des arbres.

Elle n'avait jamais encore pensé qu'Adeline allait perdre la raison, même quand celle-ci avait prétendu que Pierre Dejean venait chaque jour se promener avec elle, même quand elle avait annoncé qu'il l'avait demandée en mariage. Ces illusions n'engageaient que l'avenir et pouvaient reculer indéfiniment devant lui, sans se mêler au présent. Ce n'étaient que les illusions d'une jeune fille romanesque qui rêvait d'amour sans avoir un amoureux. Il n'était pas besoin d'être folle pour se laisser prendre par elles. Mais ce simulacre de mariage ne pouvait qu'ouvrir un abîme dans l'esprit de la jeune fille, en séparant pour toujours la réalité de son rêve.

— Elle est en train de devenir folle ! disait Maria, de plus en plus vite. Elle est en train de devenir folle ! répétait-elle, en faisant de cette phrase une sorte de litanie, comme pour conjurer le malheur.

— Que fais-tu là ? lui demanda tout à coup Mme Vénician, en rapprochant son visage de la vitre de la lucarne. Qu'est-ce que tu regardes, dans le jardin ?

— Madame... Madame... C'est notre petite... Regardez-la... Elle croit qu'elle va se marier aujourd'hui... Ce n'est plus possible. Elle va devenir folle, si ça continue.

— Comment peux-tu dire des choses pareilles ! Ce n'est pas la première fois qu'elle a voulu mettre sa robe blanche.

— Je vous dis qu'elle croit qu'elle va se marier... et je ne sais même plus si elle n'a pas raison de le croire. Il me semble que ce garçon va venir, qu'il est déjà là... Comment voulez-vous qu'elle y résiste ? Nous n'aurions pas dû lui mentir, nous n'aurions pas dû lui laisser croire à toutes ces choses... Un jour ou l'autre, il va nous arriver malheur !

— Elle est heureuse, répondit simplement Mme Vénician en apercevant sa fille à l'extrémité de la terrasse. Elle est heureuse et ne fait de mal à personne... Pourquoi l'empêcherions-nous de croire à ses rêves ? Tu n'as donc jamais rêvé ? Moi, je passe ma vie à le faire... Il me semble que mon mari est encore de ce monde. Je crois le voir aller et venir dans la maison. Il s'assied dans son fauteuil. Il monte au grenier pour graisser ses girouettes... Je n'ai pas honte d'en parler avec mes amies. Elles ne se moquent jamais de moi. Elles savent trop bien ce que c'est ! Toutes les veuves vivent avec le mari qu'elles ont perdu. Pourquoi cette enfant ne pourrait-elle pas faire comme elles ? Regretter le passé ou rêver de l'avenir, n'est-ce pas la même chose ? Qui pourrait lui reprocher de le faire ?

— Je vous en supplie, n'en parlez jamais à personne, même pas à vos amies, quand elles viennent vous voir. Notre petite serait perdue. Les gens sont méchants, sans le croire. Ils diraient partout qu'elle est folle... Oui, je sais bien que ce n'est pas vrai, mais on le dirait quand même... Elle ne pourrait plus jamais se marier... J'aime mieux prendre sur moi de continuer ces mensonges, mais ne dites rien, je vous en supplie.

— Je n'ai rien à dire à personne. Mais pourquoi la contrarier ? Ne détruisons pas son bonheur. C'est un pauvre bonheur, un bonheur de rien du tout. Un jour ou l'autre, il faudra qu'elle l'abandonne... En attendant, nous la gardons avec nous, rien qu'avec nous.

— Elle nous reviendra, disait Maria en pleurant. Je saurai bien l'empêcher de devenir malheureuse.

— Comment peux-tu dire qu'elle est folle ? Elle est douce... Elle est bonne... Elle ne déraisonne sur rien... Elle ne fait de mal à personne.

— Je le sais. C'est un petit ange et je l'aime comme si elle était ma fille. Je l'aime plus que mon fils. Elle a été plus pénible à élever. Elle m'a donné plus de peine, balbutiait la servante à travers ses larmes.

Mais quand elle se retrouva seule dans sa cuisine, elle retourna vers la fenêtre pour tâcher d'apercevoir Adeline, sous les branches du jardin et, le front collé à la vitre, elle se mit à redire avec désespoir :

— Elle est en train de devenir folle !

⁂

Ce jour de la Saint-Jean fut pourtant semblable aux autres jours de l'année. Ce fut un jour de silence et de solitude, et, dans son jardin

clos, à l'abri des sureaux et des lauriers-roses, grave et paisible, Adeline ne fit que ce qu'elle avait fait bien des fois, quand elle se laissait emporter, en se réveillant, par la joie de se sentir vivre.

A midi, sans qu'il fût besoin de l'appeler, sans se faire attendre comme elle le faisait trop souvent, elle vint déjeuner avec sa mère. Rayonnante de bonheur mais silencieuse, elle mangea sans dégoût quelques cerises précoces que Payan était allé cueillir à la petite aube. Elle les prenait l'une après l'autre, les faisait danser devant ses yeux et les mordillait pour regarder leur pulpe écarlate, entrouverte d'un coup de dent, et les mordait à nouveau, en laissant voir son plaisir.

— Tu manges trop ! murmura sa mère.

— Voyons, maman, ce ne sont que des gouttes de rosée... et rien ne peut me faire du mal aujourd'hui, ajouta-t-elle en rougissant.

Après avoir mangé sa dernière cerise, elle redescendit au jardin et recommença sa promenade. Le jour passa. Quand le soleil toucha la ligne d'horizon, un draperie de gloire, faite de nuages amoncelés, se déploya sur les crêtes de la montagne et la nuit vint dans une rumeur de fontaines.

Le repas du soir achevé, sans dire un mot, Adeline se retira dans sa chambre après avoir embrassé sa mère avec une exaltation qu'elle n'avait jamais eue. Elle éteignit sa lampe électrique de bonne heure et, pendant un long moment, sa chambre resta plongée dans l'obscurité.

La nuit tournait sur Villeméjane et les premières étoiles s'éteignaient déjà sur la courbure du ciel, en touchant le bord arrondi de la terre. L'obscurité se faisait de plus en plus profonde quand, vers minuit, la lueur de la bougie tremblota soudain derrière les vitres de la chambre d'Adeline et brûla jusqu'aux premiers feux du matin. La jeune fille avait voulu revoir les bijoux qu'elle avait reçus de sa mère, le jour de ses dix-sept ans, il y avait juste une année. Courant sur la pointe de ses pieds nus, avec son allure de danseuse, sa longue chemise de nuit flottant autour d'elle comme une robe du soir, elle vint se regarder dans la glace pour essayer sa parure sous cette fantasmagorique lumière.

— Les bijoux d'un grand amour ! murmurait-elle en faisant jouer les feux de ses bagues. Les bijoux d'un amour dont on peut mourir ! disait-elle en étalant les chaînes d'or des deux pendentifs sur sa gorge nue.

⁂

Comblée de joies comme une épouse mystique, Adeline était encore éblouie par l'imaginaire enchantement de ses premiers mois de mariage, quand la guerre éclata. Depuis la Saint-Jean, elle se croyait mariée, mais elle n'avait rien changé à ses habitudes. A part sa servante et sa mère, personne n'avait soupçonné ce qui se passait en elle ; personne n'avait pensé qu'elle avait perdu la raison. Sa vie intérieure avait été transformée sans modifier ses occupations quotidiennes. Chaque jour, elle des-

cendait au jardin et se promenait pendant des heures. Quand elle traversait la terrasse, elle avait toujours l'air, avec ses sandales à talons plats et ses robes d'organdi, d'un personnage irréel égaré dans notre monde et cherchant à s'en évader. Rien n'avait jamais trahi son rêve, que Maria était vraiment la seule à connaître, car Mme Vénician s'efforçait de ne pas penser aux chimères de sa fille. « Tu vois bien qu'elle a oublié ce caprice, disait-elle à sa servante. Elle n'a jamais été plus raisonnable et plus paisible... » Payan, seul, se douta peut-être de quelque chose, mais sa femme eut vite fait de le réduire au silence.

— La petite... Je crois qu'elle se fait des idées...

— Qui ne s'en fait ! avait répondu Maria, presque avec violence, et le vieux Payan ne lui posa plus jamais de questions sur Adeline.

Les trois vieilles amies de Mme Vénician, les trois Parques en robes noires que le temps d'été ramenait pourtant presque chaque jour à Villeméjane, n'eurent jamais le moindre soupçon. Adeline vivait pour elles en dehors du monde, sans rien désirer et sans rien savoir des événements.

— Elle ne se doute donc pas de ce qui se passe ? dit un jour Mme Sarthou, avec une pointe d'amertume.

— Tant mieux pour elle ! gronda Maria dont le fils devait partir le premier jour de la mobilisation. Tant mieux pour elle... Ah ! si l'on pouvait ne rien savoir, quelle bénédiction ce serait !

Cette bénédiction avait été refusée à la jeune fille. Elle n'ignorait rien de ce qui se passait dans le monde et le départ de celui qu'elle avait choisi pour époux fut le premier grand drame de son existence. Les événements firent alors irruption dans son rêve et se mêlèrent à lui pour ne plus s'en détacher. Pierre Dejean rejoignit son régiment dès le premier jour et, pendant toute la nuit qui précéda son départ, Adeline s'imagina qu'elle préparait sa cantine.

— Des aiguilles et du fil ! murmurait-elle en allant de sa chambre à la cuisine, en ouvrant les placards et les armoires. Des aiguilles et du fil... Il faudrait aussi quelques boutons de rechange, une brosse, un chiffon pour les souliers... Nous n'aurons pas assez de lainages. Où trouver des gilets de corps ? Il faut pourtant qu'ils prennent de quoi se couvrir... Ils ne seront pas de retour avant le gros de l'hiver.

Dans ce monde en guerre où tant d'êtres se séparaient dans l'angoisse et le désespoir, peu de femmes durent veiller avec autant de sollicitude à côté de celui qu'elles allaient perdre avec l'aube. Adeline passa toute cette nuit sans dormir, montant et descendant les étages, pensant à tout, prévoyant ce qui se passerait dans deux mois, réglant les moindres détails.

De temps en temps, elle s'arrêtait tout à coup, chancelante, et portait les mains à ses yeux en disant à demi-voix : « Que faire encore ? Ah ma pauvre tête ! », mais elle se reprenait aussitôt, et, dans un sursaut d'énergie, elle recommençait son inutile besogne.

Une heure avant le départ de l'autobus du matin, il lui sembla brusquement que tout était prêt, mais en regardant autour d'elle, elle vit sa chambre vide et nue et se dit alors sans savoir pourquoi : « Payan a descendu la cantine... » Elle eut même l'impression que le vieux mari de sa servante avait bredouillé des paroles incompréhensibles, en passant à côté d'elle. Il faisait toujours ainsi quand il venait prendre des bagages... Au même instant, elle entendit un bruit de voiture, devant la porte de la maison... Le moment terrible était arrivé ! Droite et dévastée, le cœur suspendu sur un abîme, elle referma les yeux et les cacha dans ses mains, pour ne plus rien voir. Il lui semblait que Pierre Dejean était auprès d'elle et qu'il la prenait dans ses bras.

— Adieu ! dit-elle soudain.

En écoutant le bruit de sa propre voix, elle crut entendre une voix répéter ce mot, contre son oreille. Un vide se fit dans sa conscience et, quand elle rouvrit les yeux, au bout d'un moment, elle se retrouva seule devant l'escalier désert.

— Il est parti ! se dit-elle alors et le songe qu'elle avait fait devint brusquement une certitude.

Elle revécut en une seconde les quelques instants dont elle n'avait pas eu conscience... Pierre Dejean l'avait embrassée. Il s'était écarté d'elle sans une larme. Elle n'avait pas pleuré non plus et Pierre était parti en courant, sans tourner la tête... Elle était seule, à présent, et cette solitude était la preuve de la vérité de ses souvenirs.

Au même moment, à l'autre bout de la ville, Pierre Dejean s'en allait avec une troupe de jeunes hommes qui frissonnaient sous l'air vif de ce petit matin de septembre. Aucun ne chantait. Aucun ne pleurait non plus, mais leurs mains étaient fermées, leurs yeux tristes et leurs lèvres grises. Beaucoup d'entre eux venaient de dire adieu à leurs femmes. Jusqu'au dernier moment, celles-ci avaient retenu leurs larmes, mais, restées seules après le départ de leurs maris, dans les maisons de la ville ou les fermes dispersées à travers la vallée, elles s'étaient mises à pleurer dans leurs mains ouvertes et, seule aussi, dans sa chambre de Villeméjane, Adeline pleurait comme elles.

⁂

A partir de ce jour-là, Adeline fut une femme semblable à des milliers d'autres femmes, une épouse ravagée dont le mari était à la guerre. Plus rien ne comptait pour elle et le souvenir de l'absent emplissait toutes ses journées. Les événements dévoraient maintenant ses songes. Pour la première fois de sa vie, chaque matin, elle demandait un journal pour tâcher d'entrevoir, à travers les nouvelles monstrueuses qui engageaient le destin d'autres millions d'hommes, ce qu'allait être le sort de celui qu'elle avait perdu.

Elle questionnait Maria pour savoir ce que devenait son fils. « Tu n'as

pas encore de nouvelles ? Il devait bien aller d'abord à Grenoble ? Tu ne sais pas s'ils en sont déjà repartis ? » Il lui semblait qu'en sachant ce que faisait Adrien, elle arriverait à s'imaginer ce que Pierre Dejean devait faire et, quand Maria eut enfin reçu une carte — « Juste deux mots... Destination inconnue... C'est ce qu'ils disent toujours quand ils vont se battre... » — elle pensa qu'il avait dû partir aussi pour le front.

Rien ne la distinguait des autres épouses de soldats, des fiancées, des sœurs et des mères, si ce n'est ces lettres reçues, ces petites cartes à bordure tricolore, ornées de drapeaux, sur lesquelles des millions d'hommes répétaient les mêmes formules, les mêmes : « Je vais bien... Ne vous faites pas de souci... Je ne risque rien pour le moment... Le moral est bon ! » Elle savait, dans le fond de sa conscience, qu'elle ne pouvait pas recevoir une de ces cartes. Elle en souffrait, car cette lucidité ne diminuait pas sa folie. Elle en souffrit encore bien plus quand les femmes eurent le droit de répondre à leurs maris et de leur envoyer des paquets. Elles passaient la semaine à les préparer comme des cadeaux d'anniversaire et les bourraient de pâtés de foie, de saucissons, de chaussettes neuves et de chandails.

— Les officiers n'ont peut-être pas encore le droit d'écrire, disait-elle à Maria qui s'ingéniait aussi à trouver d'absurdes raisons pour justifier ce silence.

Par bonheur, les amies de Mme Vénician avaient décidé d'envoyer des lettres et des paquets aux mobilisés de la ville. Un comité avait établi des listes et le lieutenant Dejean, Pierre, Alfred, avait été inscrit le premier. Poussée par Maria, Mme Vénician fit ce qu'il fallait pour que sa fille adoptât ce lieutenant, comme elle aurait adopté n'importe quel autre filleul. Nul ne songea à s'en étonner. C'était un combattant comme tous les autres — plus intéressant, peut-être, car on ne lui connaissait pas de famille — et la demoiselle de Villeméjane avait bien le droit de vouloir être la marraine du seul officier que cette petite ville avait envoyé aux armées.

Adeline écrivit d'abord une simple carte, avec quelques mots affectueux, assez vagues pour que Pierre Dejean pût les recevoir sans être étonné. Huit jours après, elle fit partir un paquet et reçut presque aussitôt une première réponse.

« — Comment avez-vous compris que le froid est déjà venu ? Le beau chandail est arrivé à son heure. Je l'ai mis pour aller faire un bout de visite aux gens d'en face. Il m'a protégé comme une cote de maille. Mille mercis et mille pensées reconnaissantes. »

Adeline répondit en rendant la bride à son imagination, en laissant galoper sa plume aux hasards de sa fantaisie, comme elle avait appris à le faire en n'allant pas à l'école. Elle improvisait sur le temps, sur les livres qu'elle lisait, sur les racontars de la ville que lui rapportait Maria, sur ses impressions les plus fugitives.

« — Il a gelé ce matin. Tout est blanc et beau, mais je déteste le givre

et la neige en pensant à vous. Je voudrais passer tout le jour dehors... Mais la neige d'ici est-elle semblable à la vôtre ? »

D'autres fois, sur un bout de carte, elle griffonnait au retour d'une promenade :

« — Je viens de faire trois kilomètres sur votre route. C'est votre route. Elle vous attend. Revenez bien vite avant qu'elle ne soit toute défoncée par les ornières. »

C'étaient, toujours sur ce ton de petite fille primesautière, des missives poétiques qui pouvaient tout juste étonner son correspondant. — Tu as hérité d'une drôle de marraine ! — Un jour, pourtant, elle écrivit une longue lettre sur une lecture qu'elle venait d'achever et faillit oublier sa prudence habituelle :

« — Je reviens de la guerre de Crimée. C'était pour penser à vous que j'ai voulu lire ce livre. Il ne faut pas avoir peur d'avoir peur la première fois que l'on monte à la redoute. Je sais très bien ce que c'est ! J'ai passé la nuit dans les fascines et les gabions. Vous étiez là... Mais si l'amour ressemble toujours à l'amour, la guerre ressemble-t-elle toujours à la guerre ? »

Cette correspondance se poursuivit pendant tout l'hiver et pendant tout le début du printemps. Maria jetait un coup d'œil sur toutes les cartes d'Adeline en allant les mettre à la poste. Elle voulait s'assurer que rien ne pouvait choquer le jeune homme, mais Adeline ne laissait jamais voir sa folie. La pudeur retenait sa main, mais, peut-être aussi, ce qui lui restait de raison veillait sur ses songes. Elle parlait d'affection et jamais d'amour, comme si, dans le plus profond de son être, elle s'était censurée elle-même pour éviter tout désaccord avec la réalité.

Maria avait appris par hasard que son fils était dans le même régiment que M. Pierre. Les nouvelles qu'Adrien lui envoyait s'ajoutèrent donc à celles que recevait Adeline, de loin et loin, en réponse à ses cartes et à ses paquets.

— C'est notre régiment, disait Maria. Les deux garçons des Bressous y servent aussi et Payan y a fait six mois, en dix-sept, avant d'être blessé à la jambe.

Adrien vint en permission pour les fête de la Noël. Ces trois mois de guerre ne l'avaient pas trop changé. Il était toujours plus semblable à un paysan qu'à un mécanicien de la ville. Taciturne et réservé, il parlait sans ironie de ses camarades, de ses chefs, de son existence quotidienne. Il suffisait d'écouter ce qu'il disait pour le faire sortir de sa réserve. Il s'échauffait alors et ne s'arrêtait plus de parler. Sa mère eut vite fait de lui faire raconter tout ce qu'il savait de Pierre Dejean et, dès le lendemain, la solitaire de Villeméjane fut aussi bien renseignée que n'importe quelle autre femme de soldat sur le sort de celui qu'elle considérait comme son mari.

Pierre Dejean commandait le corps franc d'un régiment d'infanterie alpine. Il avait tenu les avant-postes, pendant ce début d'hiver, à droite

de Bitche. C'était lui qui avait monté presque tous les coups de mains de ces premiers mois de guerre dans ce secteur de bois, de crêtes arrondies et de petites vallées. Adrien parlait de lui volontiers. Il avait l'air de s'être attaché à ce jeune chef qui avait déjà sa légende.

— C'est quelqu'un, ce garçon, même qu'il ne soit pas du pays. Depuis que nous sommes en ligne, il en a fait plus, avec son corps franc, que le régiment tout entier.

— Tu es là-dedans ? grommelait Payan. Tu n'aurais pas pu rester tranquille ?

— Mais non, disait Adrien, moi, je reste au téléphone. On m'a mis là parce que je suis dans la mécanique. C'est pour ça que je sais tout.

— Au téléphone ! reprenait Payan en haussant les épaules d'un air incrédule.

— Parfaitement ! disait le garçon. Tiens, l'autre nuit, ça va faire huit jours demain, nous étions couchés bien tranquilles... A une heure du matin, ça se met à tirer sur les avant-postes. Le commandant me dit d'appeler. Je tourne ma manivelle... Plus personne au bout du fil. Pas moyen de savoir ce qui se passe. Alerte au corps franc... En cinq minutes, les voilà partis...

— Les voilà partis ! disait Payan, et le téléphoniste avec eux... Grande bête de fils aussi bête que son père... Nous avons fait ça avant toi...

— Le lieutenant devait avoir son idée... Au lieu de piquer droit sur le point d'appui, il se glisse sur la gauche, à travers le plus épais des bois... Une heure après, il leur cravatait une patrouille, sans perdre un homme...

— Un coup de chance, grognait Payan en roulant une cigarette. Il ne faut pas s'y fier. Au prochain coup, vous vous ferez tous descendre.

Maria ne comprenait rien à ces aventures, et quand elle essayait de les raconter à son tour, elle en confondait toutes les péripéties. Adeline arrivait pourtant à les reconstituer. Elle vivait en esprit au milieu de ces premiers combats de la guerre silencieuse. Elle connaissait l'abri de rondins, un peu en arrière d'Haspelchiedt, où Pierre Dejean avait établi son P.C., à côté de celui de son chef de bataillon, un vieux presque aussi vieux que Payan et qui, comme lui, avait fait toute l'autre guerre. Elle connaissait aussi les sentiers qui montaient jusqu'à la ligne de crêtes où nos points d'appui s'étaient enterrés. Dans ses insomnies, aux approches de la petite aube, elle croyait entendre les tirs discontinus qui battaient les cheminements, au nord du village... Le corps franc allait-il sortir cette nuit ? Il lui semblait que Pierre Dejean vérifiait la sécurité de sa mitraillette, la seule de la section, celle que portait le chef. Il accrochait deux grenades à sa ceinture et, dans le brouillard qui se levait des prairies, faisait signe à ses hommes de le suivre. Adeline marchait près de lui dans ces bois semés d'embûches où, de temps en temps, s'élevait dans le lointain le cri lugubre de la chouette.

Dans cette zone mystérieuse où germaient déjà les futures grandes batailles, aucune femme ne fut plus proche de son mari, plus attachée

à ses pas et plus attentive à ses misères. Habituée à vivre en esprit les événements de sa propre existence, Adeline imaginait l'existence des soldats comme aucune autre femme ne pouvait le faire. Elle savait ce qu'étaient le froid, la nuit qui tombait, l'angoisse des bois vides hantés de présences redoutables. Elle participait à toutes les souffrances des combattants et les éprouvait dans son corps qui semblait quelquefois en porter comme les stigmates.

— Quel hiver ! disait-elle à Maria en lui faisant voir ses mains crevassées et marbrées de traces rouges. L'autre semaine, il paraît qu'il a fait moins trente dans les Vosges... Ici, nous n'avons jamais vu moins de dix et tu sais pourtant si ça pince ! Il suffit de sortir une heure pour être marquée par le froid ! A moins trente, on ne doit pas pouvoir garder l'oreille dehors et ils ont besoin d'entendre quand ils sont en ligne... Comment font-ils, Maria ? Ils doivent sortir une oreille quelques minutes et la couvrir avant qu'elle soit gelée, en dégageant l'autre.

— Qu'est-ce que tu vas chercher ! disait la servante, et qu'est-ce qui t'oblige à sortir quand il fait si froid ?

L'hiver passa. Le printemps vint. Jusqu'aux premiers jours du mois de mai, grâce aux cartes reçues, aux renseignements donnés par le fils de Maria, aux nouvelles des journaux, aux récits des permissionnaires, Adeline avait pu garder le contact avec le jeune homme qu'elle aimait. Il lui semblait le voir, chaque jour, dans un paysage de bois, de collines et de prairies, de l'autre côté de la montagne, comme s'il avait été vraiment devant elle. Mais la grande bataille de mai le fit disparaître à ses yeux. Il n'était plus question de le retrouver sur les avancées de Bitche, au point d'appui de Maimont ou dans la grande fabrique de Wissembourg. La guerre s'était déplacée vers d'immenses plaines, dans des bruits de chars et d'avions, et la solitaire de Villeméjane ne voyait plus rien quand elle regardait vers le ciel du Nord.

Il lui semblait que Pierre Dejean avait été englouti par une tourmente. Elle ne savait plus où il se trouvait. Elle ne pouvait plus se le représenter, comme elle l'avait fait jusqu'à ce jour-là. Elle avait seulement la certitude qu'il était encore vivant, toujours vivant, mais vivant dans un lieu où des hommes mouraient, par centaines et par milliers, à côté de lui.

Elle ne pouvait plus déchiffrer les signes de l'avenir qui s'amoncelaient autour d'elle. Tout était signe, à ce moment-là, mais signes impénétrables, signes de mort et signes de vie confondus. Hallucinée comme une sibylle qui n'aurait plus le pouvoir de pénétrer le destin, c'est en vain que la nuit, seule dans sa chambre, elle se regardait dans la glace, à la lumière de sa bougie, pour tâcher d'imaginer ce que devenait son héros. Il n'y avait autour d'elle qu'une ombre sans fond traversée par des lueurs rouges. Tout lui paraissaient incompréhensible. Ses songes de jeune fille avaient pris la proportion du cataclysme au centre duquel elle se trouvait enfermée. La catastrophe engendrait chaque matin une catas-

trophe nouvelle. Les journaux parlaient de victoire. La radio de désastre. On désespérait, pour se raccrocher à d'absurdes espérances qui s'écroulaient à leur tour. La peur déferlait sur les villes les plus paisibles, les plus écartées des grandes routes. Elle traversait le pays comme un ouragan, en dévastant tout ce qui se trouvait sur son passage. Rien ne résistait à cette tourmente. La stupeur était dans les âmes. Dans ce chaos, chacun s'accrochait à quelque idée fixe et la solitaire de Villeméjane ne pouvait plus oublier que celui qu'elle aimait était pris dans cette tempête.

***

Au début de juin, quand des fugitifs exténués envahirent la petite ville et quand des soldats vaincus commençèrent à s'installer dans les fermes des environs, Adeline dut s'arracher à la solitude dans laquelle l'avait plongée ce désastre. Sa mère ouvrit sa maison à des réfugiés de Boulogne. Une vieille grand-mère à moitié paralysée et trois jeunes enfants accompagnés par leur tante, une femme de trente ans sans nouvelles de son mari et ravagée par l'angoisse, s'emparèrent d'une des ailes de Villeméjane. Cette petite famille était arrivée, un soir, dans une vieille voiture au toit couvert d'édredons. Les enfants dormaient les uns sur les autres, bras et jambes enlacés et bouches ouvertes. Il avait fallu les porter jusque dans leur chambre. Il n'avaient même pas bougé quand on les avait posés sur leur lit et ce sommeil de mort avait épouvanté Adeline. « Ils ne peuvent pas aller plus loin », avait-elle dit à sa mère et ces passants, qui n'avaient demandé l'hospitalité que pour une nuit, n'avaient pas poussé plus loin leur voyage.

Malgré son détachement des biens de la terre, Mme Vénician savait être généreuse. Il lui suffisait de manger comme un oiseau, mais elle savait que les gens pouvaient avoir faim. Elle pensa donc, dès le premier jour, à faire porter à ses hôtes un panier de fruits ou de légumes et, chaque matin, Adeline ou Maria se chargeaient de la commission. Les petits réfugiés se bousculaient autour d'elles en poussant des cris de joie. Ils n'avaient jamais tant mangé de figues et de raisins et furent souvent malades, mais jamais rassasiés. La jeune femme ne s'occupait guère d'eux et la vieille maman enchaînait les bénédictions aux actions de grâces, sans se soucier de ses petits-fils. Les deux plus grands, Maurice et Marcel, dévoraient comme des ogres et dansaient comme des sauvages chaque fois que Payan tuait un lapin, un chevreau ou une « moitié de mouton », comme il disait lui-même. Ces jours-là, Maria ajoutait un morceau de viande à l'offrande de la journée et l'apportait toujours elle-même, car Adeline avait horreur de ces chairs saignantes qui maculaient les linges de cuisine dans lesquels Payan les pliait.

— Ces pauvres gens ! répétait Mme Vénician, ils ont bien assez souffert pour avoir le droit de faire quelques excès ! S'ils ont envie de manger un peu de viande, ce n'est pas moi qui leur ferai des reproches.

Vers la fin de l'après-midi, presque tous les jours, elle allait rendre visite à la vieille dame impotente et, bien souvent, Adeline l'accompagnait.

— On peut entrer ? criait-elle en frappant quelques coups discrets à la porte, pour bien marquer qu'elle n'était plus chez elle dans cette partie de la maison.

— Entrez, entrez, répondait la vieille dame, en essayant vainement de se soulever dans son fauteuil.

Chaque jour, c'était le même échange de politesses et le même cérémonial. Mme Vénician répétait toujours les mêmes choses, avec la même sollicitude :

— Nous ne faisons que passer... Juste pour vous demander de vos nouvelles. Avez-vous bien reposé ? J'avais peur que le vent ne vous réveille... Comme il a soufflé, cette nuit... Notre vallée est encore si sauvage... Vous n'avez pas eu de chance en vous arrêtant chez nous !

— Les enfants sont au jardin ? disait Adeline, pour ne pas rester silencieuse.

— Vous êtes des fées, leur disait l'infirme en levant son bras valide comme si elle avait voulu les bénir. Des fées, je vous dis... C'est le Bon Dieu qui nous a conduits devant votre porte !

— De pauvres fées ! murmurait Mme Vénician, en joignant les mains devant son visage. Mais le Bon Dieu sait pourvoir à tout.

La jeune femme arrivait alors. Elle était rousse avec un air sauvage de fille du bord la mer et marchait avec une assurance de somnambule. Elle n'avait pas dormi plus de deux à trois heures par nuit depuis son arrivée à Villeméjane, et semblait toujours prête à fondre en larmes.

— Vous nous avez gâtées, disait-elle en s'essuyant les mains au revers du tablier que lui avait prêté Maria. Je n'ai jamais vu d'aussi beaux raisins... Comment pourrons-nous vous remercier ? ajoutait-elle en étouffant un sanglot.

Elle n'était mariée que depuis dix mois et ne savait plus, depuis des semaines, où se trouvait son mari. Elle se demandait s'il était vivant, prisonnier ou mort, et se raccrochait à l'espoir d'apprendre, un beau jour, qu'il était passé en Angleterre, car elle savait que son régiment avait combattu sur les plages de Dunkerque.

— Dire que j'étais si près de lui ! répétait-elle d'un air désolé.

Elle avait dû fuir, sous les bombes et les obus, à travers des faubourgs en flammes, avec sa vieille mère et les trois enfants de sa sœur dont elle avait aussi perdu toute trace. Elle ne savait même plus quels chemins elle avait suivis, du nord au sud de la France, ni le nom des villes qu'elle avait dû traverser. Elle n'avait aucun souvenir de ce terrible voyage.

— Je ne sais plus ! disait-elle en portant les mains à son front pour reprendre aussitôt d'une voix désespérée. Je n'aurais pas dû partir !

Adeline essayait de la consoler en lui disant que son sort était celui de toutes les femmes. Aucune n'avait échappé aux malheurs de cette guerre.

Toutes pensaient à quelque être aimé. Toutes attendaient des nouvelles.

— Ne vous faites pas de reproches. Tout le monde pourrait s'en faire... Il ne fallait pas partir... Il ne fallait pas rester... Il aurait fallu imaginer quelque chose !

— Nous n'étions mariés que depuis le mois de juillet, murmurait la réfugiée de Boulogne.

— Un mois après nous, pensait Adeline.

— Si vous saviez comme nous étions heureux !

— Je sais... Je sais ! murmurait la jeune fille en serrant les dents pour retenir son secret.

— On devrait empêcher les gens de se marier quand on va déclarer la guerre.

— Mais pourquoi ? disait Adeline. Trois mois de bonheur, c'est déjà si merveilleux !

Ces conversations firent penser à Thérèse que son amie de hasard avait un fiancé à la guerre, ou du moins, un jeune homme qu'elle aimait.

— La demoiselle a quelqu'un là-haut, elle aussi ? finit-elle par demander à Maria, un jour qu'elle se trouvait seule avec elle.

— Toutes les filles ont quelqu'un là-haut... C'est toujours leurs hommes qu'on tue ! répondit brusquement la servante, qui reprit aussitôt d'une voix encore plus dure : Elle vous a parlé de quelqu'un ?

— Non, non, murmura la réfugiée, étonnée par cette soudaine violence, mais pour comprendre aussi bien les malheurs des autres...

Thérèse Gaubert ne pénétra jamais plus avant dans le secret d'Adeline. Elle ne soupçonna jamais qu'elle se croyait mariée. Elle ne pensa jamais qu'elle était folle. Maria faisait bonne garde et les désordres du monde excusaient alors tous les désordres du cœur. Rien n'était folie au milieu de ce désastre. Toutes les femmes pouvaient trembler pour un être aimé. On ne leur demandait pas si c'était pour un mari, un fiancé, un amant, ou même pour un jeune homme encore étranger à leur vie. Tous ces amours subissaient le même sort, au milieu de la même catastrophe.

— Sans cette guerre, il aurait peut-être fait sa demande, se disait la réfugiée en regardant Adeline. Il y a tant de garçons qui n'ont pas voulu se déclarer avant d'être sûrs de l'avenir !

C'était à travers sa propre histoire qu'elle imaginait ainsi les malheurs de la compagne que le sort lui avait donnée. A la mobilisation de trente-huit, celui qu'elle aimait était parti sans lui dire qu'il l'aimait aussi. C'est à son retour, seulement, qu'il avait fait sa demande. Ils ne s'étaient mariés que pour retomber dans la guerre, mais elle avait eu sa petite part de bonheur.

— Moi, du moins, pensait-elle, avec une joie sauvage, j'aurai eu trois mois... Si celui qu'elle attend ne revient jamais, elle n'aura rien de lui, et, peut-être même, elle n'aura rien de toute sa vie.

Les deux femmes devinrent amies sans avoir besoin de pousser plus loin leurs confidences. Elles éprouvaient la même tendresse en se regar-

dant. « Comme elle serait jolie si elle n'était pas aussi pâle », se disait Thérèse en suivant des yeux Adeline. « Comme elle doit savoir profiter de son bonheur ! » pensait celle-ci. Tout les rapprochait dans leur détresse. Elles savaient, sans avoir besoin de le dire, qu'elles partageaient le même destin : le destin des épouses et des fiancées, des jeunes mères et des amoureuses qui n'avaient pas encore avoué leur amour, le destin de toutes les femmes.

⁂

Vers la fin du mois de septembre, Thérèse Gaubert eut enfin des nouvelles de sa sœur. Celle-ci était à côté de Souillac, dans un village perdu, avec d'autres fugitifs de la région de Boulogne. Malade depuis deux mois, elle ne pouvait pas se déplacer, mais réclamait ses enfants. Elle ajoutait qu'elle attendait son mari d'un jour à l'autre et que celui-ci avait retrouvé son beau-frère. Elle ne précisait pas où se trouvait ce dernier et semblait croire qu'il avait déjà repris contact avec sa femme. C'était beaucoup, mais ce n'était pas assez pour la fille rousse qui décida de partir sans même répondre à sa sœur. Elle avait pu rester sans bouger, sans rien tenter et presque sans rien vouloir, tant qu'elle avait été absolument sans nouvelles, mais ce premier signe de vie lui donnait le désir de tout savoir, sans attendre une minute. Elle s'était dit que, même avec sa vieille voiture, elle irait plus vite que des lettres. En quelques heures, elle pouvait être à Souillac. Elle y laisserait les enfants et sa vieille mère et pourrait repartir, dès le lendemain, à la recherche de son mari.

— Je crois aux miracles, disait-elle. Ma sœur n'a pu découvrir notre adresse que par miracle... C'est par miracle aussi que cette lettre nous est arrivée.. A part mon nom, tout est écrit de travers, sur cette enveloppe... Ça n'a pas empêché le facteur de nous l'apporter... Un miracle en appelle toujours un autre... D'ici quelques jours, mes malheurs seront finis !

Elle eut vite fait de préparer ses valises en les bourrant à grands coups de poings sans même plier ses affaires. Elle aplatissait les couvercles avec ses genoux pour pouvoir fermer les serrures. Elle allait et venait dans un délire égoïste, sans s'occuper de personne, oublieuse de ses angoisses, et plus rien n'existait pour elle que la certitude de savoir son mari vivant.

Quand tous les bagages furent prêts, Payan vint aider la vieille dame à s'installer dans le fond de la voiture. Elle était malade, misérable, épouvantée et comprenait mal les raisons de ce départ.

— Mon pauvre dos, disait-elle. Pourquoi repartir si tôt ? Les Allemands ne sont pas encore ici et ces dames ne nous mettaient pas à la porte.

Roulés en boule et serrés par des ficelles, les édredons rouges de la débâcle lui servirent de coussins. Elle s'y enfonça comme un vieux

polichinelle démantibulé, dont on ne voyait plus que la figure et les mains ridées.

Les trois enfants, habillés en toute hâte, étaient tristes de partir. « On aura quand même des raisins, là où nous allons ? » disaient-ils, mais ils se laissaient prendre déjà aux plaisirs d'un nouveau voyage. « On va retourner à la mer ? » demandait l'aîné. « Alors, c'est chez nous qu'on va ? » disaient les plus jeunes. Leur grand-mère les appelait, les tirait à elle, leur parlait au creux de l'oreille et les poussait vers Mme Vénician ou vers Adeline. Ils répétaient alors ce qu'elle venait de leur dire « Merci beaucoup... On se souviendra de votre bonté... Nous ne vous oublierons jamais dans nos prières... » et Mme Vénician se penchait pour les embrasser et leur dire aussi de petits secrets qu'ils allaient répéter à la vieille dame. Adeline suivait leur manège et, pour la première fois de sa vie, elle regrettait de ne pas être mère.

— Pourquoi n'ai-je pas encore un enfant ! se disait-elle, prête à céder à cette nouvelle folie...

Désirer un enfant, c'était déjà, presque, l'attendre et l'attendre, c'était l'avoir... Une nouvelle aventure du rêve aurait pu s'ouvrir devant elle. Six mois avant, elle s'y serait sans doute engagée et, peut-être même, perdue. Mais elle était au bout de ses ressources d'espoir et ne pouvait plus rien désirer. « J'aurais dû en avoir un ! » soupira-t-elle en se détournant de cette pensée.

— Dès que nous serons arrivés, nous vous enverrons de nos nouvelles, disait Thérèse en serrant des ficelles avec ses dents : Vous savez, un bonheur en appelle toujours un autre... Vous aussi, vous allez sortir de vos soucis.

— Vous êtes des fées, essayait de crier l'infirme de sa voix débile. Vous êtes des fées ! répétait-elle inlassablement, en se soulevant sur ses coussins, dans le fond de la voiture.

— De pauvres fées ! murmurait Mme Vénician, comme elle le faisait toujours pour répondre à cette phrase. Mais le Bon Dieu sait pourvoir à tout !

Les derniers adieux furent brefs. Le moteur tournait déjà et Thérèse avait peur de manquer d'essence. Chaque minute écourtait sa route d'un kilomètre. « Il faut que nous partions ! » répétait-elle presque durement. Adeline la regardait, mais elle ne regardait plus Adeline. Elle l'embrassa pourtant avec un sursaut de tendresse, en lui murmurant : « Courage ! » Adeline répondit : « Bonne chance ! ». Ces deux adieux semblaient résumer ces deux destins qui se séparaient l'un de l'autre, après s'être confondus pendant plusieurs mois. L'auto démarra dans un grincement de ferrailles. Adeline courut jusqu'au tournant du chemin pour la suivre du regard. Les bras ballants, la tête vide, elle regarda s'éloigner la seule amie qui avait traversé son existence.

⁂

Il fit un orage, ce soir-là, un orage monstrueux qui déferla sur la grande maison déserte. Dès six heures du soir, une barre de brume avait envahi la vallée. Il faisait aussi noir qu'au plein d'une nuit sans lune et, de temps en temps, des éclairs éloignés traversaient cet écran opaque où se perdaient tous les bruits. Rien ne bougeait, les arbres étaient immobiles et l'on aurait dit que le vent lui-même se tenait en équilibre, prêt à s'écrouler d'un coup.

— Pourvu qu'elles n'aient pas rencontré cette tourmente sur leur route ! avait dit Mme Vénician quand elle s'était penchée sur ce gouffre d'ombre pour tirer les contrevents qu'elle laissait ouverts, d'ordinaire. C'est la fin du monde, de l'autre côté de la montagne.

— On peut traverser tous les orages, quand on va rejoindre son mari ! lui avait répondu Adeline en se retirant dans sa chambre.

Elle venait à peine de se déshabiller, quand le vent bascula. Les nuages s'ouvrirent dans un bruit de foudre. L'eau ruisselait des toits comme au creux d'une cascade. Tous les éléments semblaient confondus. Un éclair s'abattit sur l'extrémité de la terrasse. L'électricité s'éteignit. Adeline sauta de son lit et tâtonna dans le noir pour allumer sa bougie. Elle eut peur, dès qu'elle entrevit son visage décomposé, dans la grande glace, et courut se recoucher en claquant des dents. Les draps remontés sur les yeux, les mains nouées devant ses genoux, elle écoutait en tremblant les roulements du tonnerre, comme s'ils avaient rendu des oracles.

Depuis qu'elle vivait dans l'attente du malheur, elle ne s'était jamais sentie aussi misérable. Pendant ces trois mois de stupeur, tandis que la mort frappait à toutes les portes, elle n'avait jamais eu le sentiment d'être abandonnée. La réfugiée de Boulogne avait partagé ses angoisses et l'avait aidée à les supporter mais, à présent, elle se retrouvait seule et sans force, au milieu du déchaînement d'un orage qui ne ressemblait pas aux orages de la saison, dans le grincement démentiel des quatorze girouettes de fer que les bourrasques de vent faisaient tourner sur les toits et sous le ruissellement d'un gigantesque déluge.

— Il doit être mort ! se disait-elle.

Entre ses paupières fermées et le globe de ses yeux, des images se formaient avec une funèbre lenteur, en blanc et noir, comme pour de fantastiques funérailles. En regardant défiler ces grandes masses confuses, elle essayait de prévoir les caprices du destin et de s'y résigner à l'avance... Le bonheur des uns n'annonçait-il pas le malheur des autres ? Puisque Thérèse avait retrouvé son mari, ne fallait-il pas que quelqu'un paie cette chance ? Les vivants s'abritaient toujours derrière les morts. C'était la loi de toutes les catastrophes... Elle avait besoin de croire à cette fatalité. Le malheur seul pouvait s'accorder avec cette nuit dont elle ressentait l'horreur comme une bête sauvage.

— S'il ne revient pas, se disait-elle, j'aurai eu quand même ma part de bonheur... Tous les ans, à la Saint-Jean, je pourrai me souvenir de ces deux Saint-Jean d'avant-guerre... Il me semblera que nous sommes toujours ensemble... Tout était si beau, si tranquille, si merveilleux. Pierre était si prévenant, si gentil, si pareil à ce que je voulais qu'il soit, Nous n'avons jamais été fâchés, même pas une minute. Nous n'avons jamais eu à nous pardonner la moindre chose... Quelle fille a été plus heureuse que moi ?

Chaque fois que le souffle de l'ouragan s'abattait dans la cheminée ou se glissait sous la porte en couchant la flamme de la bougie, de grandes ombres s'allongeaient à travers la chambre, comme des bêtes fouettées. Le vent, la pluie et la foudre s'enchevêtraient dans le ciel. On aurait dit que l'air et le feu, la terre et l'eau s'étaient mélangés pour donner naissance à un nouvel élément fait d'une poussière de flammes et cet élément déchaînait un vacarme de fin du monde. Adeline l'écoutait en rêvant aux printemps perdus qui se confondaient pour elle avec les seuls moments de bonheur de son existence :

— Il doit être mort ! se disait-elle.

***

Un soir — il était six heures et demie — Maria s'apprêtait à rentrer chez elle, après avoir étendu sa lessive dans le grenier. Elle avait déjà jeté sa pèlerine sur ses épaules et noué son chale à franges autour de son cou.

— Quelle nuit ! soupirait-elle en passant la main sur les vitres de la lucarne pour en effacer la buée, « il fait plus noir qu'en décembre. On ne peut rien voir à trois pas... Si je n'avais pas l'habitude... »

— Dépêchez-vous, lui disait Mme Vénician, Payan finira par être inquiet. Vous devriez partir de meilleure heure...

— C'est toujours pareil, les jours de lessive, lui répondait Maria en enfilant ses galoches, je rentre toujours en retard, le lundi.

Elle avait entrouvert la porte. La nuit était comme un mur contre lequel s'écrasait la lumière de la lampe. Derrière ce mur, des graviers crissaient sous des pas. Quelqu'un marchait au fond du jardin.

— C'est Payan qui vient vous chercher, murmura Mme Vénician en tendant l'oreille.

— Payan ne marche pas comme ca ! répondit la servante dans un souffle.

Les deux femmes se penchèrent pour écouter. Les pas devenaient plus proches. Une forme humaine traversa la muraille d'ombre et deux mains tendues s'ouvrirent dans la lumière.

— Mon petit ! hurla Maria.

Adrien était devant elle. Elle avait attrapé ses mains dans les siennes et l'avait entraîné dans la cuisine, jusque sous la lampe, pour regarder son visage.

— Tu es revenu ! balbutiait-elle en l'embrassant avec une fureur impudique. Te voilà... Plus maigre qu'avant... Mais pourquoi m'as-tu laissée sans nouvelles ?

— J'ai eu de la chance, disait Adrien. D'un peu plus j'y passais comme les autres... Je suis bien content ! reprit-il d'une voix triste, en s'écartant un peu de sa mère, pour serrer la main de Mme Vénician qu'il venait seulement d'apercevoir, à côté de la porte encore entrouverte.

— Je ne vous avais pas vue en entrant... On est sans idée quand on arrive... Ça n'a pas l'air d'être vrai de revenir d'où je viens !

— Mais d'où viens-tu ? lui demandais Maria.

— Ils m'avaient pris, répondit lentement le garçon. Il y a dix jours, je couchais encore au milieu d'une prairie où ils nous avaient enfermés comme des moutons... J'ai trouvé le moyen de m'en aller, avec un de mes camarades. On est partis après le dernier appel, en passant sous les fils de fer... C'était un pays de bois, avec des grands pâturages... Les Fritz ne nous ont pas entendus. Nous avons marché jusqu'au petit jour, sans savoir où nous allions. Nous avons fini par tomber sur un gros village. Les gens nous ont cachés. Ils nous ont même donné des habits de civils... mais je n'ai pas pu trouver des pantalons à ma taille.

Il fit un pas en arrière pour montrer son accoutrement, d'un geste emprunté, avec une sorte de honte. Il portait une veste de paysan, en gros drap gris, avec des poches de chasse et des pièces de cuir cousues sur les coudes. Son col râpé laissait voir sa chemise de soldat, une chemise kaki que la pluie et la sueur avaient bigarrée de coulures blanches. Il avait gardé ses pantalons d'uniforme, à liseré noir, mais des houseaux de roulier avaient remplacé ses molletières.

— Comme tu es fait ! disait Maria en joignant les mains. Tu n'as jamais été aussi sale !

— Si tu m'avais vu, l'autre semaine... Nous avons attendu deux jours avant de pouvoir passer à travers leurs postes. Nous sommes venus à pied, sans argent, en marchant la nuit pour n'être vus de personne... On nous aurait peut-être encore enfermés dans une caserne... Mon copain m'a laissé hier soir, pour rentrer chez lui... Je suis arrivé il y a une heure. J'ai vu le père. Il m'a dit que tu devais être encore ici et je n'ai pas eu la patience de t'attendre.

Pendant qu'Adrien parlait ainsi, Adeline avait entrouvert la porte du vestibule et s'était glissée dans la cuisine, sans faire de bruit. Le dos au mur, elle avait gagné le coin le plus sombre, à côté de la grande armoire où l'on gardait le linge de table, sans être vue de personne.

— Mon pauvre petit ! disait Maria. Ils t'avaient donc pris comme un criminel ?

— On a tous été pris... Ils n'ont laissé que les morts.. et j'en ai vu, reprit-il en s'animant tout à coup. Nous en avons abandonné des centaines, sur toutes les terres, devant les bois, au milieu des champs de

betteraves. Nous ne savions plus ce que nous faisions après ces six jours de bataille... Heureusement que le lieutenant est toujours resté avec nous.

— Quel lieutenant ? demanda Maria d'une voix rauque.

— Celui d'ici, le même que cet hiver... celui qui commandait le corps franc... ce garçon qui faisait les routes... Pierre Dejean.

Invisible dans le coin d'ombre où elle s'était plaquée, Adeline avait porté ses mains à sa bouche, pour se retenir de crier, et mordait le bout de ses doigts.

— Si tu savais tout ce qu'il a fait ! reprit Adrien. Si tu l'avais vu, le premier jour, quand les autres sont sortis comme des essaims d'abeilles, en face de nous, si serrés que nous n'avions plus de salive, en les regardant. Ils chantaient une chanson qui avait l'air d'un cantique, en se tenant par le bras... Les enfants ! qu'il criait, notre lieutenant, attendez pour ouvrir le feu... Laissez-les venir à toucher vos crans de mire. Ne tirez que sur mon ordre... Rien qu'à mon commandement.

Halluciné par ces souvenirs, le fils de Payan mimait chaque scène. Il prenait du champ pour s'accroupir, s'avançait en donnant le bras à d'imaginaires compagnons ou restait debout, impassible, les poings sur les hanches. On aurait dit qu'il avait lu le récit de ce combat dans un livre. Il le racontait en s'exaltant, comme son père avait jadis raconté ses batailles.

— Le lieutenant est resté debout, à trois mètres derrière nous. Nous étions couchés à la lisière d'un bois, devant une grande terre qui montait un peu de notre côté... Aucun de nous n'a tiré un coup de fusil. Les autres non plus. Ils venaient vers nous sur une ligne. A deux cents mètres, ils ont été cachés par un creux et, quand ils en sont ressortis, on pouvait voir leurs figures... « Feu, les enfants ! » On les a cloués sur la place... Ils sont ressortis trois fois, avant le coucher du soleil, rien que des jeunes, des garçons de dix-sept ou de dix-huit ans, toujours en bras de chemise, avec leurs manches roulées au-dessus du coude. Nous tirions là-dedans comme des fous... à ne plus pouvoir toucher nos culasses... Nous avons passé la nuit à écouter crier leurs blessés. Le lendemain, ils ont fait donner leur artillerie. Les éclats nous tombaient dessus, du sommet des arbres, avec des morceaux de bois plus gros que ma jambe, comme dans une scierie du diable... Le surlendemain, ils sont revenus avec des chars. Tu dirais des gros scarabées ou des mange-poires. Nous n'avions rien pour les arrêter. Il a fallu leur laisser la place. On s'est replié en montrant encore les dents. On s'est même arrêtés deux jours, sur une rivière. Quand ils sont arrivés à la passer, avec leurs canots de caoutchouc, il n'y avait plus de régiment, ni de bataillon, ni de compagnie. Ceux qui n'étaient pas morts s'en allaient comme ils pouvaient en jetant leurs fusils parce qu'ils n'avaient plus de cartouches. Nous n'étions plus que dix-sept à rester ensemble, sans avoir perdu nos armes.

Nous nous sommes cachés dans les bois... et les Fritz filaient sur les routes, sans faire attention à nous.

— Mais M. Dejean ?

— Il ne nous avait pas quittés... « Les enfants, il nous faut rejoindre les camarades... — Quels camarades ? Ceux qui sont morts ou ceux qui se sont débinés ? — Il doit y avoir encore du monde en arrière. On va retrouver des unités. » On restait cachés dans les bois pendant toute la journée. On marchait la nuit en essayant de ne pas traverser les routes... Mais c'est plein de routes, dans ce pays... Un matin, à un carrefour, on est tombé sur une colonne motorisée. Ils ont eu vite fait de sauter de leurs camions. Ça les amusait de nous faire courir un peu. « Guerre finie ! » On aurait dit qu'ils voulaient jouer à colin-maillard. « Guerre finie ! » qu'ils criaient en nous faisant signe de venir. « Pas pour nous ! » dit le lieutenant. Il se met à les tirer à la mitraillette. Nous autres, on se met à tirer aussi. Les Fritz deviennent méchants et nous lancent des grenades... Le lieutenant s'était accroupi derrière un tronc d'arbre. Un éclat a dû l'attraper sous la gorge... Là, tu vois, juste ici... C'est le plus mauvais, avec le cœur et le pli du ventre, en haut de la cuisse... Quand on l'a vu mort, on s'est laissé prendre.

— Il était mort ? demanda Maria en marquant un temps d'arrêt à chaque syllabe. Vraiment mort ? reprit-elle comme si ce mot avait pu avoir plusieurs sens.

— Mort... Sur le coup... N'importe qui serait mort avec cet éclat dans la gorge... Un officier est venu le voir. Il a claqué des talons en le regardant... Nous autres, on nous a ramenés aux camions à grands coups de bottes.

Adeline avait fait trois pas en avant, comme si elle avait été sur le point de perdre son équilibre. Elle se tenait droite, à la limite de l'ombre et de la lumière, dans le fond de la cuisine, derrière Adrien qui ne l'avait pas aperçue, face à Maria qui la vit soudain devant elle.

— Va, va, dit la servante en prenant son fils par le bras pour le pousser vers la porte. Rentre à la maison, maintenant. Je te rejoindrai dans cinq minutes... Mais laisse-nous... Comment faut-il te le dire ?

Ahuri, ébauchant des gestes d'excuses, Adrien se trouva dehors sans avoir vu Adeline. Maria referma la porte derrière lui. Mme Vénician s'était précipitée vers sa fille en cherchant à la prendre dans ses bras, mais celle-ci s'était dégagée, reculant de deux ou trois pas, jusqu'au mur, les mains tendues dans un geste de suppliante, le visage décomposé.

— Laissez-moi... Laissez-moi ! disait-elle d'une voix douce, sans cesser de se protéger de ses mains ouvertes.

Sa mère et sa servante la regardaient, en se serrant l'une contre l'autre, sans oser se rapprocher d'elle. « Ma pauvre enfant ! se disait Mme Vénician en s'attendrissant sur elle-même, elle aura eu le même destin que sa mère... Une illusion de bonheur et la vie entière pour pleurer. » En sentant l'épaule de sa maîtresse frissonner contre son épaule, Maria ne

savait plus si c'était un affreux soulagement ou le désespoir qui la traversait. « Maintenant, elle n'aura plus à se faire des idées, pensait-elle. Elle n'aura plus besoin de croire à ce qui n'existe pas. Puisqu'elle aimait ce garçon, elle peut pleurer sur lui... Elle a le droit de pleurer comme toutes les autres filles dont on a tué le mari, le fiancé ou celui qui devait le devenir. »

Tournée vers ces deux femmes paralysées par l'angoisse, Adeline répétait toujours, de la même voix sans passion, une voix morte, privée de pensée : « Laissez-moi... Laissez-moi ! » en se dirigeant vers la porte, le dos au mur, les bras en avant. Elle s'engagea dans le vestibule, en marchant à reculons, et se mit à monter les marches de l'escalier avec une sûreté de somnambule, comme si elle avait été transportée en arrière et de bas en haut par une machinerie de théâtre.

Quand elle fut arrivée au premier étage, elle s'arrêta pour se pencher sur la balustrade de fer forgé, comme elle l'avait fait, le matin de la Saint-Jean, pour crier à Maria de lui apporter sa robe blanche. Depuis ce jour-là, six mois s'étaient à peine écoulés. Ils avaient été traversés par l'exaltation de l'attente du bonheur, le bonheur lui-même, la crainte, l'angoisse et le désespoir. Ils s'achevaient par un deuil qui n'aurait jamais de terme.

— Je suis veuve ! murmura soudain Adeline en écoutant le bruit de sa propre voix, au fond d'elle-même, comme on écoute une confidence. Veuve ! reprit-elle aussitôt, avec une sorte d'étonnement, en haussant le ton pour mieux entendre ce mot. Mais ce mot lui semblait incompréhensible. Ce n'était pas à lui qu'elle avait pensé, pendant cette longue attente, en se préparant au malheur qui venait de la frapper.

Elle s'était dit bien des fois : « Il doit être mort ! » en pensant à Pierre Dejean, sans se demander ce qu'elle allait devenir dans cette nouvelle solitude. Mais, en ce moment, dans la pénombre de ce vestibule, elle ne savait plus comment exprimer le vide affreux qui venait de s'ouvrir devant elle. « Veuve ! » répéta-t-elle, encore plus fort, si fort que sa mère et que Maria l'entendirent.

Elle eut alors l'impression qu'elle allait se réveiller d'un mauvais songe. Tout s'éclaira, brusquement, dans ce cœur depuis trop longtemps torturé. Elle se sentit anéantie mais pacifiée, douloureuse mais en accord avec le monde et reprit doucement, en sentant ses yeux se remplir enfin de larmes :

— J'ai perdu celui que j'aimais !

***

Le lendemain matin, quand elle descendit de sa chambre, Adeline était habillée de noir. Elle s'était affublée d'un corsage de sa mère, d'une vieille jupe de tailleur et de bas de coton dont elle ne se servait plus depuis des années. Cette jupe trop courte et ces bas trop bien tirés lui

donnaient un air misérable et désespéré, un maintien de souffre-douleur, la frêle apparence d'une orpheline. Elle paraissait plus pâle que d'habitude dans cette défroque de deuil, mais son attitude n'avait plus rien de bizarre, ni d'exalté. Elle avait l'air d'une image de la douleur, mais d'une douleur vraie, d'une douleur semblable à celle que tout être humain peut ressentir.

— Tiens, dit-elle en tendant un paquet à Maria, tu me les feras teindre en noir.

— Pourquoi tout faire teindre ? lui répondit la servante. Avec un tailleur et deux ou trois robes, tu aurais largement tout ce qu'il te faut... Épargne le reste... Robe teinte, robe perdue !

— Je n'aurais plus jamais besoin d'une robe blanche, répondit la jeune fille, et j'ai tout de même gardé celle que je portais à la Saint-Jean... C'est elle que je mettrai pour le grand voyage, ajouta-t-elle avec un sourire mystérieux, en posant un doigt sur ses lèvres.

— On ne prend pas le deuil pour toute sa vie quand on a ton âge, reprit Maria que cet étrange sourire avait frappé d'épouvante.

— Maman ne l'a pas quitté depuis dix-huit ans...

— Pas quitté... Pas quitté... Elle avait trente-sept ans quand ton père est mort. Ce n'était plus une jeune femme. Sa vie était faite... Tandis que toi, mon pauvre petit, tu n'as pas encore vingt ans !

— Je n'ai pas encore vingt ans, reprit lentement Adeline avec une sorte d'étonnement, et j'ai pourtant vécu tout ce qu'une femme peut vivre... C'est si long, cinq ou six mois de bonheur ! Quelle femme a été plus comblée que moi ? J'ai des souvenirs pour toute ma vie, même si je dois devenir très vieille... aussi vieille que maman... bien plus vieille que ses amies... une très, très vieille dame.

— Tu ne sais pas de quoi l'avenir sera fait... Il peut se passer tant de choses.

— Je sais très bien, murmura la jeune fille en posant à nouveau un de ses doigts sur ses lèvres comme pour se contraindre au silence.

A partir de ce jour-là, sans jamais quitter ses robes de deuil, sans jamais chercher à sortir de sa solitude, sans se libérer de son illusoire veuvage, elle sembla s'être mise en paix avec l'existence. La mort de Pierre Dejean l'avait transformée. Elle avait chassé de son esprit tous les vains espoirs et toutes les vaines pensées qui, depuis des mois, l'avaient entraînée dans un monde fantastique. Elle ne se perdait plus dans ses rêves. On aurait dit qu'elle était revenue sur cette terre et qu'elle avait retrouvé la raison en échangeant pour un véritable malheur le fragile enchantement de son mariage imaginaire. Elle n'était plus suspendue à ce qui devait arriver et n'attendait plus rien de « l'année prochaine ». Elle ne confondait plus jamais le jour qui passait et ceux qu'elle avait encore à vivre. Le passé seul existait pour elle et les souvenirs qu'elle y retrouvait ne l'entraînaient plus vers cet univers de mensonges dans lequel elle avait vécu, depuis près de deux années.

— Il y a un an, disait-elle, il faisait déjà très froid. Tu te souviens ? Je crois bien que c'est à peu près à cette époque que je lui ai envoyé le beau chandail bleu qu'il appelait sa cotte de maille...

Ces souvenirs du dernier hiver semblaient cependant rendre véridiques des souvenirs plus lointains qui n'avaient été que des songes. Tout avait l'air de devenir vrai, dans la perspective de ce passé au fond duquel les événements vécus et les rêves irréalisés finissaient par se confondre.

— Il y a deux ans, maintenant, qu'il avait pris l'habitude de venir passer la soirée avec nous... Il frappait un coup discret à la porte, entrait sans faire de bruit et venait s'asseoir dans ce fauteuil... Il arrangeait le feu tout en bavardant et s'en allait toujours vers onze heures... A présent, nous sommes seules... J'attends toujours... mais je sais qu'il ne viendra plus jamais s'asseoir à côté de nous.

⁂

Depuis le départ des réfugiés, Villeméjane était retombé dans la solitude. L'hiver venait. Le monde était triste et la crainte de la famine allait prolonger la grande peur de l'été. Il y avait encore de quoi manger, mais les gens craignaient déjà de ne plus trouver de nourriture. Ils passaient leur temps à courir les fermes pour acheter des haricots secs, des pommes de terre ou des lentilles, et, dans toute la vallée, il n'y avait peut-être que Mme Vénician qui ne s'était pas laissé gagner par cette angoisse.

— On a toujours bien assez pour vivre, disait-elle à ses trois vieilles amies, quand celles-ci se mettaient à parler de leurs achats, d'un kilo de légumes secs, d'un morceau de viande ou d'une demi-douzaine d'œufs.

— Elles vont se laisser mourir de faim ! murmurait Mme Sarthou.

— Elles feront comme la cigale ! ajoutait Mme Clausel.

Pendant les derniers mois de l'année, la mère et la fille furent comblées de cadeaux. Presque chaque jour, elles recevaient un peu de miel ou de sucre, un fruit tardif ou quelques grains de café. En leur apportant ces offrandes, les familiers de Villeméjane essayaient de justifier leur égoïsme : « Vous voyez, ce n'est pas seulement pour nous que nous nous mettons en peine... » Mme Vénician acceptait ces dons en pensant à ceux qui étaient plus pauvres qu'elle et le sucre, le miel ou les fonds de sacs de café, ne faisaient que passer dans sa maison.

— Avez-vous mangé le petit pot de miel ? lui demandait Mme Sarthou, attendrie d'avoir été aussi généreuse.

— Il est mangé... Il est mangé, répondait Mme Vénician d'une seule haleine, en rougissant tout à coup d'avoir dit ce gros mensonge, car le miel était mangé, mais par d'autres que par elle.

Jamais, peut-être, la mère et la fille n'avaient été aussi complètement détachées des biens de ce monde. Elles ne mangeaient presque plus et

seulement quelques bouillons de légumes, des laits de poule, un jaune d'œuf délayé dans du sucre en poudre, des pruneaux cuits, une grappe de raisins secs. Ce n'était pas le désir de mortifier leur chair qui les réduisait à cette existence ascétique. Elles n'y trouvaient que la joie de se sentir dégagées des servitudes de la matière. Elles continuaient à vivre comme la mèche d'une lampe peut continuer à brûler, quand plus rien ne renouvelle sa flamme : en se consumant elle-même.

C'est ainsi qu'Adeline épuisait ses dernières forces, en se laissant dévorer par ses souvenirs. Elle pensait surtout aux jours de bonheur qu'elle avait connus pendant les deux dernières années. Mais un passé plus lointain s'ouvrait aussi devant elle et l'entraînait parfois au-delà de sa propre vie. Quand elle évoquait le jardin printanier qui avait abrité le début de son idylle, elle redécouvrait du même coup le jardin fabuleux de sa toute petite enfance. Celui qu'elle avait perdu se confondait alors avec le Prince Charmant de ses premiers rêves. Elle ne savait plus si elle n'avait pas toujours connu ce jeune homme. N'était-ce pas lui qui la ravissait sur le faîte des montagnes et qui l'emmenait dans des îles, de l'autre côté de la mer, au pied de ces arbres fantastiques où Paul étreint éternellement la main fragile de Virginie ? L'affreuse réalité du temps de la guerre et du malheur se mêlait ainsi aux rêveries de l'adolescente, aux songes confus de l'enfant et la solitaire de Villeméjane finissait par se demander si elle n'avait pas connu Pierre Dejean dans une autre vie, une vie antérieure à cette existence terrestre, une vie que l'on retrouvait au-delà de la naissance et de la mort, dans un monde pareil au nôtre, où le temps seul cessait d'exister.

⁂

Au gros de l'hiver de 1941, Adeline resta couchée pendant des semaines. Transparente et désincarnée, elle se relevait encore parfois pour une heure ou deux, mais la mort marchait déjà derrière elle, comme l'ombre de son ombre. De jour en jour, ses forces l'abandonnaient. Ses longues mains avaient l'air d'être transpercées par la lumière et sa dernière goutte de sang semblait s'être figée sur le lobe de ses oreilles.

Mme Vénician se refusa cependant à faire appeler le docteur. « Elle va très bien, disait-elle. Son corps est lavé des impuretés qui nous rongent... Il a triomphé de la corruption de ce monde. »

La vie quitta ce corps comme un oiseau plonge d'une branche, les ailes fermées, sans faire de bruit. Jusqu'à ses derniers moments, Adeline avait conservé sa conscience. « Elle est toujours là ! » disait Maria, dans un souffle. Mais cette conscience n'était plus que le reflet d'un passé déjà lointain, comme la lueur d'une étoile éteinte arrivant du fond de l'espace depuis des millions d'années. Ce bonheur d'hier illuminait le sombre passage dans lequel allait s'engager cette agonisante. Elle ferma les yeux sur cette lumière et, peut-être, cette lumière continua de briller

dans l'obscurité qui se fit alors en elle, dans ce trou noir où elle tomba tout à coup. « Elle est partie ! » murmura presque aussitôt la servante en scellant du bout de ses doigts ces yeux qui s'étaient déjà fermés d'eux-mêmes. Elle resta longtemps auprès de la jeune morte qui n'avait pas changé de visage. « On dira qu'elle n'a rien connu de la vie ! pensait-elle. Mais elle a plus vécu que n'importe quelle autre fille de son âge... Elle a plus vécu que ces filles qui ont des amants sans pouvoir les aimer d'amour... Je sais bien que ce qu'elle a cru n'était pas vrai... Pas vrai ? Pas vrai ? Ce n'était peut-être pas vrai qu'elle était amoureuse de ce garçon ? Ce n'est peut-être pas vrai qu'il a été tué à la guerre ? Alors ! Qu'est-ce qui n'était pas vrai ?

Le docteur vint et délivra le permis d'inhumer. C'était un temps où l'on ne pouvait pas reprocher aux gens de s'être laissés mourir de faim. Ce vieux docteur résigné à tous les échecs — c'était lui qui n'avait pas pu sauver de la mort le colosse débonnaire de Villeméjane — murmura pourtant : « Tout de même ! » en traçant un grand trait rageur sous sa signature et dit simplement à Maria quand celle-ci le reconduisit jusqu'à la porte :

— Il y a des siècles qu'on ne mourait plus comme ça !

Jamais cercueil plus léger ne fut porté à bras d'hommes, de la maison au chemin, avant d'être placé sur le vieux corbillard aux quatre coins ornés de palmes blanches de zinc. On aurait dit qu'il ne faisait même pas le poids de ses planches. C'était un cercueil du temps de guerre, pareil à ceux des soldats, une caisse de sapin clair, faite pour recevoir la dépouille de quelqu'un qui aurait vécu et souffert comme tout le monde.

Une grande foule accompagna jusqu'au cimetière cette jeune fille que presque personne ne connaissait. L'annonce de sa mort avait été faite selon la vieille coutume par quelques garçons qui allaient frapper de porte en porte et répétaient d'une voix lugubre : « La demoiselle de Villeméjane vient de mourir... La sépulture aura lieu après-demain à deux heures trente... Priez pour elle. Elle n'avait pas encore vingt ans... » « La pauvre enfant, répondaient les vieilles femmes, elle n'a jamais fait de mal à personne... Dans quel temps vivons-nous, Seigneur... S'il faut maintenant que les filles partent aussi avant l'âge ! » Chacun s'était demandé si la mort prématurée d'Adeline Vénician annonçait une nouvelle hécatombe — alors, tous les jeunes vont mourir, à présent ? — ou si elle était le dernier sacrifice offert aux temps du malheur. « On ne peut pas la laisser partir toute seule ! » avaient dit les gens de la vallée et c'est pour cela qu'ils étaient venus si nombreux au convoi de la solitaire de Villeméjane.

Mme Vénician ne suivit pas ce cortège. Soutenue par Maria, elle le regarda s'éloigner, de la porte de sa maison, et remonta se coucher quand il eut disparu derrière le mur de la route et qu'elle ne vit plus

que le dos du cocher du corbillard et les quatre palmes blanches de zinc qui semblaient flotter dans l'espace.

⁂

Il n'y a plus rien à dire sur Adeline. Son histoire s'achève ici. Le fil se rompt. Il ne reste plus que des brins épars dans cet écheveau... Tout être humain laisse pourtant comme un reflet de lui-même au-delà de son existence et notre corps a déjà glissé dans le néant qu'une ombre s'attarde encore sur cette terre... L'ombre d'Adeline a rôdé, pendant des années, autour de sa mère et de sa servante.

Après le départ du convoi funèbre, Mme Vénician était remontée dans sa chambre. Elle n'en ressortit plus jamais. Dès le lendemain, ses vieilles amies revinrent la voir, comme elles en avaient l'habitude, depuis près d'un quart de siècle. Pendant qu'elles bavardaient à demi-voix, Maria s'arrêtait parfois quelques instants derrière la porte entrebâillée, sans faire de bruit, l'oreille tendue.

— J'ai trop vécu ! disait la recluse, du fond de son lit, en poussant un long soupir.

— Nous le savons ! répondait le chœur à trois voix. Rien ne vous a été épargné... Il n'y a pas beaucoup de gens qui savent ce que vous savez de la vie.

— J'en sais trop... Mais pourquoi ma chère petite est-elle partie avant moi ?

— Elle est passée comme un ange sur cette terre, murmurait Mme Sarthou.

— Elle n'a rien connu de la vie, ajoutait Mme Duplan.

— Ni ses joies, ni ses peines ! enchaînait Mme Clausel.

— Ni ses joies, ni ses peines ! répétait la servante, au fond de sa gorge, en écoutant le son de sa propre voix. Mon Dieu Seigneur, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! Comme si vous la connaissiez mieux qu'elle... Comme si vous aviez plus souffert... Comme si vous aviez mieux aimé.

On aurait dit que la jeune morte avait laissé deux images sur cette terre, deux doubles, errants dans cette maison déserte, et qui ne pouvaient pas se rejoindre.

ANDRÉ CHAMSON

IL FAUT REFAIRE NOTRE ARMÉE

par Louis Koeltz

Au cours de son histoire, l'armée française est passée par de dures épreuves, mais aucune ne fut aussi pénible que celle qu'elle traverse depuis dix ans. Jamais elle n'a eu autant à souffrir dans son organisation et dans son moral. Le mal s'est tellement aggravé que sans l'héroïsme de ses combattants, sans la foi qui demeure malgré tout au fond de leur âme, on serait en droit de dire : l'Armée française se meurt.

Il nous est arrivé à plusieurs reprises dans cette revue de jeter un cri d'alarme sur la décomposition vers laquelle de multiples responsables entraînaient nos forces armées, les uns par calcul, les autres par faiblesse, impéritie ou indifférence, et nous avons signalé la nécessité urgente de reconstituer nos institutions militaires [1]. Les années ont passé, rien de décisif n'a été fait, la décomposition s'est poursuivie sous les yeux de la nation insouciante et indifférente. Aujourd'hui, avec le drame algérien, nous sommes amenés à payer brutalement les erreurs de la politique d'abandon continu que nous avons pratiquée en fait de Défense nationale et nous sommes contraints de produire un effort qu'une politique militaire ordonnée nous eût sans aucun doute épargné.

Rappelons brièvement comment nous avons pu en arriver là, puis nous envisagerons ensuite les problèmes du présent et de l'avenir.

Le passé.

Le premier coup fut porté à nos forces armées au lendemain même de nos victoires de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne, auxquelles notre vieille Armée d'Afrique a pris une si grande part.

Alors que dès 1944, le chef du Gouvernement provisoire déclarait que pour tenir son rang la France devait posséder une Armée de terre de quarante divisions, ses ministres, plus imbus d'esprit de parti que de

1. Janvier 1951, mai 1951, février, septembre 1952, août 1953.

sens de la Défense nationale, licencièrent la moitié de nos cadres, officiers et sous-officiers, et leurs successeurs réduisirent nos budgets militaires en prenant pour prétexte que, l'Allemagne étant vaincue, nous n'avions plus besoin d'un appareil défensif important. On déclara également et pour la même raison, que nous avions le temps de procéder à la revision et à la réorganisation de nos institutions militaires, que des esprits sages réclamaient avec insistance.

Ce renvoi inconsidéré de cadres de valeur, cette réduction des crédits d'armement, ce refus de réorganiser notre Défense nationale, nous mirent dans un état d'infériorité dont nous ne devions plus nous relever.

On s'en aperçut bien vite au cours des années suivantes.

Quand les agissements expansionnistes de l'U.R.S.S. en Europe orientale et centrale eurent amené les Puissances occidentales à s'unir dans le Pacte défensif de l'Atlantique Nord, le Gouvernement français promit en 1950 de mettre à la disposition de cet organisme — OTAN — une force terrestre de vingt divisions, dont dix pour la fin de 1951 et cinq autres pour la fin de 1952. Désireux de ne pas laisser dans le futur l'Allemagne prendre la prépondérance en Europe occidentale, il fit effort pour mettre sur pied, sur le lourd type américain, les divisions promises et, pour y parvenir, sacrifia tous les autres domaines de notre Défense nationale — défense intérieure du territoire métropolitain, instruction des réserves, organisation de la sécurité de nos territoires extérieurs, prévisions sur le renforcement de leur défense. Et cependant, le Gouvernement dut avouer au début de 1952 que le programme de 1950 était au-dessus de nos moyens et demander au Conseil de l'OTAN que notre effort fût limité à douze divisions pour la fin de l'année. Ce but ne fut même pas atteint, puisqu'à l'automne nous ne comptions que cinq divisions de couverture complètes et cinq autres en cours de constitution.

C'est alors que la guerre d'Indochine, qui avait déjà commencé, du fait des pertes et des relèves, à absorber une notable partie des cadres qui nous avaient été laissés au lendemain de la Libération, vint détruire ce qui avait été péniblement reconstitué dans la métropole et en Afrique du Nord.

Faute d'avoir prévu l'organisation de forces d'intervention outre-mer, faute d'avoir le courage d'envoyer sur le théâtre d'opérations des unités du contingent ou des divisions de l'OTAN, le Gouvernement constitua des petits paquets de renforts, en puisant de tous côtés dans les corps de la métropole et surtout dans les rangs de l'Armée d'Afrique, qui fut littéralement « cassée » par la mise sur pied de bataillons de marche. Légionnaires, tirailleurs, spahis, sapeurs, artilleurs partirent pour l'Extrême-Orient. La belle Armée d'Afrique devint exsangue, les territoires du Maroc et de l'Algérie se vidèrent de la majeure partie de leurs troupes de sécurité.

L'occasion était favorable pour les tribus pillardes de l'intérieur et les

agitateurs de l'extérieur, aux aguets de toutes nos faiblesses. La Tunisie, le Maroc, s'agitèrent ; pour essayer de combler les vides, il fallut envoyer de la métropole des unités du contingent et d'Allemagne quelques forces d'occupation. En novembre 1954, les troubles gagnèrent l'Algérie ; pour y faire face on épuisa les dernières ressources actives de la métropole, si bien qu'au cours de l'été suivant il fallut rappeler un demi-contingent de disponibles et le diriger en hâte sur le Constantinois, la Kabylie et l'Oranie. Mais, chose paradoxale, on se refusa à confier la direction du rétablissement de l'ordre dans le bled aux chefs militaires sous prétexte qu'ils étaient brutaux et sanguinaires et qu'il convenait en toutes circonstances, même dans le cas des pires massacres, de respecter scrupuleusement les prescriptions légales visant les sommations et les perquisitions, etc. Ce ne fut pour ainsi dire qu'à contrecœur que l'on se décida à créer des zones de commandement militaires à pouvoir politique dans l'Aurès et en Kabylie, où le pillage et le terrorisme auraient pu vraisemblablement être jugulés dès l'origine si l'on y avait employé dès le début les forces et les moyens nécessaires. Partout ailleurs, on laissa le soin de diriger le rétablissement de l'ordre aux autorités civiles utilisant les forces militaires. Et l'on vit ainsi, en certaines régions, de jeunes administrateurs donner des instructions à des colonels et des commandants vétérans d'Indochine et d'Afrique du Nord et même une haute autorité civile venir assister au déclenchement d'une opération de répression avec une escorte pétaradante de C.R.S., de reporters et de photographes. Il est inutile de dire que devant ce spectacle, les rebelles furent prévenus et que l'opération échoua.

Les rebelles se rendirent vite compte dans toute l'Algérie que cela « flottait » du côté des autorités légales. Encouragés et aidés de l'extérieur, ils multiplièrent leurs exactions, étendirent leurs zones de vandalisme et de pillage, attirèrent à eux par la force et par la peur de nouveaux partisans.

Et le terrorisme gagna presque tout le territoire.

⁂

Tels sont les faits dans leurs grandes lignes. A les revivre, on comprend qu'au cours des dix dernières années le moral de nos forces armées ait été soumis à une dure épreuve.

Mais en cette occurrence, ce ne fut pas tant à cause des conditions inhumaines dans lesquelles beaucoup d'entre eux ont été contraints de faire vivre leurs familles que de l'injustice, du manque d'estime ou de l'indifférence de nos dirigeants et de la masse de la nation qu'ils ont le plus souffert. Les souffrances matérielles — vie de privations et parfois de gêne extrême pour certains en conséquence de déplacements incessants — ils les ont supportées avec dignité comme ils l'ont toujours fait. Mais que l'on aille déclarer qu'ils sont des privilégiés, des merce-

naires inhumains ; que l'on rejette sur leurs chefs les fautes du pouvoir politique et notamment la perte de l'Indochine ; que l'on se refuse à reconnaître hautement les sacrifices qu'ils ont consentis ; que l'on ne soit pas parvenu en dix ans à établir le statut de notre Défense nationale alors qu'au Parlement l'on discute pendant des heures et des jours sans aboutir sur des questions d'intérêt secondaire ; que nos forces armées soient condamnées à vivre au jour le jour dans un régime d'imprévisions, d'indécisions, de tergiversations, de demi-mesures qui ne font qu'accroître le désordre, tout cela les décourage et fait naître en eux une profonde amertume.

Et leur souffrance morale s'est accrue parfois de ne pas se sentir suffisamment soutenus, défendus par ceux qui devraient parler en leurs noms. Combien de fois n'ont-ils pas pensé : « Avec tel ou tel chef il n'en aurait pas été ainsi. » Aussi ont-ils applaudi en leur for intérieur quand deux de leurs grands chefs ont donné récemment leur démission parce qu'ils voyaient que l'œuvre de réorganisation qu'ils avaient amorcée allait être irrémédiablement compromise par l'ingérence d'organes non qualifiés.

Combien d'officiers de valeur n'ont pas pu surmonter ces épreuves et ont demandé à quitter l'armée malgré tout leur patriotisme.

Le présent.

Mais revenons au présent.

Nous avons dit plus haut qu'au début de cette année, la situation avait soudainement empiré en Algérie et que l'insécurité s'était étendue à de nouveaux territoires. Pour rassurer les populations et tenter d'endiguer le mal, il aurait fallu agir vite et envoyer au plus tôt en Afrique du Nord un supplément de renforts important. Mais les circonstances politiques de la métropole ne se prêtèrent pas à une telle décision. On était au lendemain des élections législatives et de la constitution d'un nouveau Gouvernement. Celui-ci n'arrêta pas immédiatement la politique qu'il entendait adopter vis-à-vis de l'Algérie et ne crut pas nécessaire d'envoyer sur-le-champ des renforts en supplément de ceux antérieurement fixés. Bien que M. Lacoste, nommé ministre résidant à Alger, le 10 février, eût demandé fermement l'envoi immédiat de renforts massifs, le chef du Gouvernement préféra attendre que le Parlement lui eût octroyé des pouvoirs spéciaux pour se prononcer. Ces pouvoirs lui furent accordés le 13 mars à une forte majorité, mais plus de deux mois s'étaient écoulés depuis le début de la crise, bien du temps avait été perdu militairement et les rebelles en avaient profité.

Quoi qu'il en soit, il fut décidé de diriger sur l'Algérie des renforts notoires. Mais dans la métropole il ne restait plus de ressources dans

l'armée active, à part les bataillons et les escadrons absolument indispensables au maintien de la sécurité et de l'ordre intérieurs.

L'absence d'organisation adéquate de notre Défense nationale se fit sentir encore une fois et l'on dut de nouveau recourir à des expédients. On priva de leurs éléments lourds deux divisions blindées ou mécanisées de nos forces de l'OTAN et l'on dirigea sur Alger leurs éléments légers réadaptés ; on décida de faire venir dix mille hommes de l'A.-O.F. et de l'A.-E.F. ; on constitua des bataillons de marche avec des éléments prélevés sur le personnel des bases aériennes, etc. Fin mars et début avril, de nombreux détachements débarquèrent dans les ports et sur les aérodromes d'Algérie, des bâtiments de guerre intervinrent sur les côtes, des escadrilles arrivèrent de France, apportant un certain apaisement aux populations.

Mais le Gouvernement avait décidé d'autre part de libérer le contingent de disponibles appelé sous les drapeaux dans le courant de l'été précédent et de renvoyer dans la métropole les unités indigènes pour les soustraire à la propagande néfaste des rebelles : il en résulta que les renforts servirent surtout à compenser les déficits ainsi créés.

Au fond, le problème du supplément d'effectifs massif demandé par le ministre résidant demeurait entier.

Aussi, tout en appréciant l'effort en cours, M. Lacoste insista-t-il pour que lui fût donné immédiatement le premier supplément d'effectifs qu'il estimait absolument indispensable, soit cent mille hommes.

Or, ce supplément d'effectifs ne pouvait être fourni rapidement qu'en faisant appel aux disponibles. Le chef du Gouvernement s'en rendit compte, mais désirait ne convoquer que le moins d'hommes possibles ; à son avis, il existait encore des cadres et des hommes récupérables dans les effectifs de l'active et il fallait débusquer des états-majors et des services tous ceux qui avaient échappé jusqu'alors au service outre-mer.

Une telle intention est fort louable, mais il ne faut pas se leurrer, elle ne sera que d'un bien faible rendement en comparaison des besoins à couvrir et elle demandera du temps, car les vrais embusqués sont bien souvent fortement protégés.

Tout aussi lointaine dans ses effets sera la mesure décidée par le secrétaire d'État à la Guerre et qui consiste à convoquer les hommes du contingent 1956 par fraction de cinquante mille hommes environ tous les deux mois, à les instruire pendant quatre mois en France à la tactique de contre-guérillas et à les envoyer en Afrique du Nord après leur avoir accordé une permission de longue durée. Ce ne sera donc que dans six mois au plus tôt que la première fraction pourra être utilisée en Algérie. Ce sera bien tard.

La seule solution est donc de faire intervenir les disponibles des contingents 1953 et 1952 qui n'ont pas encore été rappelés, mais en ne perdant pas de vue que toute sous-estimation des effectifs à rappeler, tout ajourne-

ment de leur envoi en Afrique auraient de fâcheuses conséquences, non seulement du point de vue militaire, mais aussi sur le moral des populations algériennes qui ne manqueraient pas d'y voir un prélude à de nouveaux atermoiements et ne comprendraient pas que la métropole hésitât à consentir le rappel de deux ou trois contingents de disponibles alors qu'elles-mêmes, de 1942 à 1945, pour libérer la Tunisie et la France, elles ont donné sans la moindre hésitation plusieurs milliers d'officiers et de sous-officiers de réserve et plus d'une vingtaine de classes de réservistes.

Il faut donc que le Gouvernement évite coûte que coûte de recourir à de nouveaux expédients et à la méthode des petits paquets qui nous fut si néfaste en Indochine. *En bref, c'est sans délai et massivement qu'il faut donner au ministre résidant les effectifs qu'il réclame et qu'il estime indispensable.* Pour nous, il ne saurait y avoir d'hésitation sur ce point, car la situation est devenue tellement grave que des effectifs considérables sont indispensables. Les raisons en sont multiples.

Il faut en premier lieu assurer la garde de ce qu'on est convenu d'appeler « les points sensibles » du territoire, c'est-à-dire des installations assurant la vie des habitants — usines électriques et à gaz, alimentation en eau, ouvrages d'art, magasins d'approvisionnements principaux, ports, etc. Il faut d'autre part réduire les possibilités d'agression des pillards et des rebelles en occupant certains points de façon à diminuer leurs facilités de concentration, de circulation et de ravitaillement et à les rejeter, les bloquer dans certaines zones que l'on ira ensuite nettoyer et pacifier progressivement. Or, le territoire algérien est d'une ampleur considérable (sa surface égale environ les trois-cinquièmes de celle de la France) et sa nature est toute différente de celle de notre pays : les massifs montagneux y ont une prépondérance écrasante ; par leur constitution tourmentée, ravinée, chaotique, par la végétation forestière ou broussailleuse qui les couvre le plus souvent, par la précarité des voies qui les pénètrent, pistes ou sentiers de chèvres, ils constituent des zones de repaires parfaites pour des bandes rebelles qui peuvent en déboucher par surprise et à tout instant. Il est donc nécessaire d'investir ces massifs, de constituer autour d'eux des quadrillages de sécurité protégeant les populations rurales et abritant des forces mobiles d'intervention prêtes à riposter immédiatement à toute sortie des rebelles.

Il faut aussi aux chefs de zones ou de secteurs des réserves suffisantes pour relever les troupes fatiguées, car la guérilla en montagne use les effectifs.

Que l'on s'imagine la France traversée du nord au sud, des Flandres aux Pyrénées, par une bande montagneuse de mille kilomètres de long sur cent à cent cinquante kilomètres de large, où vivraient quelque huit millions d'habitants et qui serait infestée de bandes rebelles et on aura une idée du déploiement de forces nécessaire pour y rétablir l'ordre.

Nous avons actuellement en Algérie de cent quatre-vingt mille à deux

cent mille hommes. Des sources autorisées ont évalué les forces qu'il faudrait mettre à la disposition du ministre résidant à quatre cent mille hommes au moins. Cela n'a rien d'exagéré : un décompte détaillé le montrerait facilement.

N'oublions pas en l'occurrence que seul un déploiement de forces massif peut produire un effet moral sur les populations algériennes comme sur les rebelles, rendre la confiance aux unes, amoindrir l'assurance des autres. Il vaut mieux envoyer trop de monde que pas assez ; il ne faudrait pas avoir à regretter plus tard d'avoir fait un effort insuffisant. Si on lésine sur les effectifs, on laissera des vides, des brèches dans le dispositif de pacification, dont les rebelles profiteront. N'oublions pas non plus que rien n'est plus pénible pour un chef responsable que d'avoir à remplir une mission pour laquelle il ne dispose que de moyens insuffisants.

Mais, dira-t-on, nos troupes possèdent un armement et un équipement abondants, qui doivent faciliter grandement leur tâche. Certes, les unités engagées en Algérie possèdent un meilleur matériel que les corps de la vieille Armée d'Afrique qui ont besogné durant l'hiver et le printemps 1942-1943 dans les djebels tunisiens. Mais la montagne est mangeuse de matériel léger comme elle est mangeuse d'hommes. Certes, hélicoptères, avions légers, voitures légères de combat, appareils de transmission, aideront nos parachutistes, nos légionnaires, nos chasseurs alpins. Mais hélicoptères et avions légers sont encore en nombre très réduit et si le Gouvernement vient de passer des commandes importantes — malheureusement bien tard — ces matériels ne seront livrés cette année que pour une petite part, et pour la majeure partie que l'an prochain. En attendant, il faudra plus d'hommes pour faire face.

Le problème des effectifs n'est pas le seul problème militaire à résoudre en Algérie. Il y a aussi celui de l'organisation du commandement militaire et de ses rapports avec le pouvoir civil. Dans ce domaine, le vieux principe : « Une mission, un chef », est plus que jamais valable. Or, dans les affaires militaires algériennes, quatre hautes autorités gouvernementales interviennent : le chef du Gouvernement, le ministre de la Défense nationale, le ministre résidant, le secrétaire d'État à la Guerre. Dans le domaine opérationnel, dans quelle mesure le commandant de la Xe région militaire d'Algérie a-t-il autorité sur les forces aériennes et navales qui stationnent ou interviennent sur son territoire ? Quelle est l'autorité qui lui donne des directives opérationnelles ? Est-ce le ministre résidant, le ministre de la Défense nationale, le secrétaire d'État ? Si c'est ce dernier, agit-il par l'intermédiaire de l'état-major de l'armée ou par la voie de son état-major particulier ? Ne conviendrait-il pas de désigner un commandant en chef unique pour toute la zone opérationnelle nord-africaine, puisque actuellement l'action des rebelles algériens s'intensifie précisément aux frontières algéro-marocaine et algéro-tunisienne

et qu'il peut être nécessaire de coordonner les actions de répression des trois territoires ?

Les problèmes à régler sont donc d'une grande complexité.

L'avenir.

Mais si complexe, si tourmenté que soit le présent, il ne doit pas nous faire perdre de vue l'avenir.

Nous n'avons pas de Défense nationale ; nous n'avons plus d'armée organisée : nos quelques divisions de l'OTAN sont pour la plupart dissociées ; nos divisions de l'intérieur n'existent plus ; les cadres de nos centres d'instruction et de nos unités de sécurité ont été écrémés. Le bilan n'est pas beau.

Mais ce n'est pas parce que pendant dix ans nous avons vécu au jour le jour sans rien réaliser de décisif et de cohérent dans le domaine de la Défense nationale que nous devons continuer à nous complaire dans de tels errements. Nous ne savons pas ce que demain nous réserve : le Moyen-Orient est troublé et les relations entre l'Est et l'Ouest, qui semblent actuellement passer par une accalmie, peuvent se tendre de nouveau d'un jour à l'autre. Un conflit peut éclater, s'étendre, se généraliser.

Mais, même sans envisager des éventualités aussi graves, nous ne devons pas oublier que nous ne pourrons conserver un rang parmi les puissances occidentales, tenir une place honorable à la table de leurs négociations, y faire entendre une voix écoutée que si nos représentants peuvent s'y présenter avec des atouts. Dans les relations entre peuples, même les plus pacifiques, il n'est pour une nation, de bonne politique, au sens le plus élevé du mot, sans l'appoint moral de forces armées organisées.

L'Allemagne le sait bien qui est en train de voter les lois fondamentales de son organisation militaire, afin que demain elle puisse faire valoir dans les conseils européens non seulement sa puissance économique mais aussi la valeur de son potentiel militaire « en devenir ». Nous avons eu, il y a peu de temps, la prétention de ne pas lui laisser prendre la prépondérance dans ces conseils, allons-nous y renoncer ? Nous avons perdu dix ans, allons-nous en perdre encore d'autres ?

Sachons une bonne fois voir les choses en face et que les dures épreuves du passé nous servent de leçons : il faut que nous organisions notre Défense nationale.

Le Parlement a bien tenté l'an passé de faire adopter un projet de loi dans ce sens. Mais l'Assemblée nationale s'est trouvée en opposition dans ce domaine avec le Conseil de la République. Préoccupée avant tout des conséquences qu'entraînaient pour l'organisation de nos forces armées les changements incessants de gouvernement et partant de conceptions militaires, l'Assemblée s'était donné pour but par ce projet de

stabiliser les institutions politiques responsables de cette organisation sans traiter le fond ni l'ensemble du problème.

Le Conseil de la République ne l'a pas suivie dans cette voie. Il a estimé qu'il convenait en premier lieu de définir la notion de Défense nationale, de tracer le cadre de cette défense et de substituer un texte nouveau au texte de la loi de 1938 sur l'organisation de la nation en temps de guerre, texte encore en vigueur mais complétement dépassé depuis le dernier conflit mondial. Aussi, quand le projet de loi de l'Assemblée vint devant lui en seconde lecture, il refusa de l'adopter et sa Commission de la Défense nationale, désireuse de faire œuvre constructive, établit un texte de loi organique « portant définition et organisation de la Défense nationale et des Forces armées » que M. Edgard Pisani, son rapporteur, présenta à ses collègues en novembre dernier.

La dissolution de l'Assemblée en décembre, les élections législatives du 2 janvier de cette année, l'installation du nouveau Gouvernement, les événements d'Algérie, reléguèrent à l'arrière-plan le projet du Conseil de la République.

C'est le principe de ce projet qu'il faut reprendre. Il ne nous appartient pas d'en discuter ici, mais il présente le grand avantage d'exister, de constituer une base de départ et de permettre d'éviter toute perte de temps. Autre avantage précieux : il est court, net, précis. Enfin, il contient *in fine* une suggestion intéressante qui, si elle était adoptée, permettrait aux législateurs et à leurs conseillers techniques de se mettre immédiatement au travail. Il propose en effet de créer « une Commission consultative de la réorganisation de la Défense nationale chargée de la préparation des textes nécessaires à la mise en œuvre de l'organisation et des principes définis dans le projet de loi ».

Le projet de loi sur l'organisation générale de la Défense nationale une fois voté, il faudra discuter aussitôt le problème de l'organisation de nos forces armées, de façon à mettre fin au régime d'expédients dont nous avons vécu. Cette organisation devra être basée essentiellement sur les diverses missions que nos forces peuvent avoir à remplir — participation à la défense européenne, défense de notre territoire métropolitain, protection et défense de nos territoires d'outre-mer — et comprendre en conséquence de grands groupements de forces répondant à ces missions [1]. Chacun de ces groupements devra avoir un mode de recrutement, de renforcement et de mobilisation suffisamment souple pour ne pas troubler ni désorganiser les autres groupements.

Cette organisation demandera la rédaction d'un nombre très important de lois et de décrets. Le travail à accomplir sera donc considérable.

Au moment où le chef du Gouvernement vient de déclarer que la nation tout entière devait se préparer à faire effort, l'Assemblée nationale

1. Voir dans la revue de janvier 1951 notre article : *Comment refaire les armées françaises*, dont les idées fondamentales sont encore valables.

se doit de donner l'exemple en s'attachant à mettre enfin sur pied nos institutions militaires.

Mais il ne suffit pas que le Parlement se mette au travail, il faut que la nation tout entière s'intéresse à son œuvre. C'est au Gouvernement qu'il appartient d'éveiller et de développer cet intérêt, en faisant comprendre à la masse des citoyens la nécessité, la nature, l'importance de la Défense nationale, les devoirs et les sacrifices personnels, matériels et financiers qu'elle comporte, toutes questions dont le peuple se désintéresse parce qu'elles lui semblent trop compliquées et qu'on ne les lui a jamais expliquées clairement.

Il faut aussi que les organes gouvernementaux cessent de proclamer, comme ils l'ont fait jusqu'à ce jour, à l'occasion de chaque budget annuel, que les dépenses de Défense nationale sont des dépenses improductives et que de ce fait il convient de les réduire au minimum. Les dépenses militaires bien conçues, bien réglées, sont en fait des dépenses d'assurance qui garantissent la conservation des biens de la nation et de tous les citoyens et en ce sens elles sont hautement productives. Pour ne citer qu'un exemple, si avant le dernier conflit mondial nous avions engagé plus tôt, régulièrement, des dépenses raisonnables pour notre réarmement au lieu d'attendre la dernière heure pour y consacrer des milliards qui ne purent être employés faute de temps, nous aurions été en meilleure situation au mois de mai 1940 et nous n'aurions pas eu à payer les milliards d'occupation ni à déplorer toutes les pertes que nous avons subies. Aujourd'hui encore, ne serions-nous pas en meilleure situation si nous avions tiré immédiatement les leçons de la guerre d'Indochine ?

Il faut aussi que le Gouvernement rende par un enseignement approprié à l'élite de notre jeunesse, à celle qui remplit nos universités et nos grandes écoles civiles, la juste notion de ses devoirs nationaux afin qu'elle cesse de considérer le service militaire comme une charge et la préparation militaire supérieure comme un moyen d'obtenir des avantages.

Enfin, le Gouvernement se doit de faire rendre aux cadres de nos forces armées la considération à laquelle ils ont un droit incontestable.

« La Défense nationale exige, a dit M. Pisani dans son projet de loi, que la Nation et l'État aient le goût de rendre à l'armée la place de choix qu'elle mérite et que nul ne favorise, par ses propos, sa complicité ou ses silences, l'action de dénigrement dont elle est la victime. Il est plus sage et plus courageux aujourd'hui, et plus utile à l'intérêt national, de se consacrer à la reconstitution de notre armée que d'accepter sa déchéance. »

***

Le tableau que nous venons de tracer en toute objectivité pourra paraître sévère, mais il n'était destiné qu'à rappeler l'influence néfaste de

l'imprévision et à montrer l'importance et l'ampleur de la tâche que nous avons à accomplir.

Celle-ci n'est pas insurmontable : elle n'est qu'affaire de volonté, car nous avons encore en France suffisamment de raisons d'espérer.

Les opérations d'Algérie montrent chaque jour que les hautes vertus militaires de notre race — valeur combative, esprit d'initiative, audace, courage — sont encore bien vivantes, chez les jeunes comme chez les vétérans, chez les humbles comme chez les chefs.

A l'intérieur, nous avons accompli depuis cinq ans des progrès notoires dans le domaine de l'armement et de l'équipement de nos forces armées. Nous ne péchons que par manque de volonté d'organisation et par manque d'esprit de suite.

Il y a une quarantaine d'années, le colonel Serret, notre attaché militaire à Berlin, écrivait dans un de ses rapports :

« Nous sommes comme certains élèves qui ont le travail trop facile : nous sommes parfois premiers, parfois derniers. *Si nous nous donnons la peine d'organiser, de mettre toujours nos facultés en œuvre, nous serons invariablement les premiers.* »

LOUIS KOELTZ

Au moment où nous corrigeons ces épreuves, le Conseil des ministres du 11 avril vient d'approuver le décret autorisant le rappel des cadres et des hommes de toutes les classes de la disponibilité, soit quelque deux cent mille hommes. Le gouvernement a décidé de convoquer un premier effectif de soixante-dix mille hommes environ et de deux à trois mille officiers de réserve hors disponibilité. Les rappelés seront groupés en unités de marche dans des camps où ils recevront une instruction accélérée de quinze à vingt jours. Les nouvelles unités rejoindront donc l'Algérie à partir du début de mai. C'est là un premier effort. Mais en toute sincérité, il ne saurait suffire. Il faut le faire suivre le plus tôt possible de rappels supplémentaires.

ON

par Jacques Perry

C'était un après-midi étouffant. Le moindre geste paraissait pénible, si pénible que nous nous en abstenions et demeurions étendus côte-à-côte sans bouger. La fenêtre grande ouverte ne laissait passer qu'un air sirupeux, comme si toutes les odeurs, toutes les émanations de la ville, dissoutes et portées par la chaleur, traînaient dans la chambre et s'étalaient sur les corps.

Je lisais pour ne pas succomber à la torpeur. Dormir eût été agréable mais je pensais au réveil pénible, à la soirée gâchée et je tenais fermement mon livre dans mes mains moites.

Elia ne lisait pas, ne dormait pas. Parfaitement immobile, elle paraissait fixer dans l'espace quelque objet imaginaire. J'aimais la sentir près de moi et n'intervenais jamais dans ses rêveries. Il lui arrivait de demeurer des heures entières sans bouger ; je ne la voyais même pas respirer. Nous n'étions mariés que depuis trois mois et je ne parvenais pas toujours à la comprendre. Elia ne ressemblait à personne ; pourquoi aurais-je cherché à la réduire à un portrait sommaire ? Je l'avais rencontrée par hasard ; je l'avais aimée aussitôt. Il me semblait qu'elle m'aimait aussi avec la même force, mais comment en être sûr ? Nous nous demandions constamment : « Tu m'aimes ? ». Ce sont les premiers jeux de l'amour. Elia semblait craindre autant que moi le jour où nous ne nous poserions plus cette question. Jamais ni elle ni moi n'avions manifesté la moindre impatience.

— A quoi penses-tu ? me demandait-elle souvent.

Je le lui disais aussitôt, sans gêne, parce que mes pensées ne la trahissaient pas. Pour moi, j'évitais de le lui demander. Il faut laisser l'esprit vagabonder librement.

— A quoi penses-tu ? dis-je ce jour-là. (Car on n'est pas toujours logique avec soi-même.)

— Je pense à On, répondit-elle aussitôt.

Je tournai la tête vers Elia et ne reconnus pas son visage. Elle me regardait un peu comme si j'étais transparent.

— Qui est-ce On ?

— Je n'ai pas le droit de le dire.

— Pardonne-moi d'avoir été indiscret.

Je croyais avoir répondu avec assez d'ironie mais je m'aperçus qu'Elia me contemplait avec mépris.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien ; tu ne peux pas comprendre.

Je fis un violent effort pour ne pas me laisser entraîner. Je déteste ce qui me paraît obscur ; les faux mystères me font horreur et je ne pouvais penser qu'il pût s'agir d'un vrai secret. Elia m'avait raconté toute sa vie sans que je l'y pousse. Pourquoi m'aurait-elle menti ? Pourquoi avais-je mordu si bêtement à l'hameçon qu'elle m'avait présenté ? Je n'admettais pas que l'inquiétude pût naître ainsi. Je la rejetais de toutes mes forces mais déjà je n'étais plus maître de moi. Il y avait ce mépris d'Elia que j'aimais, c'était insupportable. En me maudissant je dis encore :

— Qu'est-ce que je ne peux pas comprendre ? pourquoi me regardes-tu comme cela ? pourquoi prends-tu ces grands airs supérieurs ?

Sans répondre, Elia se mit à rire d'une façon exaspérante. Je sentis de grandes ondes de colère me parcourir. Rien ne m'agace plus que le ricanement. Je tentai de cacher une irritation qu'elle avait volontairement provoquée ; je fis un effort pour recouvrer tout mon calme. « C'est cette chaleur étouffante qui est cause de tout, pensai-je, Elia est énervée et s'amuse à me provoquer. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat », et je recommençai de lire.

Je ne pus comprendre un mot de mon livre. Je sentais si fort la présence d'Elia que j'étais tenté de me tourner vers elle à chaque instant. Je m'en empêchais et devais exercer une si forte volonté qu'il ne me restait plus la moindre liberté d'esprit. Je fermai mon livre et gardai comme Elia les yeux ouverts en me répétant les paroles qu'elle avait dites et qui me paraissaient privées de sens. Elle ne pouvait deviner que j'allais l'interroger et, tout de suite, elle m'avait répondu de la façon la plus naturelle : « Je pense à On ». Peut-être avais-je mal entendu ou mal compris. Ce n'était peut-être pas On, O.n. mais Hond, H.o.n.d. ou Haon, H.a.o.n. et si c'était quelqu'un qui portait ce nom, pourquoi prétendait-elle n'avoir pas le droit de m'expliquer qui il était ? Je ne pouvais résoudre ce problème tout seul ; je n'en sortirais pas. Ou bien « On » existait, ou bien Elia se moquait de moi. Ma résolution de me taire faiblissait. Je tournai la tête très lentement, presque insensiblement, et regardai Elia. Elle avait la même expression étrange, absolument inconnue de moi. Je

croyais pourtant bien l'avoir étudiée. Depuis que nous étions mariés, nous ne nous quittions pas ; je l'observais sans cesse, prévenais ses moindres inquiétudes, la consolais de ses moindres tristesses. Elle affirmait toujours qu'elle n'avait jamais rencontré un homme aussi compréhensif que moi, aussi bien accordé à ses pensées secrètes, sans cesse attentif. J'étais fier de lui convenir si bien.

Pour combattre cette absurde panique, j'appelai à l'aide tous nos souvenirs. L'angoisse qui m'étreignait se relâcha un peu. Nous avions déjà connu tant de jours agréables et pas une seule discussion sérieuse, pas... Tout à coup, j'eus très mal. D'anciennes paroles d'Elia m'étaient revenues à l'esprit : j'avais cité devant elle le nom d'un de mes amis et le lendemain elle m'avait dit : « Tu sais, ton ami est quelqu'un de peu recommandable. On m'a donné des renseignements très précis sur lui. » Je lui avais demandé : « Mais comment le sais-tu ; qui te l'a dit ? » et elle m'avait répondu : « On m'a défendu de te le dire. » Je n'avais pas attaché d'importance à une phrase aussi bizarre. Je ne devais être ni curieux, ni attentif ce jour-là. Mais la liaison venait de se faire entre le « on » d'alors et le « on » d'aujourd'hui. Les deux fois, elle s'était dérobée de la même façon : « Je n'ai pas le droit de te le dire. » Il me paraissait impossible qu'elle pût reprendre une ancienne invention avec un naturel aussi parfait. Il y avait là quelque mystère et cela ne pouvait me faire que du mal. Je découvrais tout à coup de grandes zones d'ombre. Après tout, je ne connaissais de la vie d'Elia que ce qu'elle avait bien voulu me raconter. Elle ne s'était jamais donnée pour une sainte mais le passé était le passé et je ne me sentais pas le droit d'éprouver une jalousie rétrospective. Ce qui m'importait, c'était qu'elle fût désormais tout à moi. Je devais faire en sorte qu'elle vécût des jours assez heureux pour effacer peu à peu le souvenir de tous les autres.

Ce que je ne pouvais supporter, c'est que le passé débordât sur le présent. Ma souffrance actuelle m'apprenait que le pacte était rompu et qu'il y avait trahison.

C'en était fait. Je ne résistais pas au tourbillon de doutes, à l'anxiété qui me saisissaient. Rien d'irrémédiable ne s'était encore produit entre nous, mais les *choses* étaient en marche. Je goûtais désespérément ces derniers moments d'une entente fictive avant de provoquer l'explication complète à laquelle je pensais avoir le droit de prétendre. Tant que je n'exigerais pas d'Elia une confession détaillée, la fiction de notre amour demeurerait entière. Elle était étendue à côté de moi, je pouvais la prendre dans mes bras...

J'étendis la main et caressai son visage. Elle ne fit pas un mouvement pour m'en empêcher. Ce fut un instant plein de douceur. J'avais le plus grand désir de l'attirer vers moi et de la tenir serrée mais je n'en fis rien et dis d'une voix nette.

— Elia, tu es allée trop loin pour ne pas t'expliquer. J'écoute ce que tu as à me dire.

— Mais je n'ai rien à te dire.

— Tu sais bien que si. A qui fais-tu allusion ?

— ...

— Elia, je ne t'ai rien caché de ma vie et j'ai le droit de tout savoir de la tienne.

— Mais je t'ai tout raconté.

— Certainement pas, à moins que tu ne mentes.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Qui est ce « On » ?

— Je ne peux pas te le dire. Ce serait dangereux pour toi de le savoir...

— Bien. Nous voici en pleine folie. Si cela t'amuse, je ne veux pas te contrarier.

— Tu ne peux pas croire à ce qui te dépasse. « On » existe. Pour ses adeptes, il est « On », je suis peut-être la seule à connaître son vrai nom.

— J'aimerais que tu ne te moques pas de moi.

— Voilà bien comme tu es. Je te dis la vérité et tu ne la crois pas. C'est justement parce que « On » sait qu'il n'y a rien à craindre de toi qu'il m'a permis de t'épouser.

Je poussai une sorte de clameur. C'en était trop. Comment Elia pouvait-elle se moquer de moi ainsi ? Cependant elle continuait à parler. « On » appartenait à une famille étrangère, possédait une grande fortune et vivait en ascète. Elia décrivait son apparence, citait la marque de ses voitures et indiquait leur couleur. Je posai force questions ironiques. Elle y répondit sérieusement et avec un grand luxe de détails. « On » me tolérait parce qu'il me jugeait inoffensif mais si je ne parvenais pas à une situation suffisante dans un délai de quatre mois, Elia serait envoyée à l'étranger.

Je la regardais tandis qu'elle débitait ces folies. Elle paraissait tout à fait calme et pleine de bon sens ; elle avait cet air supérieur des gens qui savent et qui condescendent à faire partager quelques bribes de leur science. Etait-elle si parfaite comédienne ? Ses yeux ne riaient pas ; son visage tout entier se portait garant de ses paroles. Si je n'avais eu l'esprit le plus positif, j'aurais été ébranlé par tant de conviction : mais pour moi l'absurdité existe.

J'entrai dans ce qui ne pouvait être qu'un jeu et lui donnai la réplique avec le plus grand sérieux. Elle précisa tous les détails extérieurs que je voulus connaître mais refusa de donner quelque indication que ce fût sur les buts de « On » et de son « organisation ».

Je ne pus m'empêcher de sentir une irritation croissante. Elia me parlait exactement comme on parlerait à un demeuré qui doit se contenter des indications vagues et sans importance qu'il peut comprendre à l'exclusion de tout renseignement précis trop dangereux à divulguer.

Rien ne montrait qu'Elia fût en train d'inventer un gigantesque canular. N'était l'absurdité de tout cela, elle ne disait rien qui n'eût l'accent de la vérité.

J'ai toujours été disposé à croire ce que me disent les femmes, fâcheuse infirmité. Ce doit être petitesse d'esprit chez moi mais je ne crains que le mensonge utile. Je ne parviens pas à imaginer le mensonge désintéressé : je ne comprends pas le plaisir qu'on peut retirer d'une belle invention. C'est pourquoi je suis disposé à tout accepter de ce qu'on me dit si je ne démêle pas l'intérêt précis que l'on peut avoir à cacher une vérité.

Si invraisemblable que pût m'apparaître le conte d'Elia, il y avait donc en moi quelque disposition à le tenir pour véritable. C'est de la lutte entre ces deux forces que naissait ma souffrance : j'étais écartelé, passant de l'exagération à l'attendrissement, j'avais envie de la battre puis de la caresser. C'était la position la plus incommode qui pût être.

Sans se lasser, elle me donnait d'autres détails. Son nom de jeune fille ne s'écrivait pas comme je l'avais cru mais avec une orthographe qui le rendait étranger. On l'avait munie de fausses cartes d'identité et de faux passeports. J'avais beau ricaner et lui demander comment diable elle pouvait être de quelque utilité à « On », Elia se retranchait derrière le « top secret ». Elle m'apprit encore que nous étions constamment suivis et que chaque fois que nous nous déplacions, « On » en était averti et avait donné son autorisation.

Je trouvai qu'elle allait un peu loin et repris quelque assurance. Il me semblait qu'Elia s'en donnait à cœur joie et négligeait trop la part de vraisemblance qu'on doit laisser vivre à l'intérieur des plus folles fictions. Je forçai un peu ma gaieté et j'entraînai Elia au-dehors.

La chaleur était tombée. Je fis monter Elia dans notre petite voiture découverte et conduisis en parfait chauffard pour me détendre les nerfs. Si quelque passant prétendait traverser, je criais « On » et accélérais. En une heure, je hurlai « On » sur tous les tons, observant Elia du coin de l'œil. Elle riait de tout son cœur et j'étais tout délivré. J'approchai ma bouche de son oreille. « On », murmurai-je avant de l'embrasser. Elle était pleine de tendresse et plus naturelle que jamais.

La promenade se termina sans le moindre accident. La protection de « On » était manifeste. Je conduisis Elia à un endroit où elle avait affaire et me trouvai seul jusqu'au soir.

Je ne sais comment je fus repris par une légère angoisse. « Bien sûr, me disais-je, cette histoire de On est absurde. » Et je riais encore de tant d'invention et de fantaisie. Après avoir bien ri, la petite morsure demeurait. Je fis dix gymnastiques d'esprit pour lui faire lâcher prise, me refusant même à mettre une seconde en doute ma certitude qu'il s'agissait d'une charge admirablement montée, mais je ne pouvais chasser cette inquiétude. Je pensais encore à cette même phrase entendue aujour-

d'hui et quelques mois plus tôt quand elle m'avait dit avoir fait une enquête sur un de mes amis.

L'idée me vint tout à coup que j'avais le moyen de vérifier si cette enquête était véritable ou s'il s'agissait déjà d'une invention. Je donnai quelques coups de téléphone et tous les renseignements concordèrent. Elia m'avait dit la vérité : mon ancien ami s'était partout discrédité.

Quand je retrouvai Elia, je m'efforçai de lui cacher mon accablement. Qu'elle m'eût dit la vérité au sujet de mon ami renforçait ma tendance à la croire. On, que je rejetais de toutes mes forces, avait pourtant plus d'apparence qu'un simple mirage.

Elia se montra tout à fait naturelle, comme tous les autres jours depuis que nous nous connaissions. Elle ne fit pas la moindre allusion à On et je jouai assez bien la gaieté.

Le lendemain et les jours suivants, je fis toutes sortes de suppositions. Je ne savais pas grand-chose de la vie d'Elia avant notre mariage ; elle avait toujours eu un côté mystérieux.

Je me mis à la torture. Bientôt il me fut impossible de me contraindre assez pour que ma tristesse échappât à l'œil vigilant d'Elia. Elle me demanda pourquoi j'étais si abattu. Comment ne le comprenait-elle pas ? Je refusai d'abord de le lui expliquer. Mais elle insista tant et se fit si câline, j'étais si malheureux que je ne lui cachai rien. Elle me regarda avec le plus sincère étonnement. Comment avais-je pu douter un instant de l'absurdité de tout cela ?

— Mon pauvre chéri, m'expliqua-t-elle, je n'avais vraiment pas le droit de te dire qui m'avait donné ce renseignement sur ton ami. J'avais promis. Pourquoi n'aurais-je pas tenu ma promesse même envers toi ? Pour On, je n'ai pas pensé une seconde que tu pourrais me croire. Vous êtes un grand jobard, mon chéri.

Je la saisis dans mes bras et la couvris de baisers, tandis qu'elle ajoutait avec une douceur désarmante :

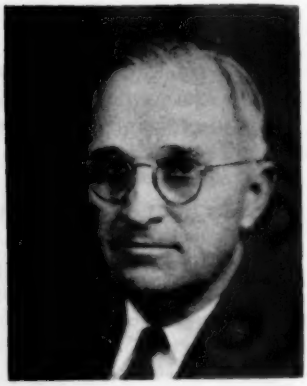
— « On » m'a toujours recommandé de dire la vérité. C'est le seul moyen de n'être pas cru. Il ne pouvait pas imaginer quelqu'un comme toi.

Je ris très fort et l'embrassai de plus belle mais...

JACQUES PERRY

LES MÉMOIRES
DU
PRÉSIDENT TRUMAN

par GABRIEL PUAUX



La main de Mrs Roosevelt s'était posée doucement sur son épaule : « Harry, le Président est mort. » C'est ainsi qu'Harry S. Truman, le 12 avril 1945, quatre-vingt-deuxième jour de sa vice-présidence, fit son entrée dans l'histoire universelle. Sans être éclatante, la place qu'il y tiendra est loin d'être minime. Son exemple prouve une fois de plus que dans la gestion de la chose publique un homme moyen, s'il a du bon sens et de la décision, fait parfois œuvre plus efficace que tel esprit brillant et imaginatif. Quelle que soit son admiration pour son prédécesseur dont il vante *la direction exaltante* et *le magnifique sourire*, Harry S. Truman n'en a pas moins infléchi la politique extérieure des États-Unis dans un sens qui n'était pas celui que lui avait imprimé Franklin D. Roosevelt, trop enclin à s'illusionner sur le danger russe.

Cette évolution est mise en lumière dans les mémoires du Président Truman qui viennent d'être traduits en français [1]. C'est une œuvre de bonne foi, sans intentions exagérément apologétiques, et sans prétentions littéraires. Elle a été composée avec des carnets d'audience, des résumés ou des sténographies de conversations, des discours, des télégrammes officiels, des notes rédigées par les fonctionnaires du Département d'État. Il s'y ajoute quelques lettres adressées par le Président à ses proches. Cette correspondance témoigne d'un sympathique climat familial, quelque peu *middle class*, assez différent du style que les Roosevelt avaient donné à la Maison Blanche. Il ne faut chercher dans ces mémoires ni pittoresques portraits, ni grandes fresques historiques, ni profondes méditations politiques. Harry S. Truman raconte simplement ce qui lui est arrivé au cours d'une grande aventure qu'il n'aurait sans doute pas imaginée au temps où il vendait des cravates à Kansas City.

Il apparaît à travers cette autobiographie comme un Américain-type.

1. Harry S. Truman : *Mémoires. L'année des décisions. Années d'épreuve et d'espérance.* Traduit de l'américain par Denise Meunier, Plon, 1955-1956.

le moins cosmopolite des hommes, le plus étranger à la psychologie d'autres races et d'autres nations. Il se définit *un démocrate jeffersonien moderne*. C'est dire que la constitution que se sont donnée les États-Unis la fin du XVIIIe siècle demeure à ses yeux, avec quelques retouches, le meilleur système de gouvernement qui puisse être imaginé. Les autres États seront jugés selon une échelle de valeurs dont l'exemple américain demeure l'étalon.

Le Président Truman partage l'aversion de ses concitoyens pour ce qu'il appelle le colonialisme. Il le proclame hautement : *Je crois toujours à la philosophie de Wilson et au droit des peuples à disposer d'eux-mêmes*. Il se plaît à faire état de l'indépendance accordée aux Philippines dès la fin des hostilités, mais cependant *business* et stratégie ne sont pas oubliés. Le Président, dans une déclaration du 5 mai 1945, précise *qu'un courant d'échanges commerciaux réciproques entre les deux pays devra être maintenu pendant un certain temps après l'indépendance* et, le 14 mai, il signe avec le Président Osmena un accord permettant aux États-Unis d'installer des bases militaires et navales dans l'archipel. Quant au sort des îles Marshall, des Mariannes et des Carolines, Truman n'éprouve ni scrupules, ni hésitation ; les États-Unis assumeront le « contrôle » de ces îles que les Japonais avaient transformées en forteresses. Aux 55 000 Micronésiens qui les peuplent, espoir est donné qu'ils seront un jour gouvernés par des civils américains, et non par des militaires [1]. Dans l'esprit de Truman, raison d'État et idéologie wilsonienne ne sont pas inconciliables.

Bon Américain, Truman l'est également par sa culture biblique et ses fréquentes références à l'Éternel. Lorsqu'il se présente au Capitole, il déclare : *Alors que j'assume ma lourde charge, j'adresse humblement à Dieu Tout-Puissant la demande du roi Salomon : « Accorde donc à ton serviteur un cœur plein de sagesse pour juger ton peuple afin que je puisse discerner entre le bien et le mal. »* Après la capitulation du Japon, c'est à la manière d'un roi d'Israël que Harry S. Truman ordonne une journée de prières. Sa décision est curieusement datée : *Ce seizième jour du mois d'août de l'année du Seigneur mille neuf cent quarante-cinq, cent soixante-dixième de l'Indépendance des États-Unis d'Amérique*. L'ère chrétienne se double ainsi de celle d'une autre révélation. Truman identifie volontiers l'inspiration de la politique américaine avec celle de l'Évangile. *Aucune nation*, écrit-il, *disposant de la puissance militaire des États-Unis, n'a été aussi généreuse envers ses ennemis et aussi secourable pour ses amis. Nous espérions que peut-être les enseignements du Sermon sur la Montagne pourraient se traduire dans les faits*. De là sa foi enthousiaste dans l'avenir de l'organisation des

1. Cet espoir a été réalisé en 1951. Les marins ont cédé la place à des civils. Les îles du Pacifique ont été mises sous tutelle américaine par le Conseil de Sécurité des Nations-Unies. Le système qui y est pratiqué est celui de l'administration directe, sous les ordres d'un haut commissaire. Le *Chief Justice* est nommé par le ministre de l'Intérieur des Etats-Unis.

Nations-Unies, qu'il réussit à faire consacrer par un vote presque unanime du Sénat.

Ce ne fut pas d'ailleurs sans une savante préparation. Truman est, dans l'art de la politique, un habile tacticien. Vétéran des compétitions électorales, il se révèle un grand technicien de la machine démocratique américaine. Alors que Président, il est au faîte des honneurs, il garde pour ses électeurs du Missouri, même les plus modestes, des sentiments d'efficace tendresse. *J'aime mes semblables*, écrit-il, *j'aime les voir et entendre ce qu'ils ont à me dire*. Définition du parfait candidat. Ses fonctions de vice-président l'avaient laissé en étroit contact avec les milieux politiques de Washington. La constitution américaine fait du second magistrat de l'État le président de droit du Sénat. Il n'est appelé à y voter que pour départager les sénateurs dans le cas exceptionnel d'une égalité des suffrages exprimés, mais dans les « vestiaires », qui remplacent là-bas nos « couloirs », le vice-président peut utilement travailler. Truman à la Maison Blanche sut utiliser les amitiés qu'il s'était faites au Sénat, et se ménager ainsi de fructueux contacts avec l'opposition républicaine. C'était une autre manière que celle plus distante de Franklin D. Roosevelt, qui volontiers planait. Selon Truman, ce n'était pas un « administrateur » ; il laissait à ses collaborateurs, dans leur département, une grande latitude. Truman, sans doute parce qu'il sent qu'il n'a pas le prestige personnel de Roosevelt, est plus jaloux de ses prérogatives. Il faillit en coûter sa place au secrétaire d'État James Byrnes qui, lors d'une mission à Moscou, avait pris des initiatives sans en référer au Président. Celui-ci, au retour, lui fit sur un ton assez dur des remontrances, dont Byrnes n'a pas soufflé mot dans son livre, *Speaking frankly*. Lorsque Wallace, ministre du Commerce, donna dans un discours libre cours à sa russophilie sans avertir le Président, celui-ci exigea sa démission.

⁂

Dans cette première année de sa présidence, Truman fut obsédé par l'énigme stalinienne. Au moment de la mort de Roosevelt, les relations entre les États-Unis et l'Union soviétique s'étaient déjà gâtées. Staline ne tenait pas les engagements pris à Yalta. Au lieu de faciliter l'instauration en Pologne d'un gouvernement démocratique d'arc-en-ciel, il avait aidé les communistes à s'emparer seuls du pouvoir. Il se refusait à comprendre pourquoi ses alliés ne lui laissaient pas les mains libres dans ce pays limitrophe de la Russie dont il entendait se faire un glacis protecteur, alors que lui-même, disait-il, n'aurait jamais eu l'idée d'intervenir dans les affaires de la Grèce ou de la Belgique, et de gêner ainsi le Gouvernement britannique.

C'est l'ambassadeur américain à Moscou, Harriman, qui le premier instruisit le Président des réalités russes. Il ne lui cacha pas que dans l'entourage de Staline on prenait la générosité des Américains et leur

désir de collaboration pour des marques de faiblesse. On pensait au Kremlin que le Gouvernement soviétique pouvait agir à sa guise sans risque de riposte de la part des États-Unis. La réaction de Truman fut vive. Il interrompit Harriman pour lui dire qu'il n'avait pas peur des Russes et qu'il serait ferme, car, dit-il : *ils ont plus besoin de nous que nous d'eux.* Telle fut, en effet, son attitude lorsqu'il reçut la visite de Molotov, en route pour la conférence de San Francisco. Le Président aborda sans ambages et sèchement la question polonaise. Avec une franchise plus naïve encore que cynique, il rappela à son interlocuteur que les crédits d'aide à l'étranger devaient, pour être votés par le Congrès, avoir l'approbation d'une opinion publique très attachée aux principes démocratiques. Molotov fut évasif ; il déclara que les trois gouvernements devaient agir sur un pied d'égalité, aucun n'essayant d'imposer sa volonté aux autres. *Reprenant mon ton le plus sec,* écrit Truman, *je lui dis qu'un accord avait été conclu au sujet de la Pologne et que nous n'attendions qu'une chose, que le Gouvernement soviétique l'exécute. — Personne ne m'a encore jamais parlé sur ce ton-là de ma vie,* répartit Molotov. A quoi le Président rétorqua : *Faites honneur à vos engagements et personne ne vous parlera plus ainsi.* Telle fut la première escarmouche de la guerre froide.

Truman n'en était pas moins soucieux de la tournure que prenaient les relations de son pays avec l'Union soviétique. Il se décida à envoyer à Moscou en mission spéciale Harry Hopkins qui avait été le confident et le conseiller de Roosevelt ; il le chargea d'assurer Staline de sa volonté de collaboration et de lui faire part de son désir de le rencontrer. Ainsi fut décidée, après accord avec Winston Churchill, la réunion de Potsdam. Une solution de compromis avait été envisagée pour la Pologne. Staline d'autre part se déclarait prêt à intervenir contre le Japon et à donner son concours à Tchang Kaï-chek pour unifier la Chine, aucun chef communiste n'en étant, selon lui, capable.

Le Président partit ainsi pour l'Europe avec une certaine confiance. Le premier contact fut favorable au tsar rouge. Staline était de ces grands simulateurs qui savent regarder leur partenaire droit dans les yeux. Il eut l'habileté de se prêter, dans la question polonaise, à certaines concessions qu'il devait d'ailleurs réussir plus tard à éluder. Mais l'ambiance de Potsdam n'était plus celle de Yalta. La méfiance régnait. Churchill en pleine conférence, dut, au lendemain des élections britanniques, céder la place au major Attlee qu'il avait eut la prudence d'amener avec lui. Truman ne paraît avoir été heureux qu'un soir, celui où il reçut à dîner Staline, et en son honneur, se mit au piano pour jouer un menuet de Paderewski. Nous n'avons malheureusement pas d'image de cette scène historique ; le président des États-Unis d'Amérique interprétant l'œuvre d'un président de la République polonaise devant le maître de la Russie. Brève euphorie ; ce qui paraît avoir dominé dans les impressions de Truman c'est l'agacement, l'énervement devant les bavardages

et le temps perdu. Alors que la discussion s'égare dans les méandres des affaires yougoslaves, le Président éclate. *L'impatience me gagna et je leur dis que j'étais venu à cette conférence en qualité de président des États-Unis pour y discuter des problèmes mondiaux et non pas présider à des auditions de témoins devant un tribunal de simple police.* Il avoue que bien souvent il se sentit *une furieuse envie de faire sauter le toit du Cecilienhof.*

Le seul résultat auquel il attache de l'importance, c'est l'engagement pris par Staline d'intervenir en Extrême-Orient. On est, à ce moment encore, persuadé à Washington qu'une victoire sur le Japon exigera un long et coûteux effort. On parle de l'automne 1946 et de 500 000 tués. Sur les Russes, Truman part édifié. *On n'a jamais vu des gens aussi entêtés, de vraies mules,* écrit-il à sa mère le 30 juillet. Il s'était définitivement persuadé à Potsdam que les Soviétiques ne voulaient pas d'une paix réelle. Leur politique se fondait, selon lui, sur la conviction que l'Amérique était menacée d'une crise économique grave. Les Russes, à ses yeux, ne comprenaient qu'une chose, la force. De cette première expérience il avait retiré une conclusion pratique : ne jamais leur permettre de s'immiscer dans le contrôle du Japon. La dictature totalitaire du général MacArthur sur l'Empire du Soleil Levant fut ainsi virtuellement décidée à Potsdam.

⁂

C'est à Babelsberg, le 16 juillet, que le Président reçut le message lui annonçant le succès de la première expérience de bombe atomique. Truman, sans donner de détails, fit connaître à Staline que les États-Unis possédaient une arme d'une puissance exceptionnelle. Le généralissime ne parut pas y attacher grande importance. Il lui recommanda simplement d'en faire « bon usage » contre les Japonais.

Truman revendique pour lui seul la responsabilité de l'emploi de la bombe atomique. Mais il rappelle que l'idée de cet engin avait été suggérée au président Roosevelt par Albert Einstein et que l'établissement-clé de toute l'entreprise à Los Alamos, dans le Nouveau-Mexique, avait été installé par Robert Oppenheimer. *Plus qu'à aucun autre,* écrit-il, *c'est à lui que nous sommes redevables de l'achèvement de la bombe.* Il semble qu'il n'y ait eu sous le crâne de Truman aucune tempête à la veille d'une décision qui devait peser si lourdement sur l'avenir de l'humanité. Il se sentait couvert par une Commission d'hommes qu'il qualifie d'éminents et l'avis d'un groupe de savants parmi lesquels Oppenheimer. Churchill consulté avait été formel. Pour tranquilliser sa conscience, il parut suffisant au Président de s'assurer que l'engin serait utilisé *selon les lois de la guerre.* C'est-à-dire que la bombe fût lâchée *sur un objectif militaire, centre de production d'armement d'une importance stratégique indiscutable.* De la frange humaine des usines, il ne paraît pas avoir été question. Kyoto fut écarté, quelque peu phari-

saïquement parce que la ville est un lieu de pèlerinage. Quatre cités furent « recommandées » : Hiroshima, Kokura, Nagasaki et Niigata.

Le Président déjeunait à bord de l'*Augusta*, qui le ramenait aux États-Unis, lorsqu'il reçut le message du secrétaire à la Guerre, « grosse bombe larguée sur Hiroshima 5 août, 17 heures 15, heure de Washington ». Aux marins qui l'entouraient, il dit : « C'est la plus grande chose de l'Histoire. » Dans une déclaration publiée à Washington dès son retour, il annonça que l'énergie atomique deviendrait *une force puissante au service de la paix mondiale*. L'optimisme congénital de l'Américain faisait luire une espérance aujourd'hui encore problématique. Truman se semble pas avoir alors imaginé que la Russie posséderait bientôt elle aussi les secrets de la fabrication des bombes atomiques.

***

La question du contrôle de l'énergie nucléaire fut cependant abordée à Moscou, dès décembre 1945, au cours d'une conférence des ministres des Affaires étrangères qui inaugura une série décevante de vaines palabres. M. Molotov y déploya toutes les ressources d'un talent de négateur.

James F. Byrnes, qui représentait les États-Unis et qui avait conservé quelque chose de l'optique du Président Roosevelt, avait envoyé à Washington un télégramme laissant présager des résultats encourageants dans toutes les questions (énergie nucléaire, paix avec l'Italie et les États balkaniques, Chine, Iran). Quand Truman eut connaissance du bilan réel, il le prit fort mal. Son esprit positif constatait que Byrnes n'avait obtenu que la promesse vide de sens d'autres conversations. Aussi, dès le retour du secrétaire d'État, il lui signifia son mécontentement en noir sur blanc.

La lettre datée du 5 janvier 1945 marque le tournant décisif de la politique extérieure américaine. Le Président constate les faits : Roumanie et Bulgarie sont devenues *des États policiers ;* l'occupation par la Russie de la Pologne orientale et l'annexion par la Pologne du territoire allemand à l'est de l'Oder sont *des actes d'un arbitraire outrageant ;* en Iran, l'Union soviétique entretient la rébellion. Il conclut : *Si ce pays ne se trouve pas en face de gens qui l'arrêtent avec un poing d'acier, une autre guerre se prépare. Il ne comprend qu'un seul langage : « Combien de divisions avez-vous ? »* Le Président annonce son intention d'exiger le retour des navires américains immobilisés en Russie et le paiement de la dette contractée par le Gouvernement soviétique au titre du prêt-bail. La dernière phrase de la lettre est catégorique : *J'en ai assez de mignoter les Soviets.*

Le Président tiendra parole. Durant les sept années qu'il passera encore à la Maison Blanche, il ne se départira pas de la ligne qu'il s'est

tracée. Avec persévérance, clairvoyance et parfois avec courage, il fera barrage à l'impérialisme rouge. L'occupation de l'Azerbeidjan par les Russes lui donne occasion d'une première démarche ferme et claire à Moscou. Staline retire ses troupes. Une menace pèse sur la Turquie : la Russie exige le contrôle des Détroits. En Grèce, la pression communiste s'est accentuée ; le cabinet britannique se déclare dans l'impossibilité de poursuivre l'appui financier et militaire qu'il a jusqu'à présent donné au Gouvernement hellénique. Harry S. Truman n'hésite pas. Il fera la relève à Athènes. Il armera et financera la Turquie pour lui permettre de repousser les exigences soviétiques. Ainsi se dessine, rompant avec les tentations de l'isolationnisme et l'esprit de la doctrine de Monroë, ce que l'on appellera — le Président le note avec une évidente satisfaction — la doctrine Truman. Il l'expose dans un discours devant le Congrès le 11 mars 1947. *Je crois*, dit-il, *que les États-Unis doivent soutenir les peuples libres qui résistent à des tentatives d'asservissement par des minorités armées ou des pressions venues de l'extérieur.* Il ajoute que cette aide doit consister en *un soutien économique et financier, indispensable à la stabilité économique et à une vie politique cohérente.*

Le plan Marshall fut le développement pratique de cette doctrine qui, dans une conception très américaine unit *nourriture et liberté.* Le Président avait voulu laisser à son secrétaire d'État la paternité du plan : de ses collaborateurs, c'est celui qu'il tenait en la plus haute estime, impressionné par ce qu'il y avait en lui à la fois de rigide et de nuancé, de mesuré et de généreux. *Fin et profond*, le général Marshall parlait peu, savait écouter et dégager d'une discussion une solution et une décision. Saisie du plan, la Conférence de Paris du 12 juillet 1947 réunissait seize nations. Le Kremlin avait interdit à la Pologne et à la Tchécoslovaquie d'y prendre part. Truman et Marshall avaient ainsi dessiné les contours de l'Europe libre.

Rageusement, Staline riposta au Plan Marshall par le blocus de Berlin. Là encore, le Président sut tenir le coup. Il estima que le pont aérien entraînerait moins de risques que des convois armés et prit sur lui d'affecter à ce trafic la totalité des appareils en réserve. C'était sous une forme indirecte une épreuve de force qui s'acheva à l'avantage des Alliés et décida le Gouvernement de Bonn à se tourner définitivement vers l'Occident.

Fort de ces succès, Harry S. Truman va affronter l'épreuve de la réélection. Le récit qu'il en fait est celui d'un *recordman* au lendemain d'une grande épreuve sportive. Il lui a fallu d'abord préparer sa désignation par la Convention du Parti démocrate. La tournée comporte soixante-seize discours dont soixante et onze sont improvisés, car Truman s'est découvert une vocation oratoire de tribun. Puis, c'est le grand voyage, sans précédent comparable dans l'histoire des États-Unis, le « Cirque Truman » : 50 000 kilomètres parcourus en train spécial, et trois cent

cinquante-six discours prononcés du balcon du wagon, à la cadence de dix par jour.

Confirmé dans sa charge, Harry S. Truman paraît éprouver cette sorte de griserie messianique que connut plus d'un homme politique au lendemain d'un grand succès. Il déclare la guerre à la faim, à la misère et au désespoir des masses humaines qui n'ont pas le bonheur de vivre sous la bannière étoilée. L'univers entier est appelé à bénéficier de l'avance américaine dans le domaine scientifique et industriel. C'est le quatrième point développé dans son discours d'investiture du 20 janvier 1949, l'aide aux régions sous-développées. Ce Plan Marshall à l'échelle mondiale deviendra l'article IV de la loi pour le développement international (5 juin 1950). Le Président y voit à la fois un moyen de combattre le communisme et d'assurer des débouchés à l'industrie américaine. Le bilan qu'il établira, au terme de sa présidence, laisse apparaître la marge qui sépare le rêve de la réalité. Deux mille quatre cent quarante-cinq techniciens américains répartis dans trente-cinq pays changeront-ils la face du monde ? Quand Truman annonce que ce point quatre permettra de recréer en Mésopotamie le paradis terrestre, on songe aux mirages nés d'une lecture fréquente de la Bible.

Il y a plus de réalisme dans le traité nord-atlantique du 4 avril 1949, œuvre dont le Président peut à juste titre s'enorgueillir. Au lendemain du coup de Prague (25 février 1948), Harry Truman, dans un discours prononcé devant le Congrès, le 17 mars, rappelant que l'Union soviétique et ses agents ont anéanti l'indépendance et le caractère démocratique de toute une série de nations, déplore la mort tragique de la République tchécoslovaque. Ce drame provoqua entre Occidentaux l'accord de Bruxelles et ce geste des Européens menacés trouva son écho dans la résolution sénatoriale 239 déposée par le sénateur républicain Vandenberg, avec l'accord du Président, le 11 juin 1948. Moins d'un an plus tard, le Pacte atlantique était signé comme un *bouclier contre l'agression et la peur de l'agression.*

⁂

L'épreuve la plus difficile attend maintenant le Président Truman, là où il ne l'a pas soupçonnée, au Pays du matin calme. Jusqu'à ce moment, les problèmes de l'Extrême-Orient ne paraissent pas avoir hanté ses nuits. Il avait en décembre 1946 envoyé le général Marshall en mission spéciale en Chine et les rapports *froids et précis* du *missus dominicus* l'avaient convaincu que la partie était perdue pour Tchang Kaï-chek et qu'il n'y avait pas autre chose à faire que d'assurer aux débris de ses coûteuses armées, l'asile de Formose tandis qu'imperator imaginatif, le général MacArthur serait le gardien de la paix asiatique. Le trente-huitième parallèle avait tracé une frontière arbitraire entre une Corée communiste et le protectorat américain de la Corée de Syng-

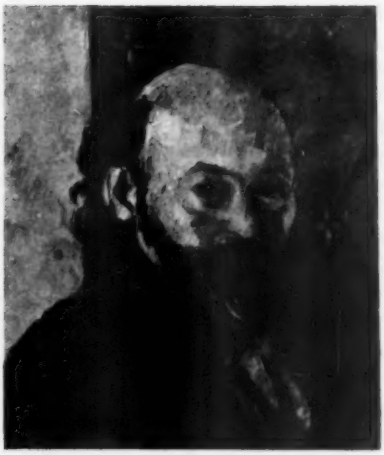
man Rhee. L'offensive des Coréens rouges, en fin 1950, provoqua de la part de Truman une réaction immédiate. Décidé à relever le défi, il met à exécution la résolution du Conseil de Sécurité de l'O.N.U. et y engage les forces armées américaines. Il envoie la VIIe Flotte devant Formose.

A lire les mémoires de Truman, on comprend que pour lui l'affaire coréenne a été surtout une affaire MacArthur. C'est un procès qu'il plaide avec documents à l'appui. Deux conceptions s'opposent. Proconsul asiatique, le général MacArthur ne voit que l'Asie et réclame les moyens d'écraser la Chine communiste, tandis que Truman tient à limiter l'effort militaire à la protection de la Corée du Sud pour éviter les risques d'une troisième guerre mondiale. Le général peut se plaindre en tant que combattant des « inhibitions » que lui impose une sorte de Conseil aulique siégant à Washington, mais le Président peut lui reprocher de ne pas jouer avec lui franc-jeu et de « faire de la politique », car il prend très au sérieux son rôle constitutionnel de commandant en chef. Le capitaine d'artillerie de réserve de 1918 entend conduire les opérations et réclame des généraux obéissance et déférence.

On se rend compte combien Truman a une solide mentalité de gauche, quand, quittant dans ses mémoires le terrain de la politique extérieure, il oppose démocrates et républicains. A ceux-ci il reproche *une résistance aveugle et instinctive au progrès, une opposition systématique à tout ce qui peut améliorer le sort du grand public.* Ils sont à ses yeux *le parti de l'inégalité.* Ne va-t-il pas, jusqu'à leur reprocher de *haïr les travailleurs* et *d'avoir une machine à calculer à la place de cœur ?* Il lui faudra sans doute expliquer comment, à l'élection présidentielle de 1952, le candidat des *réactionnaires* obtiendra plus de voix que n'en a jamais recueilli aucun Président. Il ne veut y voir qu'une résultante du prestige d'un soldat victorieux. Il adresse au général Eisenhower, avec une élégance sportive, un télégramme de félicitations pour son *écrasante victoire*, et il a le souci de lui passer correctement le soin de veiller au sort des cent soixante et un millions d'âmes qui vont lui être confiées.

Les mémoires s'achèvent par le récit de la séance de travail, tenue le 18 novembre 1952 par les deux présidents avec quelques-uns de leurs collaborateurs. Tout sourire a disparu du visage d'Ike. Il est grave, l'air tendu. Son attitude demeure sombre et inflexible. *J'avais l'impression*, écrit Truman, *qu'il ne s'était pas rendu compte de l'énormité des tâches qui l'attendaient.* Pour le citoyen du Missouri, c'est une page de l'Histoire des États-Unis qui se tourne ; on le sent fier d'y avoir inscrit son nom en lettres capitales. Ne considère-t-il pas que la somme des responsabilités qu'il a assumées, a bien été, selon une expression favorite des Américains, *the bigest in the world.*

GABRIEL PUAUX,
ambassadeur de France,
membre de l'Institut.



CÉZANNE

chez les

IMPRESSIONNISTES

par Henri Perruchot

De tous les grands peintres de la seconde moitié du XIXe siècle qui durent si âprement lutter pour imposer leur art, Cézanne (on célébrera prochainement le cinquantième anniversaire de sa mort) fut vraisemblablement celui qui eut le plus à souffrir de l'hostilité du public et de la critique. Il pressentit seulement à la fin de sa vie que, pour lui aussi, la gloire viendrait. Le destin de Cézanne est dominé par ce drame.

⁂

En 1872, Cézanne avait trente-trois ans. Il travaillait dans la vallée de l'Oise, auprès de son ami Pissarro, qui l'initiait à ce que l'on appellerait bientôt l'impressionnisme.

Jusqu'alors, le Salon avait été pratiquement l'unique moyen pour un artiste de se faire connaître et apprécier du public. Malheureusement, le jury qui sélectionnait les œuvres destinées à être exposées ne se montrait guère enclin à admettre les ouvrages d'une originalité un peu marquée.

Avant la guerre de 1870, quelques-uns des amis de Cézanne — Pissarro, Renoir, Monet, Sisley... — avaient cependant eu, de temps en temps, la chance de voir l'une ou l'autre de leurs toiles acceptée. Seul, Cézanne avait essuyé de perpétuels refus.

Après la guerre, les jeunes peintres avaient tout d'abord pensé que le changement de régime politique rendrait le jury moins conformiste. Il n'en fut rien. Aussi, peu à peu, une idée se répandit-elle dans leur milieu : pourquoi ne se risqueraient-ils pas à organiser leur propre exposition ? De la sorte, ils toucheraient directement le public.

Avec Monet et Degas, Pissarro fut l'un des artistes qui se dépensèrent le plus pour qu'aboutît ce projet. Bien entendu, il comptait fermement que Cézanne y participerait — et qu'à cette occasion éclaterait enfin aux

yeux du public (qui, jusqu'alors, n'avait jamais encore pu juger des efforts de Cézanne) l'évidence des dons de son ami.

Les choses furent loin d'aller toutes seules. Le maître reconnu du groupe était Manet, dont le *Déjeuner sur l'Herbe* en 1863, l'*Olympia* en 1865 avaient causé un énorme scandale. Mais pour Manet, le Salon seul comptait et il se refusa absolument à participer à l'exposition projetée. La présence de Cézanne lui était, on doit le dire, particulièrement insupportable. « Je ne me commettrai jamais avec M. Cézanne ! » disait-il ; à ses yeux, l'Aixois n'était qu' « un maçon qui peignait avec sa truelle ». Manet n'était d'ailleurs pas plus tendre pour Renoir, qu'il tenait « pour un brave homme fourvoyé dans la peinture ».

Pissarro, à la vérité, n'avait pas si facilement réussi à faire admettre Cézanne par nombre de leurs confrères qui le jugeaient d'un talent trop hardi — ou trop insuffisant. Ah ! cette exposition, de combien de discussions fut-elle le prétexte ! Certains membres du groupe, Degas en particulier, appréhendaient que le public ne fût violemment choqué par les œuvres présentées.

Enfin, lentement, le projet prit forme. Le groupe loua, 35, boulevard des Capucines, les anciens locaux du photographe Nadar ; l'exposition devait s'y ouvrir deux semaines avant le Salon, le 15 avril 1874.

Degas n'avait probablement pas tort d'éprouver une certaine inquiétude quant à la façon dont serait appréciée la manifestation. Elle revêtait déjà, en soi, un caractère exceptionnel ; elle était une preuve d'indépendance à l'égard du jury du Salon, seule autorité reconnue en matière d'art ; elle affirmait une volonté de rupture avec la tradition, se présentait comme un défi : l'idée ne pouvait en avoir germé que chez des « dévoyés », dont on était en droit de tout redouter, frères en esprit des massacreurs d'otages et des pétroleuses de la Commune.

De fait, à peine l'exposition était-elle inaugurée qu'elle provoqua l'hostilité la plus violente, une explosion de rires et de sarcasmes. Une foule de visiteurs vint remplir les salles de Nadar, et s'y bouscula, tantôt menaçante et tantôt hilare, devant les œuvres accrochées. Mon Dieu, que c'était donc « affreux », « bête », que c'était donc « sale » ! Tous ces prétendus artistes « louchaient du cerveau ». Des gens aux rétines malades, comme on en rencontrait chez les hystériques de la Salpêtrière ; l'un voyait tout en violet, l'autre distinguait « du bleu perruquier dans toute la nature ». Quelle pitié ! On s'esclaffait. On ricanait. Savait-on comment ces peintres s'y prenaient pour faire un tableau ? Ils chargeaient tout simplement un pistolet avec des couleurs et tiraient à bout portant sur la toile ; ils n'avaient plus, ensuite, qu'à mettre la signature ! Fumistes !

Les critiques sérieux, évidemment, se gardèrent bien d'écrire sur cette foire aux croûtes, tout juste bonne à alimenter les échos des petits journaux satiriques. Les rares juges qui condescendaient à parler de l'exposition le faisaient en termes virulents. Encore certains d'entre eux accom-

plissaient-ils un louable effort de compréhension ; et parfois, ils réussissaient à découvrir quelques mérites à des œuvres de Renoir ou de Monet, de Pissarro ou de Degas. Mais ils ne pouvaient aller plus loin. Ils ne pouvaient aller jusqu'à Cézanne, dont aucun jury, comme le rappelait Jean Prouvaire, le critique du *Rappel, n'avait jamais, même en rêve, entrevu la possibilité* d'accepter une toile. Cézanne ! Ah ! non, de grâce, impossible de parler de Cézanne ! Se faisant l'écho de l'opinion générale, Marc de Montifaud n'hésita pas, dans *L'Artiste* à l'écrire sans ambages : Cézanne n'était rien d'autre qu'*une espèce de fou, agité en peignant du delirium tremens.*

Cézanne, plus encore que ses camarades, était, on le voit, bien récompensé de ses efforts ! Il avait, à l'exposition, présenté trois toiles : un paysage d'Auvers, *Une moderne Olympia* et *La Maison du Pendu.* Comme chacun sait, ces deux dernières œuvres sont aujourd'hui au Louvre.

Des quolibets dont chaque jour on outrageait ses tableaux, Cézanne, pourtant, ne semblait pas s'affecter outre mesure — au moins extérieurement. Il est vrai qu'il comptait parmi les rares exposants ayant réussi — tout arrive ! — à vendre une toile.

Un jour, un homme d'une cinquantaine d'années, de belle tournure, au regard lumineux, était entré à l'exposition. Regardant *La Maison du Pendu,* il s'était mis, un peu dérouté, à hocher la tête. Cette toile, manifestement, ne lui plaisait pas, elle le heurtait. Devant son fils, qui l'accompagnait, il essaya de raisonner son opinion. Or, la toile, à mesure qu'il en parlait et qu'il la détaillait, s'imposait à lui. Elle s'affirmait dans son architecture, sa couleur, sa force expressive. « Décidément, nous n'y entendons rien, s'exclama-t-il brusquement. Il y a des choses de premier ordre là-dedans. Il faut que j'aie quelque chose de ce peintre. » Et le comte Armand Doria, le grand collectionneur qui, vingt ans plus tôt, avait défendu Corot, s'empressa de faire l'acquisition de *La Maison du Pendu.*

⁂

Des mois passèrent. Cézanne continuait de travailler avec ardeur. Jamais il n'avait été si sûr de lui. Avec son haut front que découvrait sa calvitie précoce, les longs cheveux qui retombaient sur sa nuque, sa barbe épaisse, ses yeux noirs et songeurs, il donnait du reste une impression de force et de maturité. Devant lui, l'avenir se découvrait plein de promesses. Qu'importaient les jappements de quelques roquets stupides ? Cézanne se disait que, fatalement, un jour viendrait où l'on reconnaîtrait les mérites de sa peinture. Il en était si persuadé qu'il n'hésitait pas, lui d'ordinaire si peu communicatif pour ce qui concernait son art, à confier à sa mère : « Je commence à me trouver plus fort que tous ceux qui m'entourent, et vous savez que la bonne opinion que j'ai sur mon compte n'est venue qu'à bon escient... »

En 1876, il s'abstint, pour une raison mal connue, de paraître à la seconde exposition impressionniste. Mais, en 1877, il figura dans la troisième. Ses camarades tinrent même, cette année-là, à lui réserver la place d'honneur.

Cette troisième exposition impressionniste fut préparée avec beaucoup de soins. La position des jeunes peintres ne s'était guère améliorée depuis leur première manifestation. Il fallait frapper un coup décisif. Le public, la critique, saisiraient-ils cette fois l'importance de la nouvelle peinture ? Par le nombre des toiles, leur qualité, la manifestation devrait désarmer bien des esprits prévenus contre les tentatives du groupe.

Chacun, plein de confiance, envoya à l'exposition ses meilleures œuvres. Cézanne, pour sa part, accrocha une quinzaine de toiles, parmi celles qu'il jugeait les mieux venues : des natures mortes, des études de fleurs, des paysages, une figure de femme, une étude de baigneurs, des aquarelles et enfin un portrait de Victor Chocquet, amateur qui s'était, entre temps, toqué de sa peinture. Ainsi le public devrait-il pouvoir, en toute connaissance de cause, se former une idée d'ensemble de ses recherches, juger de sa science et des ressources de son métier. Cézanne avait maintenant trente-huit ans, et sans doute était-il l'heure qu'on commençât à le considérer autrement que comme un barbouilleur ridicule, à reconnaître le prodigieux artiste qu'il était en train de devenir.

L'exposition ouvrit le 4 avril, au numéro 6 de la rue Le Peletier, dans un vaste appartement du second étage. Quel éblouissement ! Dans cette suite de grandes pièces à haut plafond se déployait une merveilleuse collection de toiles aux couleurs vives, d'œuvres jeunes, belles, ensoleillées. Printemps de la peinture ! Dès la première salle, des Monet, des Renoir accueillaient le visiteur. Le grand salon était occupé par les Cézanne, que complétaient des Berthe Morisot. Plus loin étaient des Guillaumin, des Sisley, des Pissarro, d'autres Monet. Degas triomphait dans une galerie. Quelque deux cent quarante œuvres au total résumaient, dans un choix bien conçu, ce que l'impressionnisme offrait de plus neuf et de plus authentique.

De fait, les premiers visiteurs — l'affluence fut considérable et le public, en général, très élégant — marquèrent plus de discrétion qu'aux précédentes manifestations. « Ceux-là mêmes, notait un journaliste du *Siècle*, qui étaient venus dans l'intention de tout critiquer, se sont arrêtés devant plus d'un tableau et ont dû admirer. » D'aucuns allaient jusqu'à déclarer que les impressionnistes, en en appelant ainsi au public, ne manquaient pas « d'une certaine crânerie », que cette attitude « prouvait une grande bonne foi ». Bref, tout semblait aller pour le mieux, et comme l'imprimait le *Courrier de France*, on pouvait croire « que l'hostilité rencontrée par les impressionnistes à leurs débuts n'avait été que l'expression maladroite, un peu sauvage, d'une profonde stupéfaction ».

Pourtant, les impressionnistes auraient été fort mal avisés de se réjouir. En dépit de quelques articles réservés, la presse, en effet, ne tarda pas à se déchaîner. Afin de soutenir d'un peu de publicité l'exposition, un jeune garçon, Georges Rivière, lança, pour le temps qu'elle durerait, sur le conseil de Renoir, une petite feuille : *L'Impressionniste*. Dès le premier numéro, le 6 avril, Rivière était affligé de constater qu'à de rares exceptions près, les journaux étaient « unanimes dans leurs récriminations ». Dès lors, revirement complet du public. Soutenues, encouragées par un feu roulant d'articles virulents, les mêmes foules houleuses et ricanantes qu'autrefois défilaient et se bousculaient dans l'appartement de la rue Le Peletier.

« Il est impossible, écrivait dans *Le Sportsman* un nommé Barbouillotte, de stationner plus de dix minutes devant quelques-unes des toiles les plus à sensation de cette galerie sans évoquer aussitôt le souvenir du mal de mer... C'est peut-être cela qui faisait dire à quelques amateurs : on ne saurait nier qu'il y ait des choses bien rendues. »

Au milieu de ce déferlement d'invectives, dans la folle cohue qui, sans arrêt, remplissait l'appartement de la rue Le Peletier, Victor Chocquet, l'amateur de Cézanne et des autres impressionnistes, blessé dans ses admirations les plus chères, s'efforçait de lutter. Chaque jour, de l'ouverture à la fermeture, il était là, présent, infatigable, usant de toutes les ressources de son éloquence, pour essayer, poli, aimable, mais insistant, et parfois ironique, et parfois véhément, de convaincre rieurs et fâchés, railleurs et furieux, de leur démontrer, argumentant devant les toiles, combien ils avaient tort de s'en prendre à ces œuvres magistrales. Mais en vain, la plupart du temps ; on le jugeait un doux maniaque.

Quelquefois, au déclin du jour, quand la foule s'était écoulée — l'exposition fermait à cinq heures — Cézanne passait rue Le Peletier. Il y retrouvait les uns ou les autres de ses amis, Chocquet, ou Renoir, ou Pissarro, ou Rivière... Silencieusement, il s'asseyait à côté d'eux. Le front penché, le regard perdu, il les écoutait. Chocquet, encore excité par les discussions de la journée, avait beau lui certifier que l'incompréhension cesserait bientôt, que les yeux immanquablement se dessilleraient, Cézanne, songeur, branlait la tête.

De tous les exposants, c'était lui, comme cela s'était déjà produit trois ans plus tôt, que, jubilante ou indignée, la foule entière bafouait avec le plus de constance. Ses toiles, et notamment son portrait de Chocquet, étaient le « clou » de l'exposition. A peine les apercevait-on qu'automatiquement se déclenchaient l'hilarité ou les sarcasmes. Cézanne était un fou, un « monstre », un communard, la subversion faite homme. Même les visiteurs que Chocquet, à force de leur ressasser son antienne, réussissait plus ou moins à ébranler, restaient fermés, muets, irrémédiablement désapprobateurs devant les tableaux de Cézanne. Même les critiques qui cherchaient à nuancer leur appréciation, même ceux à qui il

arrivait de prononcer des jugements d'une relative indulgence sur Monet, Renoir ou Pissarro, se montraient sans pitié pour le peintre d'Aix.

Cézanne ? « Un véritable intransigeant, emporté, fantastique, écrivait *Le Petit Parisien*. En regardant ses baigneurs, sa tête d'homme, sa figure de femme, nous avouons que l'impression que nous cause la nature n'est pas celle que ressent l'auteur. » « Si vous visitez l'exposition avec une femme dans une position intéressante, passez rapidement devant le portrait d'homme de M. Cézanne, disait *Le Charivari*. Cette tête couleur de revers de bottes, d'un aspect si étrange, pourrait l'impressionner trop vivement et donner la fièvre jaune à son fruit avant son entrée dans le monde. » « Quand les enfants s'amusent avec du papier et des couleurs, ils font mieux », tranchait Roger Ballu dans *La Chronique des Arts et de la Curiosité*.

Cézanne se taisait, ulcéré. Avoir, avec une telle ténacité, conquis ses moyens d'expression, s'être efforcé — au prix de quelle domination de soi-même ! — vers une maîtrise toujours plus affirmée et plus consciente, s'être sans répit, dans une marche lente, patiente, mais combien volontaire, haussé de degré en degré à des sommets — et n'obtenir en retour que ces insultes, quelle dérision, quelle amertume !

Dans *L'Impressionniste*, Georges Rivière, cherchant à répondre aux attaques dont Cézanne était l'objet, publia une vibrante défense du peintre : « L'artiste le plus attaqué, le plus maltraité depuis quinze ans par la presse et par le public, c'est M. Cézanne. Il n'est pas d'épithète outrageuse qu'on n'accole à son nom, et ses œuvres ont obtenu un succès de fou rire qui dure encore. Un journal appelait le portrait d'homme exposé cette année « Billoir en chocolat » ! (Il s'agit, bien entendu, du portrait de Chocquet ; Billoir était un assassin qui avait, à Montmartre, coupé une femme en morceaux et que l'on venait de guillotiner.) Ces rires et ces cris, continuait Rivière, partent d'une mauvaise foi qu'on n'essaie même pas de dissimuler. On vient devant les tableaux de M. Cézanne pour se dilater la rate. Pour ma part, j'avoue que je ne connais pas de peinture qui porte moins à rire que celle-là... M. Cézanne est un peintre et un grand peintre. Ceux qui n'ont jamais tenu une brosse ou un crayon ont dit qu'il ne savait pas dessiner, et ils lui ont reproché des imperfections qui ne sont qu'un raffinement obtenu par une science énorme... Ses natures mortes si belles, si exactes dans les rapports des tons, ont quelque chose de solennel dans leur vérité. Dans tous ses tableaux l'artiste émeut, parce que lui-même ressent devant la nature une émotion violente que sa science transmet à la toile. »

Et Rivière citait cette opinion d'un de ses amis : « Le peintre des *Baigneurs* appartient à la race des géants. Comme il se dérobe à toute comparaison, on trouve commode de le nier ; il a pourtant des simitaires respectés dans l'art, et si le présent ne lui rend pas justice, l'avenir saura le classer parmi ses pairs, à côté des demi-dieux de l'art. »

Cézanne haussait les épaules. Quand il rentrait chez lui, s'acheminait vers ce lointain quartier de Plaisance où il demeurait à cette époque, son pas résonnait lourdement dans le silence de la nuit. « C'est effrayant, la vie ! » murmurait-il.

⁂

Nullement combatif, Cézanne appartenait à cette sorte de gens qui, dès qu'on les attaque, cèdent le terrain et n'ont qu'une hâte : disparaître. Ce qu'inspira à Cézanne le tumulte provoqué par ses toiles, ce fut, avec une accablante tristesse, un immense désir de silence. Assez ! assez ! Qu'on l'abandonne à sa solitude ! Qu'on le laisse à sa paix !

L'accueil qu'il avait reçu n'avait pas, à proprement parler, diminué sa confiance en lui-même ; et toujours aussi grand lui paraissait l'intérêt des recherches qu'il avait depuis longtemps entreprises. Mais ses réalisations actuelles étaient à ses yeux tellement éloignées de l'idéal dont il rêvait, qu'il se demandait si, malgré tout, il n'y avait pas dans les critiques dont on l'avait brocardé une part de vérité, si les résultats qu'il avait pour le moment obtenus n'étaient pas encore, quoi que pussent en penser ses amis, par trop insuffisants. L'art était pour lui chose si grave qu'on ne pouvait l'aborder qu'avec la plus totale humilité. N'était-il pas coupable d'avoir été trop présomptueux ? Écœuré par le tapage indécent qu'il avait causé, Cézanne se disait, morose, amer, qu'il lui fallait s'effacer, travailler en silence jusqu'au jour où, enfin, il pourrait certifier : « Je suis Cézanne ».

L'Aixois, effectivement, ne devait plus reparaître dans une exposition du groupe. Son art, un moment marqué par les doctrines de ses amis, évoluait rapidement. A mesure que les mois passaient, Cézanne se sentait de moins en moins d'accord avec les impressionnistes. Ceux-ci se contentaient de plus en plus de rendre la féerie de la lumière. Sur leurs toiles, les choses se désagrégeaient en une sorte de mirage coloré, où vapeurs, fumées, reflets dansaient un ballet chatoyant. A la lumière, ils avaient peu à peu tout sacrifié. Ils avaient plus ou moins renoncé à exprimer l'espace, le volume des objets, la réalité de la matière. Or, cela, Cézanne ne pouvait pas l'admettre. Il voulait rendre la nature dans sa totalité sans en rien négliger. Au surplus, l'intelligence avait, elle aussi, son mot à dire. Avec une joie de poète, les impressionnistes se bornaient à enregistrer spontanément, dans leur fraîcheur, les sensations que leur inspirait la nature ; et Cézanne ne pouvait pas davantage admettre qu'on se laissât ainsi aller à simplement accueillir, sans autre effort, les données de ses sens. « L'artiste, déclarait-il, ne note pas ses émotions comme l'oiseau module ses sons : il compose. »

De telles divergences s'accusant entre lui et ses amis, on comprend que dès lors Cézanne se soit abstenu de prendre part, comme ils l'en priaient, à leurs expositions. Mais une autre raison — et bien plus forte

encore — plaidait aussi en faveur de cette abstention : être admis au Salon demeurait son grand rêve ; il espérait que le seul fait d'y avoir une toile accrochée serait le commencement de sa renommée ; on lui rendrait justice ; et il ne voulait pas compromettre ses chances auprès du jury en figurant de nouveau dans ces tapageuses manifestations.

Cette prudence fut bien inutile ! Si, à Paris, on oubliait Cézanne, le jury, en effet, ne se montrait pas pour cela plus compréhensif à l'endroit de ses travaux. Les refus se succédèrent. En 1882 — il avait quarante-trois ans — Cézanne, pourtant, eut une toile exposée au Salon. Mais dans quelles circonstances pitoyables !

Cézanne s'était décidé à faire intervenir un ami, du nom de Guillemet, qui depuis quelques années comptait parmi les membres du jury. Comme chacun de ces derniers, Guillemet disposait du droit de donner sa chance à une œuvre refusée. C'était ce que l'on appelait faire recevoir une toile « pour la charité ». Les maîtres qui siégeaient au jury faisaient généralement profiter de cette faveur l'un ou l'autre de leurs élèves. D'un commun accord, Guillemet et Cézanne avaient convenu d'user de cette ultime possibilité. Elle était peu honorable. Il était assez ridicule pour Cézanne de se présenter comme « élève de Guillemet ». Mais tant pis ! Devant Cézanne s'ouvriraient enfin les portes du Salon ; il réaliserait son rêve.

Hélas ! quelle déception ! La toile de Cézanne, admise « pour la charité » — un portrait (on ne sait au juste lequel) — se trouvait bien là, dans l'une des salles, mais tout se passait comme si elle n'y était pas. Nul critique, nul visiteur ne la remarqua. Elle n'attira pas un regard. Seul, un journaliste du *Dictionnaire Véron* nota négligemment, en passant, que dans ce portrait « l'ombre de l'orbite et celle de la joue droite promettaient un coloriste dans l'avenir ».

C'était trop bouffon ! L'échec était, cette fois, sans rémission. A quoi bon poursuivre plus longtemps ces chimères ? « L'isolement, murmurait Cézanne, voilà ce dont je suis digne. »

⁂

Le peintre se retira dans sa Provence natale. Pendant des années, jusqu'en 1895, date à laquelle Ambroise Vollard organiserait la fameuse exposition qui devait révéler son œuvre au public (il aurait alors cinquante-six ans), Cézanne allait vivre dans l'obscurité.

Qu'on imagine son ângoisse ! Cézanne était seul. Les livres de son ancien camarade de collège Zola restaient l'unique message qui lui parvenait de l'extérieur. « Je te remercie bien de ton envoi, écrivait-il un jour au romancier, et de ne pas m'oublier dans l'éloignement où je me trouve. » La solitude lui alourdissait le cœur. Il peignait dans le désert. Personne. Nul confident. Personne à qui se livrer dans ses moments de détresse. Ni son père, ni sa mère, ni ses sœurs, ni sa femme ne comprenaient sa

peinture, l'obstination maniaque, absurde, qui l'obligeait à continuer une œuvre méprisée. Il était seul.

Parfois, Cézanne soupirait en pensant à Goya et à la duchesse d'Alba. Il aurait manqué de tout, même d'une de ces affections féminines qui aident, de leur douceur, de leur consolante complicité, à surmonter un destin hostile, qui atténuent les échecs, qui encouragent sans se lasser en faisant croire à demain. Sa femme, qui rechignait d'être contrainte de vivre en Provence, posait simplement pour éviter des scènes. Rester des heures immobile ne l'amusait guère. Et d'autant moins que Cézanne — et pourquoi, pour quel résultat, ces supplices, mon Dieu ? — lui interdisait catégoriquement de bouger, d'esquisser un geste. Il fallait se tenir « comme une pomme ». « Est-ce que cela remue, une pomme ? » vociférait-il.

Solitude oppressante ! Cézanne, aussi muré qu'il fût en lui-même, n'en poursuivait pas moins ses efforts laborieux. Paysages, portraits, natures mortes, s'entassaient dans son atelier. Peut-être se trompait-il. Peut-être ne pourrait-il jamais « défendre théoriquement le résultat de (ses) essais ». Peut-être son œuvre était-elle vouée au néant. Peut-être... Oui, peut-être que sa vie, si exclusivement consacrée à la peinture, ne se solderait-elle que par un effroyable fiasco. Tant pis ! Il fallait peindre, persévérer malgré tout, aller jusqu'au bout de l'aventure — jusqu'au bout de la peinture.

Longuement, patiemment, amoureusement, il disposait les différents objets qui devaient entrer dans ses natures mortes. Ces natures mortes, elles étaient pour lui des exercices, des expériences. Il équilibrait avec une minutie de savant fruits, pichets, couteaux, serviettes, verres de vin, bols, bouteilles, associant, opposant les tons, graduant les lumières et les ombres, glissant une à une des pièces de monnaie sous les pêches ou les pommes, jusqu'à ce que tout, sur la table, formât « motif », se présentât dans un ordre qui satisfît l'œil et l'esprit. « La composition de la couleur, se disait-il, la composition de la couleur !... Tout est là. C'est ainsi que Véronèse compose. »

Toujours la même question revenait, lancinante. S'il se trompait, si ces arrangements n'étaient sublimes qu'à son propre regard, s'il n'y avait là que des phantasmes ? Ne serait-il pas l'halluciné de quelque rêve fou ? Ne s'égarerait-il pas comme le Frenhofer du *Chef-d'œuvre inconnu* ?

Cézanne l'avait lue et relue, cette petite nouvelle de Balzac : depuis dix années, Frenhofer, peintre génial, travaille à une toile, *La Belle Noiseuse*, son chef-d'œuvre, qu'il cache soigneusement. Le jour où, ivre de sa réussite, il accepte de la montrer, on n'y voit qu'un amas confus de couleurs, une multitude de lignes bizarres, d'où surgit, par on ne sait quel miracle, un pied nu, délicieux, « échappé à une incroyable, à une lente et progressive destruction ».

Cézanne regardait ses propres toiles. Étaient-elles bien ?... Étaient-

elles bien des Cézanne, ou bien n'étaient-elles, comme *La Belle Noiseuse* de Frenhofer, qu'une « espèce de brouillard sans forme » — des illusions ?

Étrange rencontre, à coup sûr, que celle de ce Frenhofer qu'imagina Balzac ! Par quelle prémonition singulière le romancier de *La Comédie humaine* avait-il pu placer dans la bouche de son Frenhofer des phrases que Cézanne était à même de reprendre sans presque en changer un mot ?

« Frenhofer, dit l'un de ses amis, est un homme passionné pour notre art, qui voit plus haut et plus loin que les autres peintres. Il a profondément médité sur les couleurs, sur la vérité absolue de la ligne ; mais à force de recherches, il est arrivé à douter de l'objet même de ses recherches. »

Frenhofer !

« Frenhofer, c'est moi ! » disait Cézanne.

Même physiquement, il ressemblait à Frenhofer. Comme Frenhofer, Cézanne avait le visage « flétri par les fatigues de l'âge, et plus encore par ces pensées qui creusent également l'âme et le corps ». Il paraissait dix ans de plus que son âge. Il souffrait de fortes névralgies, vraies douleurs qui, par moments, le privaient, si on l'en croit, de sa lucidité.

« Frenhofer, c'est moi ! » disait Cézanne.

Il souffrait, il doutait, il s'inquiétait, avançant en aveugle sur sa route solitaire, se demandant, l'angoisse au cœur, s'il travaillait à des mirages ou à des œuvres éternelles, s'il avait donné sa vie en vain à la peinture — à « cette garce de peinture » !

En 1895, quand enfin commencerait son triomphe, Cézanne, qui l'avait trop longtemps attendu, devait y croire à peine.

Et s'en réjouir moins encore.

HENRI PERRUCHOT

IMAGES D'ÉGYPTE

par Agnès Chabrier

Il est trois heures du matin quand l'avion se pose sur l'aéroport du Caire. Je lis sur un grand panneau aimablement éclairé : « Welcome to Egypt ».

Les formalités sont courtes. Un taxi m'attend. Les feux de l'aéroport et les phares d'un avion qui va atterrir arrachent au désert le dessin de la route. Voici les faubourgs d'Héliopolis. Tiraillé entre ses traditions nomades et son désir de modernisme, l'Orient évoque un immense chantier de construction. Rien n'y semble jamais achevé, rien n'y est définitif. Les lampadaires électriques éclairent de hauts bâtiments à peine terminés et déjà habités, de la même couleur que le sable et jetés au hasard des deux côtés du boulevard. Le taxi saute sur les trous de l'asphalte et double les chameaux que conduit un homme enturbanné vêtu de la classique galebaya. A l'entrée du Caire, l'avenue suit les voies du chemin de fer. Dans la nuit, des échoppes de fruitiers sont ouvertes. Une famille traverse la chaussée : l'homme en longue chemise rayée, la femme dissimulée sous un voile noir, un enfant dans les bras, un autre accroché à ses jupes. Où vont-ils ainsi, effarés, l'œil peureux à cette heure nocturne ?

Devant la gare, les autorités municipales ont érigé, éclatante de blancheur et de majesté, une statue colossale découverte à Memphis. Pour la transporter au Caire, il a fallu consolider tous les ponts. Le jeu de lumière et d'eau qui prétend la mettre en valeur n'est pas à son échelle. Pourtant, dans cette cité endormie, dans cette ville des Califes qui porte

le nom de « Victorieuse », vaste métropole sans noblesse et sans âme, cette statue d'un roi mort il y a trois mille cinq cents ans, prodigieusement vivante, garde le secret de la beauté.

Par le centre commerçant et européen du Caire (moins qu'autrefois d'enseignes écrites en français, il me semble, et, aux croisements, les caractère arabes des plaques bleues ne comportent pas toujours de traduction), le taxi débouche sur une grand-place qu'orne une fontaine lumineuse. A son extrémité, je reconnais le musée ; le nouveau régime, en supprimant nombre d'effigies de personnages en redingote et tarbouch qui levaient la main aux quatre coins de la capitale, a changé les noms des rues et des places. Enfin, au bord du Nil, nous arrivons à l'hôtel *Sémiramis*.

— Nous sommes au complet, me dit à la réception un employé assoupi. Nous avons dû vous loger dans l'annexe.

Deux ou trois Soudanais vêtus de robes rouges aux galons généreux se disputent le profitable honneur de porter mes valises. Ils me conduisent au bas des marches du quai devant l'embarcadère : l'annexe n'est rien moins que le yacht royal de l'ex-souverain Farouk. Pour loger ses clients, la direction du *Sémiramis* l'a loué au Gouvernement. Depuis l'incendie du *Shepheard's* et en attendant qu'on ait achevé de le reconstruire, les touristes trouvent difficilement une chambre au Caire.

Je m'attendais à un luxe plus tapageur. Ma cabine qu'un lit encombre est exiguë. Les boiseries vertes et les boutons de porte en argent massif répètent le même motif Louis XVI. Le soleil a coupé la soie des rideaux pékinés. Malgré une aération déficiente, devant la modicité des prix, je serais prête à déclarer que l'Égypte est le paradis des touristes si je n'avais eu, une fois encore, à affronter la redoutable institution des bakchichs.

Le lendemain, un ami me conduit à Saqqarah. Sur le chemin de Memphis, nous suivons un canal d'irrigation ; des policiers sortent d'un poste de garde, arrêtent la voiture, parlent avec le chauffeur, examinent ses papiers et notent le numéro minéralogique.

— Pourquoi ce contrôle ?

— Pour protéger les automobilistes et éviter les accidents...

On me fera toujours la même réponse.

Étrange Égypte. Un avion à réaction dans le bleu de son ciel ne fait pas lever la tête au jeune garçon qui tourne une sorte d'énorme vis, moyen d'irrigation plus archaïque que les roues à godets qui gémissent encore sur l'Oronte. La route de terre étroite et mauvaise longe les champs de coton où picorent les ibis. Attelés à la même charrue, un chameau et un baudet traînent un soc antique, sous les dattiers plantés au hasard. A dos d'âne, une jeune femme voilée de noir, un enfant dans les bras, évoque les tableaux de la fuite en Égypte. Jambes ballantes, vêtus de la galebaya rayée, les hommes montés sur un bourricot le frap-

pent d'un bâton sans pitié. Un ingénieur au teint sombre, les yeux protégés par des lunettes de soleil, dirige une équipe de travailleurs qui s'emploient à l'élargissement d'un pont. Différant en cela des citadins — que de Farouks et de Narrimans entrevus dans les Cadillac dernier modèle et les endroits élégants du Caire ! — ces paysans ont le corps maigre et le visage osseux.

— Les fellahs ne sont-ils pas les véritables descendants des Égyptiens antiques ?

— Les Coptes, d'ailleurs très mâtinés, revendiquent cet honneur. En effet, une grande différence existe entre bourgeois et paysans : si les uns sont bien nourris, les autres mangent rarement à leur faim...

Janvier et tout est vert ou bleu autour de moi. Au loin, là où finit l'irrigation, la ligne fauve du désert est nettement tracée. La population est dense et les villages se succèdent. Leurs masures serrées sans toit ni fenêtre, coiffées du fumier, arborent parfois un prétentieux portail. Partout les enfants grouillent.

— Mais cette terre enrichie par le Nil n'est-elle pas l'une des plus généreuses qu'il y ait au monde ? Ne donne-t-elle pas jusqu'à trois récoltes par an ?

— Quelques chiffres vous permettront d'avoir une idée du problème. La surface totale de l'Égypte est d'un million de kilomètres carrés. La surface des terres cultivées ou cultivables, de trente mille kilomètres carrés. Le désert occupe 95 p. 100 du territoire. Et ce n'est pas tout : ce pays est l'un des plus peuplés qu'il y ait au monde. Alors que la densité démographique française est de soixante-dix-neuf habitants au kilomètre carré, la densité égyptienne est de six cents habitants au kilomètre carré de surface cultivable.

Ici, comme dans tant d'autres pays, le problème est avant tout démographique. L'Égypte, qui comptait six millions d'habitants peu avant le début du siècle, a maintenant une population de vingt et un millions d'habitants.

Je parle de l'immense barrage que l'on projette de construire en amont d'Assouan. Mon compagnon affiche un certain scepticisme :

— La mise en valeur de terres jusque-là incultes ne changera rien au problème. Davantage de terres cultivables, bien sûr, mais la population, qui augmente de 2 p. 100 par an, avant que ce barrage soit terminé se sera accrue dans de semblables proportions. Le gouvernement de Nasser va entreprendre une politique démographique : reculer l'âge du mariage pour les filles et encourager la limitation des naissances.

A chaque instant, des gamines en longue robe de cotonnade, un anneau dans la narine et des bambins dont le trachome rougit les yeux, courent vers la voiture pour demander un bakchich. La voiture passée, ils rejoignent le groupe des enfants à l'entrée d'un village aux murs de torchis et aux ruelles pleines d'immondices. La population ne boit que l'eau du canal où se baignent buffles, ânes et chameaux, cette eau du Nil à

laquelle une superstition populaire prête de singulières vertus aphrodisiaques. L'hygiène élémentaire, qui donnerait au « birth-control » quelque chance de succès, n'est pas encore entrée dans les mœurs. J'avais cru, cependant, qu'en procédant au partage des terres la révolution avait amélioré la condition du fellah.

Soupir de mon compagnon :

— A quoi bon partager des terres quand le bénéficiaire n'a ni les connaissances nécessaires pour les exploiter, ni suffisamment d'argent pour acheter les semences et les outils, quelque primitifs qu'ils soient ? Dans chaque village vit un usurier, grec la plupart du temps — le Coran interdit aux Musulmans le prêt à intérêt. Les terres n'ont pas tardé à lui appartenir. Parfois, elles ont été rachetées par leur ancien propriétaire...

Malgré le ciel bleu et la douceur du climat, l'état de santé d'une population paysanne mal logée et peu nourrie est déplorable : trachome dysenterie, bilhazia, ne sont que quelques-uns des maux qui l'accablent. Cet état permanent de dénuement et de maladie me paraît créer un terrain favorable à la propagation du communisme, mais mon ami ne partage pas mes craintes :

— Être affilié à un parti suppose une certaine liberté d'esprit que ces véritables damnés de la faim ne connaissent pas. Leur sort est semblable depuis le commencement des temps. L'Islam les entretient dans leur passivité. Quand ils quittent les villages dans l'espoir de trouver du travail en ville, ils ajoutent à la misère du prolétariat urbain puisque l'industrialisation du pays n'offre encore que peu de débouchés. Dans les cités, un certain ferment intellectuel les guette et parvient à les inciter à la révolte.

⁂

Nous arrivons sur l'emplacement de Memphis. Les ruines de cette capitale, qui eut plus d'un million d'habitants, sont enfouies sous les maisons, l'herbe et les palmiers d'une palmeraie prospère. Rien n'a été arraché à la terre, qu'un merveilleux sphinx d'albâtre et deux statues colossales. Pour aller de Memphis à Saqqarah, on quitte le canal et ses rives fertiles. La voiture s'enfonce dans des sables qui ont toutes les couleurs du métal : or, platine, fer, cuivre ou argent. Sur un plateau rocheux, face à la capitale disparue, s'étend la nécropole la plus vaste de l'Égypte et celle qui embrasse la plus longue période de son histoire. On compte encore, le long de la rive gauche du Nil, à la lisière du désert, quatre-vingts pyramides et plusieurs centaines de tombeaux, sépultures de grands personnages. A Saqqarah, devant la beauté et la grâce des bas-reliefs gravés sur les murs des tombeaux de Ti et de Mérérouka, des mastabas d'Ankhemahor ou de Kagemni, je subis de nouveau l'enchantement de l'Égypte. Ces ruines d'une extrême fraîcheur, témoignages d'une civilisation qui paraît avoir eu toute connaissance deux mille cinq cents

ans avant le Christ, confondent l'intelligence, forcent la pensée au-delà de ses tranquilles limites, bouleversent l'esprit et le cœur.

En sortant de l'obscurité oppressante du Serapeum, des cris d'enfants nous surprennent. Des écoliers, en grand nombre, ont envahi la maison de Mariette. Comme j'en rencontrerai des classes entières en visitant le musée du Caire, il n'est pas téméraire de penser que Nasser, bien qu'il se réclame ouvertement de la nation arabe, veut appeler son pays à l'héritage en tous points supérieur d'un peuple que le sien a conquis.

Nos yeux s'habituent de nouveau à la lumière du désert. De ce plateau accidenté où s'étend la nécropole, le regard découvre un noble paysage. Les éperons rocheux de la chaîne libyque aux tons rouges, or et violets sous le soleil de midi, surplombent la vallée irriguée d'un vert de terre promise. Partout les cultures sont arrêtées à la même hauteur ; aucune dent, aucune chicane de végétation, n'empiète sur les sables. Leur limite est une ligne sans bavures.

A Gizeh, quand nous descendons de voiture pour admirer le Sphinx, des avions à réaction passent dans le ciel.

— Des « Mig », dit mon compagnon.

Un chauffeur de taxi, qui se dispute avec un chamelier près de l'entrée du temple de granit, n'interrompt pas pour si peu ses vociférations. Au galop de son cheval blanc, un officier de police descend la rampe qui mène de la pyramide de Chéops jusqu'au Sphinx. Il va essayer de calmer la fureur des combattants.

— Venez, dit mon ami, en m'entraînant vers l'entrée du temple. Ne restez pas là.

— Sont-ils dangereux ?

— Je vis ici depuis de nombreuses années et je crains toujours l'emportement et la démence de ce peuple. L'Islam, religion aux origines guerrières, a marqué les Arabes. Pour détourner l'attention des excès qu'on commettait, Farouk laissait exciter la populace du Caire contre les étrangers. D'où l'incendie du *Shepheard's*, le sac de la pâtisserie Groppi, les manifestations de xénophobie et les meurtres des émeutes de janvier 1952.

Je me souviens d'avoir éprouvé un sentiment de crainte en 1951 dans les rues du Caire. J'habitais alors au *Shepheard's*. Moins d'un an plus tard, des touristes, aussi innocents que moi de la pauvreté et de la dégradation égyptiennes, y furent brûlés vifs.

— Et maintenant ?

— Si le président Nasser ne dédaigne pas de fomenter des manifestations, il semble pourtant tenir la foule en main. Sa police lui obéit. Il ne jouit pas de la même popularité que Neguib qui fut l'artisan de la révolution militaire, mais son prestige dépasse les frontières du pays et son autorité est indiscutable...

Quand nous remontons en voiture devant le Sphinx serein dont les yeux mutilés regardent le Levant, au pied de cet ensemble géométrique d'une

incomparable majesté, la querelle du chamelier et du chauffeur de taxi continue de plus belle.

Nous avons laissé derrière nous Mena House et les longues files de chameaux et d'ânes qui attendent le bon plaisir des touristes. En des temps plus heureux, la route que nous suivons fut tracée pour amener la calèche de l'impératrice Eugénie jusqu'au pied des Pyramides.

— Arabe, me dit mon compagnon, Nasser estime que rien de ce qui est arabe ne lui est étranger. Il réclame pour l'Égypte le *leadership* des pays arabes : si l'Irak est plus riche, l'Égypte est plus peuplée et sa position géographique, son rôle de charnière entre l'Occident et l'Orient lui méritent, dit-il, la première place. Nasser serait volontiers le chef d'une chaîne de gouvernements arabes qui irait de l'Atlantique jusqu'à l'Inde. Là, il se heurterait à la politique du Pakistan qui, fier de ses quatre-vingts millions de Musulmans, voudrait conduire l'Islam dont l'influence s'étend jusqu'au Pacifique.

La misère et la crasse des faubourgs pouilleux que nous traversons, avec leurs odeurs d'huile rance et de maladie, leur grouillement humain et les tristes étendards des oripeaux aux fenêtres, servent de repoussoir à ces projets ambitieux. Cet homme qui ne parvient pas à nourrir son peuple, à le soigner et à l'instruire, peut-il être à ce point écouté et suivi ?

Un feu rouge arrête la voiture. Un enfant tape contre la vitre en me montrant ses moignons. Mon compagnon achète *Le Journal d'Égypte* à un adolescent famélique qui s'est faufilé entre les voitures pour lui offrir le journal.

— Lundi, Gamal Abdel Nasser proclamera la constitution. Libéral, ce dictateur entend l'être. Je crois volontiers qu'il ne souhaite pas avec Israël une guerre où il risquerait sa position et son prestige et que, moins cupide que ses prédécesseurs, il veut sincèrement le bonheur et la promotion de son peuple. Si, sur le plan intérieur, sa politique mérite d'être couronnée de succès, à l'extérieur, nous avons des raisons de nous en méfier et elle a déjà rencontré un échec : le Soudan lui a doublement échappé — Farouk était « roi du Soudan » — en proclamant son indépendance et en affirmant qu'il n'appartenait pas à l'Islam.

J'écoute à peine les explications que l'on me donne. Aux Indes, seulement, j'ai vu pareille misère. Trente-trois ans d'indépendance absolue ont donc abouti, à cette dégradation complète, à ce dénuement sans nom. Il n' y a certes rien de pareil dans notre Afrique du Nord.

— Seuls et livrés à eux-mêmes, malgré leur tendance pan-arabe, les Égyptiens n'auraient pas armé les fellaghas. On a trouvé parmi ces derniers, quelques mois après Dien-Bien-Phu, des légionnaires et des Nord-Africains du corps expéditionnaire, faits prisonniers par le Viet-Minh, envoyés en Tchécoslovaquie pour y subir un endoctrinement communiste et finalement parachutés au-dessus de l'Afrique du Nord. L'U.R.S.S., qui poursuit et poursuivra sans relâche le vieux rêve russe d'expansion

vers les mers chaudes, a tout intérêt à affaiblir la position des Occidentaux en Méditerranée et à empêcher que les Américains y installent des bases militaires. La France est le partenaire le plus faible de l'Otan. C'est à elle qu'on s'attaque ; c'est elle qu'on a d'abord éliminée d'Extême-Orient. L'Égypte, dont l'U.R.S.S. flatte les complexes de race et encourage les ambitions politiques, n'hésite pas à jouer le jeu des Russes.

Mon compagnon m'avait pourtant affirmé que Nasser n'avait aucune sympathie pour les communistes. Il répond à mon objection muette :

— Sur le plan international, cet Oriental à l'esprit subtil use du chantage avec assez d'adresse pour obtenir les avantages qu'il recherche. Témoin l'histoire du nouveau barrage d'Assouan.

Nous avons longé le Nil. Passé le pont Qasr en-Nil (ou Ismaïl pacha) mon compagnon arrête la voiture devant les marches du *Sémiramis* ; sans répondre aux guides qui nous proposent leurs services, il se tourne vers moi :

— Il est près de trois heures. Vous devez avoir faim. En déjeunant, je vous parlerai du barrage d'Assouan.

Le menu est écrit en français et en arabe. Maîtres d'hôtel blancs et serveurs nubiens en longue robe rouge ou bleue parlent français. La nourriture est bonne et les plats sont copieux. (Quand je demande des œufs, on m'en apporte cinq...) Les prix sont d'un bon marché surprenant. Dans cet hôtel, le plus luxueux du Caire, le déjeuner coûte 50 piastres, soit 500 francs mais un décret du Gouvernement oblige les restaurateurs à une détaxe de 10 p. 100.

— Les fruits et les produits locaux sont vendus à des prix modiques, me dit-il. Par contre, l'État frappe de lourdes taxes les marchandises d'importation. L'Égypte n'exporte que son coton à longues fibres, le meilleur du monde, et du riz. Plus de dix ans après la fin de la guerre mondiale, elle trouve difficilement des débouchés ; elle cherche maintenant à écouler ses produits derrière les rideaux de fer et de bambou.

Je demande :

— Et le barrage ?

— Il s'agit d'un projet de grande envergure et dont l'exécution demandera plusieurs années. Le haut réservoir du Nil coûtera environ 400 millions de dollars, la balance du coût devant être payée en monnaie égyptienne. Deux millions d'hectares de la chaîne libyque seront ainsi rendus cultivables. La Russie soviétique a envisagé de donner son aide à ce projet. Les propositions qu'elle fit au Gouvernement égyptien restèrent fabuleuses et vagues. Les chiffres que l'on pourrait vous citer ont été inventés. Les promesses de l'U.R.S.S. furent d'autant plus alléchantes qu'elles restèrent dans une prudente imprécision : prêts en devises étrangères à des taux de 2 p. 100, paiements en coton échelonnés sur de nombreuses années, etc... Fort de ces propositions, Nasser se retourna vers les

Américains et les Britanniques : « Voici les offres de la Russie, qui m'enverra également un contingent important de techniciens et d'ingénieurs soviétiques. Qui dit mieux ? » Devant cette menace de pénétration soviétique en Méditerranée, les Américains renchérirent sur les promesses russes et proposèrent de participer avec la Banque internationale à la construction du barrage. Nos journaux ont célébré cet accord comme une grande victoire des Occidentaux. J'y vois surtout une grande victoire égyptienne. Encore même Nasser aurait-il cru à l'aide soviétique qu'il se serait refusé à introduire dans son pays, sous le couvert d'un obligatoire contingent de techniciens, des propagandistes d'une foi communiste à laquelle il n'adhère pas.

Le lendemain, des amis me conduisent au musée que créa Mariette et qui sera toujours pour moi le plus beau du monde. Il y a cinq ans, le chanoine Drioton, alors directeur des Antiquités de l'Égypte, me le fit visiter. Je déplore son absence.

— Le chanoine Drioton était l'ami du roi Farouk. Il a joué la mauvaise carte. On ne lui a pas pardonné...

— Mais un autre Français ne peut-il le remplacer ?

— Un étranger n'occupera plus ce poste.

Je me retiens de dire : « Devant l'Égypte antique, qui n'est pas étranger ? » A coup sûr, ces descendants des conquérants arabes qui ont colonisé l'Égypte vingt ans après l'Hégire ont mis longtemps à découvrir l'extraordinaire richesse des ruines qu'ils côtoyaient depuis des siècles. Si Bonaparte n'était pas venu, si l'intelligence et la curiosité des Européens ne s'étaient pas acharnées à trouver ce qui était caché, pourraient-ils apprendre à leurs enfants à s'enorgueillir de l'héritage que leur ont laissé une race disparue et un sol conquis ?

— Les écoles françaises ont-elles toujours autant d'élèves ?

La réponse est réconfortante :

— Oui, et bien que nous ayons perdu une partie de notre clientèle — les Israélites qui ont craint de possibles pogroms et qui ont émigré — la vente des livres et des magazines français n'a pas diminué. Il nous manque ici des instituts techniques capables de former de bons ouvriers spécialisés. A la recherche d'une formation scientifique, l'Égyptien préfère les écoles et les universités anglaises. Notre langue ne survivra ici que si nous remédions à cet état de choses...

⁂

Une Libanaise qui vit depuis longtemps en Égypte propose de me conduire un matin à la Citadelle. Nous partons de bonne heure pour éviter la foule. Ce lundi 16 janvier, Nasser va proclamer la constitution. Congé général. Les transports sont gratuits, afin de permettre à tous de venir écouter la proclamation du président.

Ma compagne me paraît en proie à la plus vive inquiétude.

— Que craignez-vous ? lui dis-je. Vous êtes Libanaise, d'un pays à moitié musulman et vous parlez arabe...

Elle étouffe un soupir :

— J'ai la peau blanche... Ah ! Si vous aviez été témoin comme moi des émeutes de janvier 1952.

Partout, nous rencontrons un très aimable accueil. Guides et gardiens désirent nous faire plaisir. Il suffit de deux ou trois bakchichs pour qu'on allume en notre honneur toutes les lampes de la mosquée Mohammed Ali. De la citadelle construite par Saladin, la vue est belle. Vautours et milans planent au-dessus des minarets. La ville, couleur de chair brunie, descend jusqu'au Nil et s'adosse aux promontoires rocheux du désert. Pourtant, le regard se tourne avec nostalgie vers les pyramides, celles de Saqqarah, d'Abou Roache et de Gizeh, dont la beauté de la lumière et la monotonie des sables réhaussent les lignes pures.

En descendant de la citadelle, nous passons devant l'emplacement rasé où s'élevait autrefois le *Shepheard's*. Sur le terrain déblayé, un mouton et un poulet attendent le couteau du sacrificateur. Il est d'usage de faire cette offrande avant d'entreprendre une construction. Suivant un usage très en faveur dans les pays orientaux, les postes de radio hurlent au maximum de leur puissance. Quand nous faisons quelques pas dans la rue, les agents de police écrasés sous le casque blanc arrêtent la circulation pour nous permettre de traverser la chaussée. Nous allons jusqu'à la gare où un défilé nous arrête. Derrière le rideau vert au croissant et étoiles blanches et le drapeau noir, blanc et rouge de la révolution, des adolescents et des enfants armés passent ; leur allure est désordonnée et peu martiale.

— Pourquoi arme-t-on les boy-scouts aujourd'hui ?

Le chauffeur de mon amie — un Marocain — peste d'un air méprisant. Il a parlé français mais entre ses dents et je ne l'ai pas compris.

— Ce sont les commandos de la mort. Ils livrent des combats de guérillas à la frontière d'Israël.

— Et qu'a dit le chauffeur ?

— Qu'on veut enrôler son plus jeune fils et qu'il s'y refuse...

Je me serais volontiers mêlée à la foule pour écouter — sans le comprendre — le discours de Nasser mais on m'a dissuadée de commettre ce qui, aux Européens, paraissait une imprudence. D'ailleurs, le président prononçait sa déclaration sur la place de la République et je fus incapable de la retrouver sur le plan. Du yacht royal, j'entends passer les camions bondés de spectateurs, les acclamations, les tanks et les « Mig ». Pendant le dîner, un feu d'artifice sur l'autre rive du Nil illumine la salle à manger du *Sémiramis*.

Ce même soir, à dix heures, j'ai rendez-vous avec mes amis B. Ils m'ont invitée à les accompagner à Alexandrie. A la sortie de Gizeh, nous prenons la route du désert.

— Puisque demain est un jour chômé, nous irons à El-Alamein...

Le chauffeur — un Nubien qui parle français — conduit la « Frégate » à bonne allure. La nuit est froide. Fomalhaut, une étoile que l'on voit rarement dans le ciel de France, brille très près de l'horizon. Nous croisons des convois d'énormes camions précédés d'une jeep. Convois militaires ou camions-citernes, je ne sais. Plusieurs fois arrêtés par les barrières des postes de police, nous faisons halte à mi-chemin au seul relais de la route, dont l'atmosphère rappelle les « tchaï-khané » persans. Peu à peu, le ciel nocturne se couvre de nuages. Devant nous, les lumières encore lointaines d'Alexandrie projettent un halo rouge. Il se met à pleuvoir quand nous atteignons le lac Mariout et à une heure du matin, sous la pluie battante, la voiture franchit la grille du jardin de mes amis.

Le tintamarre des tramways me réveille. L'architecte de cette maison avait vu grand : ma chambre a six mètres vingt de hauteur de plafond et je comprends que mon amie B. se plaigne du froid.

— Nous ne partirons qu'à onze heures, me dit-elle. El-Alamein est à cent vingt kilomètres d'ici, mais la route est mauvaise.

Une autre voiture est du voyage, une 4 chevaux qui souffrira du mauvais état de la route. Nous reprenons le chemin que nous avons suivi pendant la nuit à travers les marais que bordent des roseaux. Le soleil qui perce à peine les nuages trace dans l'eau noire de lumineux paraphes. Des barques circulent sous les joncs.

— Ces marais sont très poissonneux, très giboyeux. Les gens d'Alexandrie viennent volontiers y chasser.

Le soleil ne pénètre pas la surface lourde et plombée du lac Mariout ; au temps de Strabon, il formait une mer intérieure sillonnée de bateaux venus en si grand nombre que le port d'Alexandrie qui y était situé connaissait une plus grande prospérité que le port de mer. Strabon et Virgile ont parlé de ses rives fertiles et de ses vignobles célèbres. Le désert maintenant l'entoure. Quelques lopins arrachés de haute lutte au sable portent des figuiers aux branches tordues et blanchâtres. Des petites filles nous tendent des œufs. Après avoir dépassé les marécages et le lac, presque nordiques sous un ciel gris doublé de rayonnante clarté, nous roulons dans le désert ; les plaques d'une herbe maigre le verdissent par endroits. Les figuiers au dessin de racines ressemblent à des arbres morts. Derrière un abri de paille, des mains obstinées cultivent des tomates. Quelques gourbis épars et les tentes groupées des Bédouins font corps avec les pierres et le sable. De ravissants cabris noirs et roux sautent au milieu d'un troupeau de chèvres. Chameaux et ânes entravés broutent parmi les cailloux.

L'adresse du chauffeur ne nous permet pas d'éviter les trop nombreux trous creusés dans l'asphalte et nous roulons lentement. La route, pendant longtemps, suit la côte que des dunes d'un blanc de craie cachent et enfin découvrent. Nous poussons le même cri émerveillé. Jamais la mer

ne m'a semblé si belle que la Méditerranée le long de ce rivage désolé. Aucune vague ne vient troubler la limpidité de ses profondeurs violettes, bordées d'une large bande turquoise. La blancheur de ses franges africaines accentue les couleurs de la mer qui ne semble pas tenir d'un ciel trop pâle l'ardeur de ses bleus.

Aucun village ne porte le nom d'El-Alamein que la bataille de septembre 1942 a inscrit dans l'histoire. Une pierre, gravée à la limite de ce qui fut un champ de bataille, rappelle en anglais la victoire de la VIIIe armée. C'est ici que Montgomery arrêta l'avance des armées de Rommel. En contrebas de la route, face à la Méditerranée, les douze mille tombes du cimetière anglais sont gardées par une croix que souligne une épée de bronze. A El-Alamein, aucune fleur ne pousse ; les stèles blanches disposées en quinconce ne donnent parfois qu'une indication : « Un marin inconnu de la Royal Navy » ... « Un aviateur inconnu de la R.A.F. ».

Un kilomètre plus loin, deux écriteaux indiquent le commencement des zones minées. Des fils de fer barbelés, des chevaux de frise incrustés dans le désert de pierre ont pris racine comme d'étranges figuiers rouillés. Nous nous arrêtons un instant devant le portique du cimetière germano-italien. Sur une petite éminence, un drapeau vert-blanc-rouge claque au vent. Nous rebroussons chemin. Tout à coup, une explosion secoue le silence. La 4 chevaux ne nous a pas rejoints. Un pli de terrain cache la route. Nous nous regardons avec inquiétude.

— Chaque jour des mines explosent encore, me disent les B. Il y a quelque temps, un de nos amis a sauté sur une mine à Bir-Hakeim.

Enfin, voici la voiture de nos compagnons. Le conservateur du cimetière anglais, qui aime cette solitude d'anachorète, nous accueille aimablement. Tout en déballant notre pique-nique dans la baraque bien aménagée qu'il met à la disposition des visiteurs, nous lui demandons s'il a entendu l'explosion. Il sourit en allumant une cigarette :

— C'est la nuit, surtout, que ce bruit-là me déplaît. Souvent, des Bédouins viennent me chercher parce que l'un d'entre eux a eu un accident. Comme la loi interdit qu'on touche aux mines, ils préfèrent mourir stoïquement plutôt que de m'avouer les circonstances de leur blessure. Ils racontent toujours de plausibles histoires d'entorses, de maladresses ou de hasard et quand je soulève les oripeaux de la victime, je m'aperçois que le malheureux n'a plus de jambe...

— Mais à quel trafic se livrent-ils donc ?

— Ils vendent l'explosif, j'imagine, ou la mine intacte...

Les quelques croix de bois du cimetière allié d'El-Alamein portent presque toutes des noms étrangers de légionnaires. Nous allons à leur recherche. Dans cette nécropole si bien entretenue, le sable aussitôt emplit nos chaussures. Sous le brillant soleil, le vent est froid. Le conservateur me raconte combien, pendant la bataille qui dura plusieurs

jours, les troupes de l'Axe, trop éloignées de leur centre de ravitaillement, souffrirent de la soif.

— Quelles ont été les pertes des Alliés ?

— Vingt mille hommes. Le désert a gardé les corps de huit mille d'entre eux. Leurs noms sont écrits sur la pierre du mémorial à l'entrée du cimetière. Cinquante mille jeunes Européens sont tombés ici au carrefour millénaire de toutes les conquêtes, dans une bataille que l'on crut décisive pour le sort du monde.

⁂

Le train qui me conduit au Caire suit la route du Delta. Au départ d'Alexandrie, j'ai acheté des journaux français et anglais édités en Égypte. Manchettes et éditoriaux célèbrent encore à l'envi la proclamation de la constitution. Les premiers mots de la déclaration présidentielle : « L'Égypte est un pays arabe et les Égyptiens font partie de la nation arabe », ont eu une répercussion profonde en Irak, en Syrie, au Liban, en Arabie Séoudite et en Jordanie. Je pense à l'opinion exprimée par mon compagnon sur le chemin de Saqqarah. Gamal Abdel Nasser ne brandit pas le drapeau vert de l'Islam. Il n'a pas fait sa proclamation de l'une des anciennes mosquées ou célèbres collèges musulmans du Caire, mais sur la place publique. Le lien qu'il revendique n'est pas celui de la religion mais de la race. Sa déclaration en tout point laïque, le monde arabe nouvellement éveillé au nationalisme et qui attend de l'Égypte l'appui le plus grand dans ses efforts d'unification la salue comme une grande victoire. Après une telle profession de foi, il semble impossible d'espérer que Nasser et son gouvernement se désintéressent de l'Afrique du Nord.

Quelques éditoriaux rappellent que cette constitution n'est pas la première dont le pays ait été doté. Celle de 1923 — très libérale — s'était inspirée de la constitution belge de 1831. La monarchie égyptienne était en théorie une démocratie qui assurait à chaque Égyptien les droits de la citoyenneté. Mais quelles peuvent être la valeur et la signification d'un suffrage universel exprimé par un corps électoral composé de 80 p. 100 d'illettrés qui doivent écrire eux-mêmes le nom de leur candidat ? En fait, misérable et soumis, le fellah se souciait peu d'une politique qui restait l'apanage d'une coterie avide et corrompue. La révolution est née d'un sursaut de quelques officiers d'origine modeste, humiliés par la défaite de leur pays dans la guerre contre Israël et indignés par la corruption des milieux dirigeants.

Nasser est convaincu qu'il sera suivi. En trois années, cet homme qui manquait d'expérience politique estime avoir fait son apprentissage. Au lieu d'imposer par surprise la ratification de la constitution, il a préféré donner au pays six mois de réflexion. Comme aux États-Unis, le président élu au suffrage universel est le chef du Gouvernement. La constitution ne

prévoit qu'un parti unique, l'Union nationale, qui présentera des candidats à l'Assemblée nationale. Des réunions, des comités devront s'organiser partout, dans les villages et les villes, pour éveiller l'intérêt des électeurs, discuter les problèmes en cours et choisir des candidats à la députation. Si la formule d'un parti unique restreint singulièrement les déclarations démocratiques de la constitution, on ne voit guère comment, devant un corps électoral indifférent et ignorant, Nasser aurait pu organiser des élections équitables.

⁂

Il est près d'une heure. Je laisse les journaux dans le wagon-pullman aux grands fauteuils recouverts d'un chintz douteux et je vais déjeuner. Le soleil éclaire les champs de coton, de trèfle, de blé, de fèves, toute la gamme des verts que coupe d'un éclat plus cru le vert intense des rizières. Des ibis juchés sur le dos des buffles gris en arrachent les tiques. Un vieux bourricot monté par un gamin qui chante fait tourner une noria à la limite d'un village ocre que domine la pointe d'un minaret.

Un vol d'oiseaux rejoint les pigeonniers blancs en forme de pain de sucre. Peu d'animaux dans les champs, quelques ânes, quelques chameaux. Aucun tracteur. Monotone beauté des pays riches et des terres grasses...

La voie ferrée suit le canal Mahmoudiyeh. Inlassablement, dans un labeur qui évoque la construction des pyramides, des travailleurs reculent la digue ou l'exhaussent. Les femmes, ombres étroites, ne se mêlent pas aux hommes. Elles peinent de leur côté, escaladant les marches taillées dans la terre noire pour aller déverser les corbeilles qu'elles portent sur la tête puis elles redescendent au bord de l'eau pour chercher une autre charge. Des enfants se baignent. Plusieurs fois, la ligne du chemin de fer traverse le Nil. Vers Benhâ, les orangeraies mettent leur note gaie et luxueuse dans le vert des fécondes cultures.

Le train est arrivé au Caire avec beaucoup de retard. Je n'ai que le temps de faire quelques courses indispensables avant d'attraper le train pour Louxor.

⁂

Quand je descends du wagon-lit, le lendemain matin, le froid me surprend. Dans un brouhaha de guides, de drogmen, de porteurs et de portiers d'hôtel qui viennent chercher les voyageurs jusque sur le quai, je gagne la sortie. Des touristes allemands, en croisière organisée, ont entrepris de faire le tour de l'Égypte en trois jours. Ils partent à l'assaut de voitures de louage délabrées que traîne une famélique haridelle. Les rues de Louxor sont encore endormies. Cette bourgade arabe n'éveille en moi aucun souvenir de l'ancienne Thèbes célèbre par ses richesses.

Les fenêtres de ma chambre s'ouvrent sur le Nil. Il n'est que sept heures et demie du matin. Le frais enchantement des couleurs me ravit, rose exquis, mauve délicat de la chaîne libyque sous le ciel jaune encore de soleil levant, nuances du fleuve qui garde le reflet des monts, blancheurs des hautes voiles qui obéissent au vent et jouent avec la lumière... Des femmes, seule tache noire, une amphore sur la tête, marchent le long du Nil.

A onze heures, nantie d'un guide qui protège sous un casque colonial ses cheveux crépus et son teint nubien, je vais visiter le temple de Louxor. La chaleur est venue brusquement. Réfugiée à l'ombre des grands murs, je n'écoute pas les explications de mon guide. Pourquoi suis-je bouleversée au seuil de ce temple comme je l'ai été au crépuscule d'un soir d'été, six ans auparavant, en entrant à Karnak ? Rien dans les œuvres égyptiennes ne parle aux sens, rien n'est sacrifié à la recherche de la beauté. Les monuments pharaoniques sont aussi peu sensuels que les constructions aztèques ou mayas. L'impression qu'on éprouve en face de leurs pierres, de leur architecture souvent incompréhensible, est pourtant liée à une admirable harmonie que n'aurait pu atteindre la simple recherche esthétique.

Afin de déblayer une partie encore inconnue du monument, des travailleurs abattent le village qui la recouvrait. La petite et ancienne mosquée Abou-el-Haggag, comme un champignon insolite, a poussé sur un portique à l'intérieur de l'édifice.

Mon guide est un bon guide qui ne me fait grâce de rien. Très fier de connaître par cœur sa leçon et d'avoir réfléchi à différents problèmes, il me pose des « colles » qui me laissent sans réponse.

— J'ai bien connu M. Lubicz ; il a vécu à Louxor pendant plus de vingt ans. Lui prétend que la base de l'architecture de ce temple est la figuration d'un homme [1].

Et mon guide ajoute d'un air dégoûté :

— Quand j'ai parlé de cela aux archéologues de la mission américaine, ils ont haussé les épaules. Alors, je vous demande : qui a raison ? M. Lubicz ou les Américains ?

Son noir visage trahit de l'angoisse. Mon silence le déçoit.

— Connaissez-vous M. Robichon ? C'est un Français, un ami de M. Lubicz...

— Au Caire et à Alexandrie, on m'a beaucoup conseillé d'aller le voir...

— Il est à Karnak. Je vous conduirai vers lui cet après-midi...

Nous poursuivons notre visite, à travers les cours, les chapelles et les chambres. En Égypte comme aux Indes, comme dans nos cathédrales, le temple, semblable à un livre, avait pour mission de révéler un enseignement ésotérique. Si les connaissances que les Égyptiens possédaient depuis le début de leur histoire ont été léguées aux bâtisseurs, ce n'était

1. R. A. Schwaller de Lubicz : *Le Temple dans l'Homme.*

pas pour qu'elle fussent vulgarisées et livrées au profane mais pour trouver dans les pierres des sanctuaires leur application, leur base immuable et peut-être leur sauvegarde. A Louxor, alors que le regard et l'esprit affrontent partout la plus haute révélation, dont-on se résigner à avoir des yeux et à ne pas voir ? On affirme que tout est dit et écrit sur ces murs, dans l'architecture même de l'édifice, dans les épisodes gravés sur les parois des chambres, procession des barques sacrées et conception divine de la reine Moutemouïa.

Alexandre acheva le temple, les Romains s'y établirent et à l'époque chrétienne un vestibule dont on recouvrit les murs d'un enduit bientôt décoré d'images de saints devint chapelle.

— Ramsès II encore et la reine Nefertari.

De la mosquée, au-dessus de nos têtes, un muezzin psalmodie la prière. Les pierres du sanctuaire antique dont chacune a sa signification et sa valeur paraissent recueillir ce chant et lui donner sa véritable résonance.

Je quitte mon guide et en longeant le Nil, je rentre à l'hôtel. Des corbeaux gris pèsent sur les branches d'un arbre comme de lourdes feuilles poussiéreuses. Des images d'histoire sainte depuis longtemps oubliées surgissent des couleurs du fleuve, des plis des vêtements que portent les passants, des gestes des bateliers, de la voile triangulaire d'une felouque : la fille du pharaon, entourée de ses femmes, qui recueille au fil de l'eau l'enfant Moïse, le passage de la mer Rouge, Joseph dont la beauté émut l'épouse de Putiphar.

Comme au *Sémiramis*, des bouquets de roses ornent les tables de la salle à manger. J'aime ici cette profusion des roses aux couleurs vives et au délicieux parfum. Elles sont aussi bon marché que les fruits et le jardin du *Winter-Palace* en est tout embaumé.

Cet après-midi là, je rencontre pour la première fois M. Robichon, chef des travaux pratiques de la mission archéologique française. Quand mon guide me conduit vers lui, à l'extérieur de l'immense enceinte qui entoure Karnak, consciente d'être importune, je m'arrête à quelques pas. Penché sur ce qui de loin paraît être une longue table encombrée de cailloux, il reçoit sans impatience la requête de mon guide. Il est trop tard pour reculer. En m'enfonçant dans le sable, je m'approche et je l'entends qui murmure :

— Mais que vais-je donc lui montrer ?

Et je pense avec effroi : « Que vais-je donc lui demander ? »

Il tient encore un caillou dans la main. A ses pieds gisent une tête et des débris informes ; derrière lui, la statue d'un pharaon. Peu à l'aise, je dis sottement :

— Jolie statue...

J'éprouve à la regarder une gêne singulière. En vérité, je ne parviens pas à en détourner les yeux.

— Venez la voir de plus près, dit M. Robichon. Cette statue, qui est

celle d'Amenophis III, a été éclatée en quarante mille morceaux. Les voici entièrement rassemblés.

La réussite de cet extraordinaire puzzle est son œuvre.

— La couleur du granit ne vous étonne-t-elle pas ?

J'hésite à répondre.

— On dirait que la pierre a été brûlée...

— J'ai mieux à vous montrer. Regardez ceci.

Il détache un morceau de la statue et me le tend.

— Le feu n'a épargné aucune parcelle de cette pierre, la plus dure qui soit. Or, dites-moi s'il existe en 1956 un moyen de brûler le granit jusqu'au cœur ?

D'une voix mal assurée, je murmure :

— Vous voulez dire que les Égyptiens connaissaient l'energie atomique et qu'une catastrophe atomique, à un moment ou à un autre de leur longue histoire, a détruit leur civilisation ?

— Tout ce que je puis affirmer, c'est qu'ils possédaient un pouvoir ou une force qui avait la puissance de l'énergie atomique. Je vous dirai plus. On a volontairement fait éclater cette statue, on l'a volontairement réduite en quarante mille morceaux.

— Mais pourquoi ?... Pourquoi donc ?...

M. Robichon sourit. Ses yeux, derrière les lunettes, ont une flamme convaincante.

— Il n'y a pas de hasard chez les Égyptiens. D'ailleurs y en a-t-il dans la nature ? Tous leurs gestes avaient une signification et un sens. Cette statue a été trouvée sous les fondations de l'un des pylônes à Karnak.

— Éclatée en quarante mille morceaux ?

— Oui. Et le socle de la statue renversée et détruite correspondait au socle d'une statue toute semblable, intacte celle-là, qui s'élevait sur les débris de l'autre...

M. Robichon m'entraîne à l'intérieur d'un atelier et me montre quelques petites statues, toutes belles, toutes mutilées de façon différente, les unes, bustes sans bras ou jambes sans corps, les autres, torses sans tête.

— Elles ont été retrouvées au même endroit, sous l'allée des béliers par laquelle vous êtes entrée à Karnak. Obéissant à un ordre strict, elles étaient emboîtées les unes dans les autres...

— Comme un enfant dans le sein de sa mère ?...

— Oui. Les fondations du temple égyptien reposent toujours sur les ruines d'un temple précédent. La construction initiale, elle, n'avait pas de fondation. L'édifice est souvent bâti sur une « cuve » remplie de débris et de pierres. Lubicz explique que cette cuve « joue le rôle d'un vase où va s'accomplir la « croissance » définitive de la semence jetée en ce lieu ». Tout y est évoqué, la situation du sanctuaire, son intention, son orientation. Le plan original révèle prophétiquement les modifica-

tions que les successeurs du fondateur vont lui apporter et à chaque fois prévoit que le culte chrétien, un jour, sera célébré à l'intérieur des murs qu'il se propose d'élever.

Nous quittons l'atelier et l'éclat du soleil déclinant qui embrase les murailles de Karnak éblouit mes yeux. Il est écrit dans le livre de l'Exode que Moïse fut instruit de toute la sagesse des Égyptiens. Les Hébreux avaient peut-être ramené de leur captivité la prophétie du Messie.

— Les rois successifs ont accompli à travers les générations les intentions du pharaon dont ils étaient l'héritier. Pour complète qu'ait été la prescience du bâtisseur, il ménageait encore un espace pour le Devenir. Dès la conception du temple, l'architecte connaissait déjà la date de son écroulement.

— Par l'astrologie ?

— Non pas. Le plan de base était rapporté au niveau du Nil. Les Égyptiens savaient que le lit du fleuve s'élève chaque année d'un millimètre. Le fondateur pouvait ainsi calculer combien de temps durerait son œuvre.

— Ne dit-on pas qu'ils avaient sur le temps des conceptions particulières ?

— En effet, cette quatrième dimension qui nous chagrine, la notion d'espacement devant laquelle nous balbutions, la relativité d'Einstein qui nous a conduits à la bombe atomique, les Égyptiens s'en étaient rendus maîtres, mais dans une direction qui conduisait à la connaissance des lois de la vie et non pas à la destruction de la vie.

— Est-il vrai que les Égyptiens ont construit les pyramides et les pylônes ou mis en place les obélisques à l'aide de plans inclinés et en employant cent cinquante mille travailleurs ?

— Légende, dit mon interlocuteur. Cette explication n'a aucun sens. Il me renvoie aux livres de Lubicz qui paraîtront bientôt, avant de me conduire devant d'autres murs et devant d'autres objets. Quels instruments ont pu donner au mouvement du granit la souplesse d'un pli d'étoffe, graver dans cette pierre si dure des lignes d'une netteté et d'une perfection inégalables ?

— Et que dire de l'astrologie ? La connaissance de l'ancienne Égypte en ce domaine dépassait de beaucoup la nôtre. Si la précession du soleil est de vingt-six mille ans, chaque signe du Zodiaque a une durée de deux mille cent soixante ans. L'Égypte a d'abord été sous le Taureau puis sous le Bélier. Les Égyptiens attendaient de l'avènement des Poissons une transformation qui coïnciderait avec le changement de signe. Ce fut la naissance du Christ et l'ère chrétienne. Depuis lors, nous vivons sous le signe des Poissons et nous approchons de sa fin. D'où, peut-être, les bouleversements dont nous sommes témoins ou victimes et qui annoncent le grand changement que marquera dans deux cents ans l'arrivée du Verseau.

Avec le crépuscule, le froid est de nouveau tombé. Je traverse la salle hypostyle. Je m'avance dans le silence, sous les sublimes colonnes. Nul endroit au monde ne m'a révélé autant que Karnak le sentiment du sacré et l'ivresse du beau. Je franchis les pylônes. La nuit est proche. Les chauves-souris ne hantent pas encore les ruines. La chaleur du soleil disparu rayonne des murs de l'enceinte qui retiennent ses couleurs et sa lumière. Plus loin, Vénus se reflète à la surface du lac sacré. Comme je m'avance au bord du bassin, je découvre dans l'eau tranquille l'image répétée des obélisques et des portiques. Quelque part, un chacal crie, puis, avant que tout se taise, avec un battement de ses larges ailes s'envole un oiseau de nuit. Quand la pleine lune sera montée dans le ciel, seule et bouleversée, je reviendrai sur mes pas, à l'intérieur du temple.

⁂

De retour au Caire, j'éprouve quelque difficulté à reprendre pied dans cette ville sans grâce qu'encombrent les haillons, la laideur et les plaies d'un foule misérable. La race conquise dont la civilisation admirable a grandi au bord du Nil a disparu tout entière ; la race conquérante, soumise à son tour, est libre depuis plus de trente ans de choisir son destin. Survivra-t-elle dans le sursaut qu'on va lui imposer ? Est-elle encore capable de l'effort qu'elle a fourni voici quinze cents ans et qui s'est si vite épuisé ? Autrefois propagateurs de l'Islam, les Arabes cherchent dans le mot de nation un nouveau principe moteur. Mais ils ne sauraient s'affirmer qu'en donnant au monde un art original, une philosophie ou une science nouvelle. Si, comme ces fellaghas qui n'obéissent qu'à un seul mot d'ordre : « Tuez », ils se laissent dominer par leur cruauté et leur goût de la destruction, une fois encore, ils retourneront au désert dont ils sont sortis et qu'ils recréent toujours autour d'eux.

AGNÈS CHABRIER

RACINE

et son

ÉTRANGE CARRIÈRE

par Raymond Picard

La biographie racinienne reste mystérieuse et mal connue. On aura peine à croire qu'un des écrivains les plus célèbres d'une des époques les plus éclatantes de notre littérature n'ait pas laissé derrière lui, après deux cent cinquante ans seulement, de quoi permettre à l'historien une reconstruction vraiment satisfaisante de sa vie. Nous ne possédons pas un seul vers autographe des tragédies. L'unique portrait vraiment sûr dont nous disposions (celui de Santerre) date de la fin de sa vie. Des douze années pendant lesquelles il compose *Alexandre*, *Andromaque*, et toutes ses pièces jusqu'à *Phèdre*, aucune lettre ne nous est parvenue — sauf un petit billet de date incertaine. Les textes et documents du XVIIe siècle qui le concernent sont rares : si l'on met de côté les actes notariés, les mentions de son nom sur divers registres, les représentations de ses pièces dont la comptabilité des comédiens garde la trace, les informations indigentes parues sur diverses feuilles, que reste-t-il ? Les allusions dans les correspondances bien connues — et en général malveillantes — de Saint-Évremond, de Mme de Sévigné, de Bussy-Rabutin, ou dans les correspondances, moins bien exploitées mais plus tardives, de Bossuet, de Quesnel, d'Arnauld ; les mentions peu nombreuses dans les *Mémoires* de Primi Visconti et de Sourches, dans le *Journal* de Dangeau ; les pauvres comptes rendus des gazettes, les petits vers des satiristes, les dissertations des pédants et folliculaires, enfin — et surtout — la correspondance, très incomplète, de Racine lui-même. Au total, si l'on écarte les *Mémoires* de Louis Racine et d'autres écrits du XVIIIe siècle également contestables, il n'y a certes pas là de quoi répondre à toutes les curiosités.

Or, elles sont d'autant plus diverses et plus vives que sa carrière semble plus étrange. En 1677, en effet, à l'âge de trente-sept ans, après avoir composé ce que beaucoup pensent être la plus belle tragédie écrite

— Ci-dessus portrait de Racine, par Santerre.

en français, l'auteur de *Phèdre* abandonne le théâtre et devient historiographe du roi [1]. Cette décision semble si surprenante que, pendant bien longtemps, on n'a pas même tenté de l'expliquer sur le plan positif de la carrière : seules une conversion et l'intervention de la grâce pouvaient justifier un revirement aussi extraordinaire [2]. Les critiques soulignaient en effet : « Ce qu'il tue en lui, c'est l'attachement de l'artiste à son œuvre, le désir invincible de réaliser le beau qu'il conçoit. Et c'est ce sacrifice qui paraît prodigieux. » Ou encore : « Il devait être persuadé que son art était la plus haute des occupations humaines. La poésie devait être vraiment sa vie et son tout. » Dans ces *devait*, on le notera, l'idée d'une sorte de convenance morale rejoint subtilement l'expression de la conjecture historique ; comme s'il était choquant, en vérité, qu'en abjurant la poésie, Racine n'ait pas eu le bon goût d'éprouver les sentiments qu'on s'attendait à trouver chez lui.

De nos jours, en effet, l'on considère couramment que l'écrivain a une mission très importante dans la Société. Et l'historien doit recueillir les moindres indices, scruter les documents les plus minces, pour arriver à se représenter, par-delà les « philosophes » du XVIIIe siècle et les Romantiques qui ont tellement transformé la situation de la littérature, quelle pouvait être la condition de l'homme de lettres au XVIIe siècle. Or, il apparaît que les contemporains de Racine n'ont guère songé en 1677 à lui reprocher de bafouer la dignité de l'Esprit et de l'Art ; ils ont jugé au contraire, on va le voir, que c'était pour lui une chance inespérée de quitter la profession douteuse d'auteur de théâtre, pour accéder à de hautes fonctions qui allaient le faire vivre dans l'intimité du roi. Cette promotion, ils l'ont considérée comme un prodigieux avancement social, et ils ont fort bien compris que le dramaturge ait préféré cet avancement à l'exercice de ses dons de créateur. Disons plus : ils n'auraient pas compris, en admettant que le refus ait été possible, qu'il négligeât cette admirable occasion de monter dans l'échelle sociale.

Devant cette brusque ascension, où nous croyons voir aujourd'hui une soudaine déchéance, ils ont eu un sentiment de surprise scandalisée qui est exactement à l'opposé du nôtre. Ils ont pensé, non pas que la charge d'historiographe était indigne de l'auteur d'*Andromaque*, mais que l'auteur d'*Andromaque* était indigne d'elle. Ils se sont étonnés de voir le

1. L'œuvre historique de ces vingt-deux années, de 1677 à sa mort, ne comprend guère que deux courts ouvrages et des notes ou fragments, au total environ 150 pages dans mon édition des *Œuvres complètes* (Bibliothèque de la Pléiade, tome II). Pourtant, l'historiographe s'est certainement appliqué à sa tâche, et c'est le hasard qui a voulu que les papiers dont avait hérité son successeur en 1699 fussent détruits dans un incendie en 1726.

2. Je laisse de côté, entre autres, l'explication dans le cadre de l'Affaire des Poisons. Racine a été effectivement mis en cause en 1679-1680, mais ceci n'a évidemment pu avoir d'effet sur une décision qu'il avait prise deux ans plus tôt. D'autre part, à supposer que l'auteur d'*Andromaque* ait empoisonné la Du Parc en 1668, pourquoi l'effet de ses remords ne se serait-il fait sentir que neuf ans après ?

roi préférer un Racine et un Boileau (nommé en même temps que lui) à un comte de Bussy-Rabutin, seigneur de grande naissance, cousin de Mme de Sévigné, qui pendant vingt années aspirera passionnément à cette charge. L'hésitation pourtant n'aurait pas dû être possible, et Mme de Sévigné ne concevait pas la conduite du roi. « Ah ! que je connais un homme de qualité à qui j'aurais bien plutôt fait écrire mon histoire qu'à ces bourgeois-là ! écrivait-elle à son cousin, c'est cela qui serait digne de la postérité !... Le Roi mériterait bien d'avoir d'autres historiens que deux poètes ; vous savez aussi bien que moi ce qu'on dit en disant : des *poètes.* » Et Bussy commente clairement : « Ces gens-là discréditent les vérités quand il leur en échappe. » En quittant le théâtre pour devenir l'historien patenté du roi, Racine n'a suscité autour de lui ni mépris, ni commisération, mais bien de l'envie.

Il n'est pas question de mettre en balance le noble emploi dont il est maintenant pourvu et son ancien métier d'auteur. Un versificateur du temps, dans une *Épître* qu'il lui dédie, résume ainsi le grand événement de l'année 1677 :

> *« Tu disparais, tu veux faire un plus noble usage*
> *Des talents que le Ciel t'a donnés en partage. »*

Bossuet, de même, écrira de Racine historien qu'il est *occupé à des sujets plus dignes de lui.* Et un auteur de la fin du siècle rappelle expressément qu'il *a abandonné le théâtre pour une occupation plus digne de lui.* Mais la chose pouvait-elle souffrir la discussion, puisque Louis XIV lui-même, de longues années auparavant, avait déclaré à plusieurs personnages qu'il venait de charger de composer son histoire : « Vous pouvez, messieurs, juger de l'estime que je fais de vous, puisque je vous confie la chose du monde qui m'est la plus précieuse, qui est ma gloire. »

En effet, quel plus magnifique usage peut-on faire de sa plume, que celui qui consiste à exalter les mérites du plus grand monarque de l'Univers ? Tous les académiciens s'y efforcent à l'envi. L'abbé Tallemant s'écrie : « Adorez, peuples, les pas de ce prince auguste ! » Barbier d'Aucour affirme : « Jamais potentat sur la terre n'a porté plus haut la majesté royale. » L'abbé de La Chambre juge que toutes les démarches du roi « laisseront par tous les lieux de son passage une trace continuelle de splendeur et de lumière aussi durable que le chemin des dieux de la Fable, marqué dans le ciel » — entendez : la Voie Lactée. Mais, parmi cette foule d'historiens et de panégyristes, seuls Racine et Boileau ont reçu le sacrement authentique qui fait d'eux les prêtres reconnus du culte royal [1].

S'ils continuent à faire œuvre d'écrivains, ce n'est plus en composant

1. Dans la préface de l'édition de 1683 de ses *Œuvres,* Boileau souligne qu'il est « engagé dans le glorieux emploi qui l'a tiré du métier de la poésie ».

des tragédies ou des satires pour le vain divertissement du public[1]. La littérature a enfin trouvé sa véritable justification, puisque « les Muses, comme l'observera La Fontaine, ne sont point inutiles à la réputation des héros. Quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le Jeune ? » Racine en convient volontiers. « *Il est juste*, souligne-t-il, *que les écrivains les plus illustres prennent* [le roi] *pour l'objet de toutes leurs veilles.* » Un journaliste du temps ira même jusqu'à considérer *Britannicus* ou *Mithridate* comme des exercices préparatoires du poète à l'accomplissement de sa véritable vocation, qui était très évidemment de composer l'histoire du roi : *Il semble*, lit-on dans *Le Mercure galant*, *qu'il ne se soit attaché quelque temps à faire les portraits de quelques héros de l'antiquité que pour essayer son pinceau et préparer ses couleurs dans le dessein de peindre ceux d'aujourd'hui avec une plus vive ressemblance.*

Les deux historiographes pratiquent désormais la littérature dans ce qu'elle a de plus sublime, en tant qu'elle rivalise avec le marbre et le bronze pour immortaliser Louis Le Grand. *Tous les mots de la langue*, affirme Racine à ses confrères de l'Académie, *toutes les syllabes nous paraissent précieuses, parce que nous les regardons comme autant d'instruments qui doivent servir à la gloire de notre auguste protecteur* — le roi. S'il y a ici un sacerdoce, si choquante la chose puisse-t-elle nous paraître aujourd'hui, ce n'est pas celui qui demande la création d'autres *Bérénice* et d'autres *Phèdre*, mais bien celui qui consiste, comme l'avait marqué un contemporain, à *conserver la splendeur des entreprises du roi et le détail de ses miracles.*

Le prestige de la littérature officielle, Racine le connaissait bien et depuis longtemps. Car ce n'est pas avec une pièce de théâtre qu'il avait commencé sa « carrière » littéraire. Sa première œuvre imprimée, à vingt ans, est une ode pour le mariage du roi, *La Nymphe de la Seine*, qu'il publie en 1660. Or à ce moment, précisément, Louis XIV et Colbert prennent conscience de l'importance politique des lettres et des arts. Jusqu'alors la littérature était un passe-temps de bonne compagnie pour gens titrés et rentés, et les poètes de métier étaient de pauvres hères qui annonçaient beaucoup plus le neveu de Rameau qu'un Victor Hugo, pair de France. Colbert, aidé par Chapelain, va leur donner une raison d'être : ils auront désormais leur place dans l'État. Ce ne seront plus des êtres inutiles qu'il est toutefois de bon ton de ne pas laisser mourir de faim tout à fait. Ils seront employés dans une sorte de Manufacture Royale de gloire, à chanter la grandeur de Louis XIV et à orner son règne.

Dans une lettre à Colbert de 1662, véritable charte de cette nationalisation de la littérature, Chapelain trace tout un programme de glorifi-

1. M. J. Pommier a fait ressortir ici-même, il y a dix ans, l'incompatibilité qui existait entre les hautes fonctions d'historiographe et le métier, alors peu estimé, d'auteur de théâtre.

cation, auquel les différents genres littéraires doivent collaborer, et il se livre à un examen méthodique des différents moyens d'immortaliser le roi. Il cite d'abord les vers : « De toutes les choses durables, c'est sans doute celle qui se défend le plus de l'injure du temps lorsqu'une bonne main s'en mêle. » Boursault remarquera de même :

Ce n'est pas toujours sur le cuivre
Qu'à la race future on transmet son destin ;
Ce que trace une plume et que conserve un livre
Trompe l'orgueil du bronze et l'espoir du burin.

Chapelain cite ensuite les panégyriques. Il cite les médailles. Il insiste sur l'Histoire. Et il en vient même aux Beaux-Arts : *Il y a bien, monsieur, d'autres moyens louables de répandre et de maintenir la gloire de Sa Majesté, desquels même les Anciens nous ont laissé d'illustres exemples qui arrêtent encore avec respect les yeux des peuples, comme sont les pyramides, les colonnes, les statues équestres, les colosses, les arcs triomphaux, les bustes de marbre et de bronze, les basses-tailles, tous monuments historiques auxquels on pourrait ajouter nos riches fabriques de tapisseries, nos peintures à fresque et nos estampes au burin, qui, pour être de moindre durée que les autres, ne laissent pas de se conserver longtemps.* Il s'agit, on le voit, d'une vaste organisation politique, où les arts et les lettres doivent concourir à un but commun.

Louis XIV doit entrer vivant dans l'Histoire : les écrivains et les artistes vont devenir en quelque sorte des fonctionnaires préposés à la fabrication de sa gloire. Ces fonctionnaires seront payés ; ils seront pensionnés par le roi, et la misère chronique des poètes, sans jamais disparaître tout à fait, se réduira de plus en plus aux dimensions d'un thème littéraire. Bien des *rimeurs affamés*, comme l'écrit alors Boileau, vont voir *tous les ans fructifier leurs vers*, à condition toutefois de *chanter du roi les augustes merveilles*. Louis XIV est un nouvel Auguste dont Colbert est le Mécène : quels seront les Virgiles ?

Le jeune Racine, à n'en pas douter, songe à devenir l'un d'eux. L'auteur de *La Nymphe de la Seine*, où Chapelain lui-même avait trouvé *beaucoup de stances qui ne se peuvent mieux*, n'a-t-il pas sa place toute marquée dans la nouvelle organisation ? En 1663, quand Louis XIV a la rougeole, Chapelain énumère à Colbert les œuvres qu'un sujet aussi noble que la maladie du roi a su inspirer à des esprits convenablement échauffés, au préalable, par les gratifications royales, ou l'espoir de les obtenir : *M. du Périer a ébauché là-dessus une petite ode latine. M. Cotin a fait un madrigal très joli, qu'il me doit envoyer demain. Un conseiller de Bretagne de nos amis, qui fit, il y a un an, un poème latin de douze cents vers sur la naissance de Mgr le Dauphin, m'apporta hier une ode française qui n'est pas méprisable sur la maladie et la guérison du Roi, qu'il imprimera au premier jour. Un fort habile médecin, nommé M. Petit, et qui n'est pas moins habile poète latin, fit, il y a deux ans,*

un excellent épithalame pour le mariage de Leurs Majestés, et par mon induction a fait un autre poème latin. C'est dans cette étrange liste que se trouve, quinze jours plus tard, le nom de Racine. *J'aurai dans peu de jours,* écrit Chapelain, *une ode française d'un jeune homme appelé Racine, qu'il m'a apportée et qu'il repolit sur mes avis. La matière en est la guérison de Sa Majesté.* L'*Ode sur la convalescence du Roi,* en effet, sera bientôt imprimée, avec ses cent dix octosyllabes de mauvais Malherbe, où le passé, le présent et l'avenir du Roi sont convenablement glorifiés. Et Racine, quatre mois plus tard, composera encore une troisième ode, *Le Renommée aux Muses.* Dès 1664, il est inscrit sur la *Liste des Gratifications,* et tous les ans désormais il touchera sa pension d'homme de lettres.

C'est l'auteur des *Odes* officielles qui a été introduit à la Cour dès la fin de 1663, c'est lui que Chapelain et Colbert ont connu et soutenu. Il n'a pas attendu 1677 pour devenir, selon l'heureuse formule que Chapelain appliquait à un autre *gratifié* « un des instruments de la gloire du Roi par les ouvrages de l'esprit. » Il l'était dès 1660 ; il le restera toute sa vie. Entre le chantre des *Odes* et l'historiographe, il y a une indiscutable continuité. Ce n'est pas seulement ce qu'on a si étrangement appelé la « retraite » de 1677 qui doit faire notre étonnement, mais bien la carrière tout entière de Racine, l'homme du programme de Chapelain, le courtisan de plume.

***

Les intentions de cette carrière deviennent évidemment plus apparentes après 1677. Sans cesser de s'intéresser au théâtre, et en particulier à la fortune de ses pièces, Racine s'applique à ses tâches d'historien : il suit le roi dans ses campagnes, il compile des mémoires, il recueille des témoignages ; huissier de l'immortalité, il consigne sur ses tablettes les paroles historiques que le roi lui fait l'honneur de lui adresser. Mais quand les circonstances l'exigent, il n'hésite pas à s'abstraire un instant de ses travaux pour servir de façon plus immédiate la splendeur du règne et de ses fêtes. Ce qui importe, c'est de plaire au maître et de se plier à ses goûts. Le Roi se passionne-t-il pour l'opéra ? Racine et Boileau écrivent en 1682 et 1683 des livrets d'opéra. En 1685, pour la fête fastueuse que Seignelay offre au roi à Sceaux, Racine compose son *Idylle sur la Paix* que Lully met aussitôt en musique. C'est de la même manière, mais assurément dans un esprit différent, qu'il composera pour Mme de Maintenon et Saint-Cyr *Esther,* divertissement dévot d'une Cour devenue dévote.

Chaque fois qu'il sera question à la Cour de littérature, de poésie, de bel esprit, il saura se montrer un auxiliaire précieux. Une grand dame, un personnage important ont-ils besoin de tourner une épître, de bâtir un discours, de rédiger un texte, il leur « prête sa belle plume », pour reprendre l'expression de Saint-Simon. Il se charge du texte du « livre

relié d'or et plein de tableaux de miniature » illustrant les campagnes du roi à partir de 1672, que Mme de Montespan offre à son royal amant pour ses étrennes de 1685. Il traduit une partie du *Banquet* à l'intention de l'abbesse de Fontevrault, sœur de Mme de Montespan. Il reçoit l'abbé Colbert à l'Académie et il compose vraisemblablement la harangue que prononcera plus tard devant le Roi, au nom du clergé de France, cet abbé devenu évêque. Il rédige l'*Épître* à Mme de Montespan, qui précède les *Œuvres* de son fils-prodige, le duc du Maine, *auteur de sept ans*. Monsieur le Prince, le fils du Grand Condé, s'adresse tout naturellement à lui pour savoir ce qu'on peut tirer de la religion des anciens Égyptiens pour décorer sa ménagerie de Chantilly. Il répond que le bœuf Apis lui semble plus indiqué que la déesse Isis. Il ajoute quelques particularités intéressantes ou divertissantes, et il termine : *Voilà Monseigneur, le petit mémoire que Votre Altesse Sérénissime me demanda il y a trois jours. Je me tiendrai infiniment glorieux toutes les fois qu'Elle voudra bien m'honorer de ses ordres et m'employer dans toutes les choses qui pourront le moins du monde contribuer à son plaisir.* Dans ce très grand monde, où le désir de s'instruire est beaucoup moins grand que l'horreur des pédants, il sait mériter le titre de « savant de la Cour ». Un contemporain pourtant hostile reconnaît : « Il débite la science avec beaucoup de gravité ; il donne ses décisions avec une modestie suffisante qui impose. La duchesse est ravie de l'avoir à sa table, ou après son repas, pour l'interroger sur plusieurs choses qu'elle ignore : c'est là qu'il triomphe. »

Si la littérature a été pour lui un moyen de parvenir, il faut avouer que ce moyen est efficace : né dans la bourgeoisie moyenne de province, bientôt orphelin et sans ressources, élevé par charité à Port-Royal, il a même réussi à faire oublier le monde des petits auteurs et les coulisses des comédiens, qu'il avait fréquentés pendant si longtemps. « Pour un homme venu de rien, lit-on dans le portrait qui est à la suite de la *Relation* de Spanheim [1], il a pris aisément les manières de la Cour. Les comédiens lui en avaient donné un faux air ; il l'a rectifié, et il est de mise partout. jusqu'au chevet du Roi. » De fait, le poète natif de La Ferté-Milon est le protégé ou même l'ami des plus grands personnages du royaume : les Chevreuse, ni les Colbert, ne lui ont ménagé leur appui. Les Condé l'ont soutenu en toute occasion. Mme de Montespan et surtout sa sœur, Mme de Thianges, lui ont montré une véritable amitié. Et quand l'étoile de la favorite commence à décliner, Mme de Maintenon marque à l'ex-poète une estime particulière ; au reste, elle lui restera toujours reconnaissante du triomphe qu'*Esther* a représenté pour elle.

On n'est donc pas trop surpris de trouver l'historiographe parmi les

1. Ce portrait, auquel est également emprunté le texte que je cite un peu plus haut, fait partie d'un *Recueil de caractères de diverses personnes considérables de la Cour de France*. Il n'est pas dû à Spanheim, dont la *Relation de la Cour de France* précède le *Recueil* dans l'édition Schefer, Paris, 1882.

happy few que le roi invite à Marly, et qui lui composent une cour beaucoup plus choisie qu'à Versailles ; or, un seul séjour dans cet Olympe très supérieur est une distinction de nature à combler de joie les courtisans les plus chevronnés. Dès 1674, il avait été pourvu gracieusement de la charge de trésorier de France à Moulins, sinécure qui lui valait un certain rang social et des revenus non négligeables. Mais en décembre 1690, au moment d'*Athalie*, il est nommé, honneur tout particulier, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté. Ces trois charges (avec celle d'historiographe) ne l'empêchent pas d'en briguer à deux reprises, en 1693 et 1694, une quatrième, celle de secrétaire du Cabinet, qui permettait de vivre dans une familiarité continuelle avec le monarque. Il ne l'obtient pas, et il se rabat finalement sur un office de secrétaire du roi, qu'il achète de ses deniers une somme très importante. Le roi multiplie à son égard les distinctions flatteuses : il lui donne dans le château de Versailles un appartement qui sera plus tard attribué à une princesse du sang ; en septembre 1696, à l'occasion d'une maladie, il l'établit dans sa chambre et lui fait lire du Plutarque. Au retour d'une visite faite au roi en 1699 après la mort de son collègue et ami, Boileau pourra dire : « Sa Majesté m'a parlé de M. Racine d'une manière à donner envie aux courtisans de mourir, s'ils croyaient qu'Elle parlât d'eux de la sorte après leur mort. »

Une aussi belle — et aussi étrange — carrière, on le devine, n'a pu se faire sans des aptitudes particulières et des soins constants. Dès sa jeunesse, Racine avait montré une étonnante souplesse et un singulier pouvoir d'adaptation ; il avait laissé voir également un appétit de succès qui n'était pas moins remarquable. S'il mérite plus tard le brevet d'homme de cour que Saint-Simon ne lui décerne pas à la légère, c'est en déployant chaque jour une stratégie de la flatterie dont on n'a pas de peine à trouver des exemples. En voici un qui montrera quelle attention il apporte à la moindre démarche. Après des négociations délicates, la pension des deux historiographes a été fixée à un chiffre satisfaisant. Le 8 avril 1692, Racine écrit à Boileau : *Mme de Maintenon m'a dit, ce matin, que le Roi avait réglé notre pension. J'ai dit au Roi que vous prendriez la liberté de lui écrire pour le remercier. Je vous conseille d'écrire quatre lignes au Roi et autant à Mme de Maintenon. Envoyez-moi vos lettres.* Boileau, le lendemain, envoie ses deux lettres, et, considérant son collègue comme un maître en la matière, il ajoute : « Je les ai écrites sans faire de brouillon, et je n'ai point ici de conseil : ainsi je vous prie d'examiner si elles sont en état d'être données. » Racine lui fait connaître le 11 avril les résultats de son expertise : il n'est pas question de les transmettre telles qu'elles sont. *Je vous envoie vos deux lettres avec mes remarques, dont vous ferez tel usage qu'il vous plaira. Tâchez de me les renvoyer avant six heures, ou pour mieux dire, avant cinq heures et demie du soir, afin que je les puisse donner avant que le Roi entre chez Mme de Maintenon. J'ai trouvé que la* trompette

et les sourds *étaient trop joués, et qu'il ne fallait point trop appuyer sur votre incommodité* [on sait que Boileau devenait de plus en plus sourd], *moins encore chercher de l'esprit sur ce sujet.* Le courtisan donne ici au villageois d'Auteuil une leçon de tact mondain ; les plaisanteries ingénieuses de Boileau, qu'on imagine aisément, sont forcées, d'autant plus qu'une infirmité, même quand on en rit soi-même, n'est jamais plaisante — surtout lorsqu'il s'agit d'une infirmité qui vous rend insociable. Racine a été attentif non seulement à la nature et à la forme des remerciements, mais aussi à leur opportunité, « à cinq heures et demie ». Boileau se laisse guider docilement, et le lendemain, 12 avril, Racine écrit : *Vos deux lettres sont à merveille, et je les donnerai tantôt.*

Un autre exemple fera voir sur le vif comment le courtisan, ayant une grâce à demander, fait le siège du roi, investit la place et emporte la décision. Il s'agit d'obtenir un canonicat de la Sainte-Chapelle pour le frère aîné de Boileau, doyen de Sens. Le roi doit prendre sa décision le 31 mai, Racine écrit à Boileau le 30 : *Je parlai hier de M. le Doyen au Père de La Chaise ; il m'assura qu'il était fort de vos amis et de toute la famille. J'ai parlé ce matin à Mme de Maintenon, et lui ai même donné une lettre que je lui avais écrite sur ce sujet, la mieux tournée que j'aie pu, afin qu'elle la pût lire au Roi. M. de Chamlay, de son côté, proteste qu'il a déjà fait merveilles et qu'il a parlé de M. le Doyen comme de l'homme du monde qui méritait le plus les grâces de Sa Majesté. Il promet qu'il reviendra encore ce soir à la charge. Je l'ai échauffé de tout mon possible et l'ai assuré de votre reconnaissance et de celle de M. le Doyen et de M. M. Dongois. Voilà, mon cher monsieur, où la chose en est.* Comme on pouvait s'y attendre, le roi ne peut résister à cette artillerie et l'abbé Boileau reçoit son canonicat.

***

Mais sa situation à la Cour est ambiguë, comme celle de la littérature elle-même. S'il ne fait pas carrière dans les Lettres, il fait tout de même carrière par les Lettres, dans une certaine mesure. Certes, tout le monde apprécie ses qualités mondaines, mais c'est pourtant à ses qualités littéraires, on l'a vu, qu'on a recours le plus souvent. Les autres courtisans font leur cour uniquement en courtisans ; lui seul fait sa cour aussi en écrivain. Un duc de Chevreuse et même une marquise de Sévigné sont dans l'entourage du roi, en quelque sorte de droit divin : par leur naissance. Si Racine approche le roi, c'est par la grâce de la littérature. Sa condition demeure donc jusqu'à un certain point solidaire de la littérature.

On comprend qu'il se soit toujours préoccupé d'élever la situation sociale des Lettres et même de défendre les poètes, qu'il était de bon ton de mépriser. La révolution politique et économique que Colbert et Chapelain avaient opérée dans les Lettres devait nécessairement être accompagnée d'une révolution mondaine : l'homme de lettres allait cesser d'être

considéré dans la société comme un réprouvé. Si Racine, âgé alors de vingt-six ans seulement, se lance avec une vigueur méchante dans la querelle des *Imaginaires*, c'est pour affirmer en face de Nicole la dignité de l'écrivain [1]. *Pourquoi voulez-vous*, écrit-il à son ancien maître de Port-Royal, *que ces ouvrages d'esprit soient une occupation peu honorable devant les hommes, et horrible devant Dieu ?* Et plus loin : *Nous ne trouvons point étrange que vous damniez les poètes : vous en damnez bien d'autres qu'eux. Ce qui nous surprend, c'est de voir que vous voulez empêcher les hommes de les honorer. Hé ! Monsieur, contentez-vous de donner les rangs dans l'autre monde : ne réglez point les récompenses de celui-ci.* Toute sa vie, il a ainsi défendu l'honneur des Lettres comme le sien propre.

Il a eu fort à faire, car les préjugés étaient tenaces, et l'institution des pensions, elle-même, avait rencontré de fortes résistances. Beaucoup pensaient que c'était du gaspillage de distribuer à des gens de plume des gratifications que les gens de guerre avaient mieux méritées. Un sonnet au roi, contemporain des premières *Listes*, se terminait ainsi :

Tes dons s'employent mal à des esprits si vains...
Il vaut mieux les répandre aux chefs de ta milice.
Pour le bien de l'État, les hommes de service
Te font plus de besoin que les bons écrivains.

Tallemant des Réaux reprochait au duc de Montausier ses goûts littéraires : *Il fait trop le bel esprit pour un homme de qualité, ou du moins, il le fait trop sérieusement.* Bussy reconnaissait que, pour beaucoup, *c'était déroger à noblesse que d'avoir de l'esprit.* Primi Visconti, de son côté, confirmait qu'en France, *l'on considère comme vil l'homme de qualité qui sait écrire*, et il concluait : *On n'estime que les titres de guerre ; ceux des Lettres et de toute autre profession sont méprisés.*

C'est en 1685, dans son discours solennel pour la réception à l'Académie du successeur de Corneille, que Racine formule de la façon la plus éclatante les revendications sociales de la littérature. Il s'en prend à l'opinion qui a généralement cours, qu'il flétrit sous le nom d'ignorance, et il jette ce défi : *Que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inutiles dans les États !* Il note la *différence que durant leur vie, la fortune met entre eux et les plus grands héros* et il la traite énergiquement — on sait combien le mot a de force alors — d'*étrange inégalité.* Heureusement, la postérité, continue-t-il, montre plus de sagesse. Elle *ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes : elle fait marcher de pair l'excellent poète et le grand capitaine.* Le grand mot est

1. En décembre 1665, Nicole, dans un écrit qui n'était nullement dirigé contre Racine, avait déclaré : « Les qualités d'auteur de romans ou de pièces de théâtre, qui ne sont pas fort honorables au jugement des honnêtes gens, sont horribles étant considérées selon les principes de la religion chrétienne et les règles de l'Evangile... Un poète de théâtre est un empoisonneur public, etc. »

lâché : il faut mettre la gloire littéraire, dont l'éclat est si douteux, sur le même plan que la gloire militaire dont Louis XIV et sa cour sont si amoureux. *Le même siècle*, continue-t-il, *qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guère moins d'avoir produit Horace et Virgile.* Le grand écrivain est l'égal du grand général ou du grand homme d'État. *La fameuse Athènes ne s'honore pas moins des Eschyle, des Sophocle, des Euripide, que des Thémistocle, des Périclès, des Alcibiade, qui vivaient en même temps qu'eux.* Le moment est venu de donner aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides du siècle de Louis XIV la considération à laquelle ils ont droit.

Ces déclarations retentissantes avaient été précédées d'une activité diplomatique qui ne laissait pas d'être significative. Racine, qui avait compris combien la naïve vanité du duc du Maine, l'ex-auteur de sept ans, pouvait le servir dans ses efforts pour promouvoir la littérature, avait essayé d'attirer à l'Académie le fils de Louis XIV et de Mme de Montespan. Mais le roi avait jugé que ce prince était encore trop jeune et qu'il fallait remettre sa candidature à plus tard. Racine avait agi en secret, et on devine les transports de l'Académie, quand elle apprit les intentions flatteuses du jeune prince. Elle chargea aussitôt l'historiographe, dit le procès-verbal, *de lui en faire de très humbles remerciements au nom de la Compagnie.* Un des académiciens serait même allé plus loin : « Il proposa, si l'on en croit un informateur de Bayle, de charger M. de Racine d'assurer ce prince que, quand même il n'y aurait point de place vacante dans leur corps, il n'y aurait aucun d'eux qui ne fût bien aise de mourir pour lui en faire une. » On ne pouvait faire moins devant un tel honneur.

Le fait que le jeune prince eût alors à peine quatorze ans importait peu : ce qui comptait, c'est qu'un membre de la famille royale aurait désormais fait partie, et, dans la mesure où la chose était possible, sur un certain pied d'égalité, d'un groupe de gens de lettres. Il y aurait eu là une sorte de « coup d'État » social et mondain, et la condition de la littérature s'en serait certainement trouvé transformée : Louis XIV ne se serait plus contenté de protéger les Belles-Lettres et d'introduire des écrivains dans sa Cour, il aurait en quelque sorte donné un otage de son propre sang à la littérature.

Certes, il y avait quelques gens de lettres tolérés dans le monde et même chargés d'emplois jugés importants ; on trouvait des prélats, des ministres et même des grands seigneurs pour se risquer à l'Académie ; mais ç'aurait été une véritable révolution que de voir un fils du roi siéger dans cette compagnie, qui en aurait aussitôt pris un lustre extraordinaire. A n'en pas douter, la position parfois difficile de Racine, homme de lettres à la Cour, en aurait été immédiatement renforcée. Ce plan, si ingénieusement combiné, trahissait assez le sens des préoccupations de son auteur.

L'historiographe était en effet installé au point de rencontre de la vie littéraire et de la vie mondaine : à l'Académie, par exemple, il représen-

tait la Cour et le service du roi ; à la Cour, il représentait les Lettres. Tous ses efforts allaient à unifier sa double existence de courtisan et d'écrivain, à éliminer ce que les préjugés du temps mettaient en elle de contradictoire. Il travaillait donc à élever la condition sociale de la littérature, et aussi bien était-ce là le meilleur moyen d'affermir sa position personnelle.

Cette révolution mondaine dont il tentait d'accélérer le rythme, c'était elle qui avait rendu possible sa carrière. Dans une société où, les valeurs littéraires tendaient à être acceptées quand elles s'harmonisaient avec les valeurs mondaines, un auteur de bonne compagnie et qui « savait la Cour » comme dit La Bruyère, pouvait, il l'avait prouvé, se faire une place. A coup sûr, dès sa période théâtrale, il avait su, chez les Chevreuse, chez les Colbert, à Fontainebleau même ou à Versailles, se montrer bon courtisan. Mais ce sont ses pièces de théâtre qui l'ont désigné à l'attention du roi. Faisant allusion à sa nomination à la charge d'historiographe, un contemporain affirmera : « Toute la France est très persuadée que le choix que ce monarque a fait de lui pour le dépeindre tel qu'il est à toute la postérité n'est qu'une suite de l'approbation qu'il a donnée à ses ouvrages. » Ainsi, la réussite même de Racine et la promotion sociale de la littérature ont eu pour effet de transformer l'auteur de *Bérénice* en auteur de la *Relation du Siège de Namur*. Si Louis XIV n'avait eu que mépris pour les Lettres et pour les écrivains, il aurait laissé Racine, dans son néant social, composer d'autres tragédies admirables. Mais précisément, il a apprécié *Britannicus* ou *Mithridate*, et il a su distinguer dans leur auteur des qualités et des mérites qui pouvaient faire de lui autre chose qu'un simple écrivain de théâtre. Il lui a donc donné les plus hautes fonctions dont un homme de lettres pût rêver, et l'ex-poète est devenu l'un des dignitaires de sa Cour. Ainsi l'estime de Louis XIV pour le meilleur dramaturge du temps a eu pour conséquence paradoxale, et de notre point de vue scandaleuse, de retirer ce dernier du théâtre.

Est-ce à dire, au terme de cette reconstitution, que tous les problèmes de la biographie racinienne soient résolus ? Non certes, et l'on continue à se demander pourquoi cette vocation théâtrale, si merveilleusement attestée, tourne court en 1677. L'abbé d'Olivet remarquait, à propos de Boyer, dont cinquante années de fécondité et de constance dans la carrière d'auteur dramatique avaient été si peu récompensées par le succès : « Puisque M. Boyer avait du génie, de l'inclination au travail, de bonnes mœurs, et qu'il portait l'habit ecclésiastique, n'aurait-il pas dû choisir dans les Lettres une autre route que le théâtre, plus convenable à ses talents, à son honneur et à sa fortune ? » Port-Royal n'avait pas laissé ignorer à Racine — titulaire lui aussi d'un bénéfice ecclésiastique — qu'il prêtait le flanc aux mêmes critiques. Pourquoi n'est-ce pas en 1664, mais seulement en 1677, que l'auteur de *La Nymphe de la Seine*, de l'*Ode sur la Convalescence*, etc., s'est avisé que son honneur courait des dangers, et

qu'il y avait « dans les Lettres une autre route que le théâtre » ? Pourtant les avertissements ne lui avaient pas alors manqué : famille et maîtres, tout Port-Royal lui avait fait savoir qu'il s'engageait dans une voie périlleuse, où il risquait à la fois la colère de Dieu et le mépris des hommes, son avenir mondain et son avenir surnaturel. Rien n'y avait fait ; il ne lui avait pas suffi d'être un bel esprit, remarqué à vingt ans par Chapelain et pensionné à vingt-trois par le Roi : il avait voulu devenir auteur dramatique.

Or, comment l'élan qui le poussait à vingt ans vers le théâtre, qui le portait à mépriser sagesse, prudence et intérêt bien entendus, a-t-il pu se ralentir assez, après quinze ans de succès qui auraient dû au contraire l'encourager, pour lui permettre d'écouter cette voix de l'intérêt matériel, social ou spirituel qu'il avait jadis refusé d'entendre ? Ou, si l'on préfère, pourquoi la vocation théâtrale de 1664, si exigeante et si bruyante, s'est-elle effacée si modestement en 1677 (et précisément quand elle n'avait plus de raisons d'être modeste) devant les exigences de la carrière ? Il y aurait là un dosage de motifs extrêmement délicat. Si cette étrange carrière — où les treize années de théâtre font une manière d'accident — devient relativement claire dans le cadre historique et social où j'ai tenté de la situer, la psychologie sineuse de celui qui fit cette carrière est loin d'avoir perdu tout son mystère : les amateurs d'ombre et de secret n'ont pas lieu de désespérer.

RAYMOND PICARD

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

VINCENT-DE-PAUL BAILLY

par Michel Guy *(La Colombe)*

Dans l'histoire du journalisme, le R. P. Bailly occupe une place importante, puisqu'il est l'un des fondateurs du journal catholique *La Croix* qui, depuis 1883, est lu chaque jour par des milliers de lecteurs particulièrement fidèles.

Mais l'homme lui-même (il est mort en 1912 à quatre-vingts ans) était un personnage fort pittoresque : ardent, combatif, faisant front de toutes parts, retournant contre ses ennemis jurés, francs-maçons et anticléricaux, leurs propres armes : sarcasmes, allégations injurieuses, flèches satiriques, caricatures corrosives.

Issu d'une famille bourgeoise parisienne, déjà dévouée à l'action catholique, il entra dans l'ordre des Assomptionnistes qui venait d'être créé, et dont le but premier était d'organiser des pèlerinages collectifs.

Les enfances de la Troisième République, les luttes religieuses, les scandales envenimés par l'esprit de parti donnèrent l'occasion au R. P. Bailly de déployer sa verve et l'engagèrent dans des polémiques où il fut comme un franc-tireur de l'Eglise. Car Rome, tenue à la prudence, n'approuva pas toujours son attitude.

M. Michel Guy, dans un livre alerte, vivant et parfois très amusant, nous fait le récit des aventures et des vicissitudes que connut ce « croisé », qui voulut être non de la croisade des seigneurs mais de la croisade du peuple.

P. A.

(Suite de la chronique bibliographique p. 136.)

DIOR, BALMAIN ET ZOLA

par Célia Bertin

Célia Bertin vient de publier sous le titre Haute Couture, Terre inconnue *un excellent ouvrage où elle a étudié ce qu'au temps de Balzac on aurait appelé la « physiologie » de la haute couture. En lisant son livre, en voyant comment une maison de couture s'anime et vit autour de projets de modèles qui, petit à petit s'améliorent et s'ajustent au milieu d'une vive agitation nerveuse et intellectuelle, on a le sentiment que toute l'entreprise est une sorte d'être vivant. Cette sensation Zola l'avait éprouvée jadis en étudiant non pas la Haute Couture, qui n'avait pas encore acquis, en dépit de Worth, tous ses titres de noblesse, mais les magasins de nouveautés. Si les sujets ne sont pas identiques, ils sont du moins cousins. Aussi avons-nous demandé à Célia Bertin de bien vouloir nous dire elle-même ce que lui apporte la comparaison des témoignages rassemblés dans le* Bonheur des Dames *et de ses propres observations.*

J'ai voulu connaître la haute couture parce que mon œil et mon oreille de romancière étaient intrigués : des jeunes femmes qui travaillaient chez des couturiers et avaient choisi ce métier presque par hasard, poussées par la nécessité de gagner leur vie et souvent celle de leurs enfants, étaient devenues différentes. Passive ou désabusée auparavant, chacune se passionnait pour sa maison, persuadée que le modéliste qui l'animait était le plus grand de son temps, que ses créations menaient la mode et que ce patron possédait seul les secrets de la véritable élégance. Toutes, un peu exaltées, disaient « nous » en parlant de leur maison. Toutes avaient pris un ton un peu trop haut, acquis un vocabulaire plein de mots tendres et d'injures, d'exclamations excessives. Comment avaient-elles changé ? Pourquoi ?

Je les imaginais vêtues de noir, bavardant avec une cliente ou des collègues dans un coin de ces salons où j'avais quelquefois assisté à des présentations de collection. Un décor de luxe, parfumé, raffiné, fleuri, toujours un peu en désordre avec le mannequin qui passe vêtu d'une blouse à peine boutonnée, la robe somptueuse abandonnée sur le dossier

d'une chaise, un mélange de théâtre et d'intimité féminine. J'avoue que je ne pensais pas alors au roman de Zola qui décrit la vie d'un des premiers grands magasins de nouveautés.

L'humble et difficile Denise du *Bonheur des Dames* paraissait ne rien avoir de commun avec ces jeunes femmes exubérantes et pleines d'autorité de chez Dior ou de chez Balmain.

Mais la maison de couture elle-même, qu'elle soit puissante, comme Dior, ou racée, comme Balmain, est exactement, comme le décrit Zola, un être vivant, un ensemble qui fait corps avec celui qui l'anime, comme le *Bonheur des Dames* avec Mouret. Elle croit en elle-même comme Mouret croyait en son expérience. Un créateur, s'il veut durer et conserver la vogue qu'il a su conquérir pendant une saison, ne doit pas faire une sorte d'artisanat perfectionné, mais il ne doit pas non plus se révéler comme un imprudent bateleur. Pour réussir, il doit être un très bon hommes d'affaires et posséder assez de souplesse pour se plier aux inventions d'un audacieux qui pourra peut-être ressembler à Mouret. Financiers, joueurs et modélistes épris d'esthétisme doivent avoir foi en leurs entreprises. Aujourd'hui, les créations, dans les maisons de coutures, de départements annexes de confection ou de bonneterie de luxe, les séjours et les contrats de modélistes aux États-Unis remplacent les nouveaux rayons de rideaux, de linge de maison ou de layette imaginés par Mouret après ceux de fourrure, de ganterie, de parapluies qui bouleversaient ses adversaires.

Ce *Bonheur des Dames* qu'on transforme, qu'on agrandit sans cesse et qui vend meilleur marché que les autres des centaines de mètres de soieries, de dentelles, de velours, il est situé place Gaillon, à l'angle de la rue de la Michodière, dans un quartier qui est encore de nos jours celui des marchands de tissus et des confectionneurs mais qui n'a jamais été celui des couturiers.

Les jours de réclame, on y orne l'entrée de somptueux tapis d'Orient mais, malgré cette recherche, c'est la masse des femmes que Mouret, le propriétaire, veut séduire et le « Paris-Bonheur », la soie lancée par lui à perte pour abattre les concurrents, est une étoffe populaire. Alors que si la maison Dior s'agrandit, la clientèle souhaitée demeure la même : celle de femmes riches, souvent blasées, qu'on essaiera de tenter par une diversité toujours plus grande dans l'invention, par un raffinement plein de fantaisie qui emprunte à l'art, aux expositions les plus courues, aux décorateurs en vogue.

Les produits vendus dans les deux sortes d'entreprises n'ont de commun que le fait qu'ils sont créés pour tenter la femme, mais Mouret ne prétendait pas influencer le goût d'une époque, il ne voulait pas, comme le couturier, contribuer à l'histoire de l'art de son temps, il ne se donnait pas de raisons esthétiques, il se voulait uniquement grand homme d'affaires. L'attitude de créateur ombrageux d'un Balenciaga lui

eût paru bien étrange. Pour Mouret les chiffons n'étaient qu'un moyen.

Je parle de Mouret comme d'un être vivant car, après avoir relu l'œuvre de Zola, ces personnages d'un autre temps existent pour moi. Après le travail qui m'a occupée longtemps, je suis sûre que toutes les descriptions de Zola sont exactes. Son lyrisme même, l'auteur du *Bonheur des Dames* ne l'a pas arbitrairement gonflé. Il a voulu décrire un grand magasin consacré à la femme et, le savait-il en commençant, lui aussi, son enquête ? tout ce qui touche à la parure féminine possède un élément mystérieux. Il évoque la convoitise, l'extase des femmes qui regardent une robe ou des étoffes et pour lui ce sont déjà des pensées d'amour. D'instinct, la femme s'habille pour plaire, même si le fait de s'habiller devient pour certaines un plaisir en soi.

Est-ce cette soumission au désir qui crée, dans la couture, cette prodigieuse mobilité d'humeur ? Je crois que tous ceux qui ont approché ce milieu en ont pris conscience. On y a les nerfs constamment à vif, le ton des querelles est celui des scènes, on se déchire, puis on se réconcilie. Zola a bien saisi cette vie étrange.

L'image qu'il en donne est celle que présentent aujourd'hui encore les maisons de nos couturiers. Chacune, comme *Au Bonheur des Dames*, forme une unité lisse, un monde bien rond, bien refermé sur lui-même et d'une maison à l'autre, avec des données qui sont les mêmes, l'atmosphère change totalement. Elles portent toutes l'empreinte de celui qui les anime. Elles ont chacune un style propre, un caractère qui vient de la façon de travailler du « patron », de ses recherches, de sa conception de l'élégance.

L'auteur des Rougon-Macquart a très bien vu aussi les éléments divers qui composent ces univers clos. Il a senti avec beaucoup de générosité lucide les problèmes, les difficultés de tous ces êtres.

A propos des vendeuses, il parle de « la misère en robe de soie ». Hélas, cela n'a guère changé. Dans la couture, les débutantes ont du mal à conquérir, tout comme autrefois, une clientèle et à se faire une place dans la maison. Les détails de l'organisation non plus n'ont pas changé. La guelte, les « tours de vente » existent toujours. La vie est dure ou l'a été pour toutes ces femmes et cela les a rendues âpres au gain, constamment sur la défensive. Une « nouvelle », qu'elles le veuillent ou non, elles la considèrent toujours, au début, comme une espèce d'ennemie. Et ce que Zola encore appelle « les histoires tendres » est la seule consolation de la vie de ces femmes surmenées.

Mais, au temps du *Bonheur des Dames*, l'apparition officielle d'un homme dans la vie des vendeuses était redoutée. On gardait rarement une employée qui se mariait. Les vendeuses étaient logées, surveillées, non parce qu'on attachait de l'importance à leur bien-être. Les précisions que donne le romancier à propos du réfectoire installé dans les sous-sols et où l'on sert une horrible cuisine ou à propos du loge-

ment sont sûrement vraies. On se visait qu'à obtenir un meilleur rendement.

Zola fait un tableau très complet, très complexe de leur condition. Il a été évidemment frappé de leur situation ambiguë en face de leurs clientes. Il l'expose dans la fameuse scène entre Mme Desforges, maîtresse de Mouret, et Denise, mais on sent sa préoccupation dans tout le livre. Ces femmes ont les mêmes désirs que les autres et connaissent l'envie au contact permanent des riches acheteuses.

Zola traite aussi des clientes, en dehors des passages célèbres où celles-ci forment la foule anonyme et avide qui se presse autour des comptoirs les jours de réclame. Leur convoitise l'a surpris, leurs désirs qui se transforment en manie, en vice même. Elles veulent ces objets qu'elles voient, brillants — comme les pies qui, raconte-t-on, volaient les dés et les ciseaux des jeunes filles dans l'herbe, au temps des jeux de grâces et de la tapisserie. Mais est-ce le goût de la parure qui les entraîne ou le désir d'être plus belles aux yeux des hommes ?

Les vols que conte Zola sont bien différents des histoires de copie qui occupent nos couturiers mais le motif est le même : l'attrait irrésistible qu'exerce sur certaines femmes un objet à la mode, portant le cachet d'une maison réputée. Les voleuses du *Bonheur des Dames* ne sont pas poussées par la nécessité, elles volent ce qui est luxueux et inutile.

Zola décrit avec une vraie tendresse de romancier les diverses activités d'une corporation bien parisienne. Il y a les boutiquiers comme l'oncle de Denise que ruinent les affaires de Mouret, il y a le père Bourras, le fabricant de parapluies qui parle de son travail avec le même amour, que le font aujourd'hui ceux qui chaque année créent plusieurs centaines de types de broderies ou des sacs nouveaux qui seront admirés dans le monde entier comme représentant le goût de Paris.

Car la beauté du métier, ce qui console tous ces gens de la médiocrité matérielle de leur vie, c'est la foi qu'ils ont en ce qu'ils font. Foi que je leur ai enviée certains jours et qui m'a toujours émue durant ma lente quête.

CÉLIA BERTIN

GRANDEUR ET MISÈRE DE LUC DIETRICH[1]

par PIERRE DE BOISDEFFRE

A LA rentrée d'octobre 1935, *Le Bonheur des Tristes*[2] inscrivait dans la constellation littéraire le nom d'un inconnu : Luc Dietrich. Trois ans plus tôt, il avait publié une brève plaquette de poèmes — *Huttes à la Lisière* — où Luc Durtain, son préfacier, avait trouvé « un curieux mélange de fraîcheur et de maladresse, peu de choses apprises, de l'incertitude et du raffinement » et dont le poète Supervielle avait aimé le « parfum plaintif des faubourgs ». Salué comme une révélation par des écrivains et des critiques aussi différents que Roland Dorgelès et Jean Giono, Jacques Madaule et Maurice Sachs, Pierre Loewel et André Rousseaux, *Le Bonheur des Tristes*, « conte de fées réaliste[3] » était une confession, l'histoire d'un enfant singulièrement lucide (jusqu'au cynisme), d'un homme étonnamment fidèle à l'enfance (jusqu'à la candeur) ; on n'y trouvait ni vanité, ni amour-propre, peu de sens moral (du moins, dans l'acception courante), mais une intimité mystérieuse avec la nature, avec la misère et surtout avec le rêve, une perpétuelle inquiétude... ni sagesse ni sainteté, seulement une complète absence de respect humain. Le récit parut peu vraisemblable : il était vrai. Ici, une fois de plus, pour expliquer une œuvre, il faut remonter à la source, c'est-à-dire à la vie.

L'enfance de Luc Dietrich a été hantée par ce dieu sinistre : la drogue. Lorsque son père meurt, miné par elle et par les excès de la colonie, Luc a cinq ans : messager que nul ne soupçonne, il ramène à une mère qu'il adore la terrible provende dont elle ne peut plus se passer. Le voilà, pour

1. Un groupe d'amis, au premier rang desquels Michel Random et Lanza del Vasto, vient de consacrer à Luc Dietrich une exposition de ses photographies à la Galerie d'Orsay, une causerie de Lanza del Vasto et un grand débat au musée Guimet (le 1er février) animé par Jacques Madaule (avec Lanza, Michel Random, Pierre Minet, Raymond Christoflour, Louis Pauwels, Pierre Schaeffer et Pierre de Boisdeffre). A signaler aussi le numéro de février 1956 de *L'Esprit des Lettres* en partie consacré à Luc Dietrich.

2. Denoël. Chez cet éditeur, *L'Apprentissage de la Ville* (1942) et *L'Injuste Grandeur* (1951), précédé de *L'Histoire d'une Amitié* de Lanza del Vasto (nous ferons de fréquents emprunts à ce beau texte dans notre article).

3. Le mot est de Roland Dorgelès.

toujours, condamné à se cacher, à dérober et à mentir. On croit qu'il ne comprend pas, et il sait. Il n'oubliera jamais *l'odeur noire* du laudanum qu'il compare à « une de ces fleurs qui mangent les mouches ». Tout est sacrifié à la drogue : les maigres ressources, la nourriture et la santé. La mère fuit, d'hôpital en hôpital ; l'enfant est recueilli par des parents, qu'il n'aime pas, et qui s'en débarrassent en l'expédiant dans un asile. Sa mère le reprend ; ils se réfugient à Paris : cet exode est raconté dans *Le Bonheur des Tristes*. Luc est déjà marqué : par la poliomyélite, la faim, la misère. Il a grandi trop vite, est passé par trop de mains, a connu de trop près la souffrance ; garçon inquiétant, il étrangle ses chats, vagabonde et, le jour où sa mère agonise, court à son premier rendez-vous d'amour. Ainsi perd-il la seule tendresse de sa vie, la seule à laquelle il ait cru. Au bord de l'abîme, il y avait au moins un être qu'il aurait voulu sauver ; désormais, rien ne le retient.

Du seul point de vue du pittoresque, ses aventures auraient de quoi nous retenir : il est tour à tour garçon de ferme (dans une montagne reculée où sévissent la brutalité, le vol, l'inceste et même l'assassinat), clochard dans un wagon abandonné, amoureux d'une jeune Anglaise du meilleur monde, aussi à l'aise sous les ponts que dans les salons parisiens. Il est même recueilli — sur une route, blessé dans une rixe — par une dame à laquelle il plaît, dont il devient bientôt l'amant et l'enfant gâté, heureux jusqu'au jour où il s'aperçoit que sa protectrice est la « patronne » d'une des plus célèbres « maisons » de Paris, et qu'elle doit sa fortune et son influence politique au trafic de l'opium et à la traite des Blanches. Il aura le courage de s'échapper, retrouvera la « cloche », sa vie d'attente et de misère, retombera dans les poisons et les délices de Capoue, leur échappera à nouveau.

⁂

Après la misère est venue l'Amitié. Luc a rencontré Lanza del Vasto : à la fin de mars 1932, sur un banc, à l'heure de midi, deux vagabonds déjeunent d'un crouton de pain ; pour savoir l'heure, ils interrogent le soleil. Lanza demande à son compagnon : « Et vous, êtes-vous vrai comme ce pain ? » Ils en restent là, mais se retrouvent quelques semaines plus tard chez Supervielle : c'est le début d'une amitié que la mort seule devait interrompre. On ne saurait exagérer l'influence exercée sur Luc Dietrich car l'auteur du *Pèlerinage aux Sources*, de dix ans plus âgé que Luc, est déjà en possession de tous ses dons littéraires et d'une philosophie de l'existence qui va bientôt l'amener sur les traces de Gandhi. C'est au « Grand Ami » — le seul avec René Daumal — que Luc confia son premier manuscrit — dont le poète, censeur impitoyable, « étouffé d'ennui », ne retint que quelques lignes ; c'est Lanza qui l'invita chez sa mère, à Florence, et se mit à recueillir ses rêves. On peut même se demander dans quelle mesure la prose de Luc n'épouse pas celle du poète, média-

teur sans lequel nous n'aurions jamais connu le « courrier secret » de ses nuits.

⁂

La troisième expérience fondamentale de Luc — après l'enfance maudite et le rêve — fut celle de l'amour. « Je l'ai presque toujours trouvé, dira Lanza, dans les affres ou l'extase d'une grande passion. L'objet de la passion changeait sans cesse, mais immuables le délire et le désordre de l'amant. » Ceci mérite quelque explication. Comment ce grand garçon timide, taciturne, l'œil absent, vêtu de loques, sans un sou, pouvait-il plaire ?

« *Des pieds à la tête, il était marqué et historié. La paralysie infantile lui avait tordu les pieds et fléchi les jambes ; son pied gauche qui avait été gelé lorsqu'il faisait le valet de ferme restait fragile... les entrailles étaient ruinées par la faim et par les nourritures de hasard ; le poumon atteint par les « grands mois d'hiver » : enfin, il s'était crevé une oreille en sautant un pont afin de prouver à une fille quelconque qu'il était capable de n'importe quoi pour lui plaire (car « l'amour c'est cela : un grand courage inutile* [1]*).* »

Or, Luc plaisait. Il était couvert de femmes. Vivre, pour lui, c'était séduire. Séduire, c'était échapper à cet état de prostration dans lequel il était trop souvent plongé. De l'amour, il a connu le meilleur et le pire : le désir de la première femme venue, qui le prenait comme un coup de sang, et aussi les longues fiançailles avec celle qu'il a nommée Lucrèce de Champierre, la belle Anglaise de Florence à laquelle il avait eu le courage de dire : « Oubliez-moi, je ne suis pas digne de vous, je viens des bas-fonds... je ne suis pas ce qu'on peut appeler un honnête homme. » Et Lucrèce lui avait répondu : « Je hais les honnêtes gens. »

Nous suivons dans *L'Apprentissage* le cours périlleux, tour à tour idyllique et sordide, de cette longue aventure née d'un espoir irréalisable, compromise en liaison, mêlée à un crime, et dont la fin fut surprenante : quand la jeune fille lui rendit son amour, Luc, converti par Gurdjieff, la quitta sans un regard : « Si c'est pour recommencer le jeu, à quoi bon ? La femme n'est pas ce que je cherche : c'est l'amour que je cherche, la connaissance, la délivrance... ». Quant à l'autre diptyque, celui d'Arlette, la terrible « Patronne », il s'explique à la fois par la reconnaissance pour ce qu'elle avait fait pour lui, depuis le jour où elle l'avait ramassé à demi mort au bord d'une route (et ce jour-là, elle avait été le Bon Samaritain), mais aussi par l'attrait du luxe, et ce que Lanza appelait « la curiosité des dessous », cette plongée dans un univers insoupçonné : la rencontre des Puissants, venus s'abreuver à la lie commune, dans les salons spéciaux d'une maison de débauche.

Confident de Luc, Lanza ne lui avait pas ménagé les conseils :

N'oublie pas, lui répétait-il, *que l'amour n'est pas une passion que l'on subit*

1. Lanza del Vasto, *op. cit.*

mais une œuvre à accomplir... Ce n'est pas une jouissance mais une épreuve, et la mesure de ce que nous sommes. L'amour n'est pas une fin, mais un passage ; l'amour qui passe ne mène à rien... Dans ta femme se cache ton prochain... un être que tu dois aimer pour lui-même, comme toi-même... aimer c'est prendre et donner, ce n'est pas posséder... n'oubliez pas que là où deux s'aiment, là se trouve un troisième invisible, l'amour qui est Dieu même... ne l'offensez pas de peur qu'il ne vous punisse en vous laissant tout seuls vous écraser l'un et l'autre dans la même cage[1]...

Luc n'avait pas tenu compte de ces conseils ; au sacrement, qui engage les âmes, il avait préféré la complicité qui lie les corps, puis les dangereuses investigations de Gurdjieff. Il avait payé cette erreur du prix de son amour. C'est qu'il cherchait maintenant autre chose : le mystère de notre destinée.

***

M. Louis Pauwels s'est fait récemment l'historiographe[2] du fameux thaumaturge d'Avon (mort en 1949), sauveur pour les uns, démon pour d'autres, en tout cas tentateur dont l'influence fut capitale sur une génération à la recherche d'une foi, qui ne trouvait plus dans la raison de quoi fonder l'homme : Margaret Anderson, Georgette Leblanc, Katherine Mansfield, Frances Rudolph, et, dans la nouvelle génération littéraire, Pauwels, Pierre Schaeffer, René Daumal, Paul Sérant sont, à une époque de leur vie, entrés dans l'ombre glaciaire de Gurdjieff. Ils venaient apprendre à se détacher d'une vie mécanique, à connaître leur vrai Moi et à coïncider avec lui, à « posséder la vérité dans une âme et dans un corps ».

Avant de connaître Gurdjieff, Luc avait rencontré René Daumal, écrivain inconnu et extraordinaire qui, en 1928, avait fondé, avec Roger Gilbert-Lecomte et Roger Vailland, cette curieuse revue surréaliste que fut *Le Grand Jeu*. Miné par la misère et par la tuberculose, refusant de s'intéresser au monde matériel, Daumal lui échappait par l'hypnose (il s'anesthésiait au peroxyde d'azote), essayant de franchir la porte invisible qui nous sépare de l'autre monde, de faire « l'expérience de l'au-delà ». Une psychanalyse bien conduite aurait peut-être libéré Daumal et arraché Luc Dietrich à ses obsessions infantiles ; en fait, des esprits aussi attirés par de telles formes de la connaissance étaient voués à l'Enseignement de Gurdjieff. En dépit des réserves de Lanza del Vasto, justement inquiet, Luc, après Daumal — c'était au début de la guerre — se remit entre les mains du Maître[3].

Luc s'installe au Plateau d'Assy, dévoré par l'anxiété métapsychique autant que par la maladie. Le Maître l'a détaché de tout, et d'abord de Lucrèce, lui a fait prendre conscience de l' « absolue merdité » de la condition humaine. Le dernier chapitre — énigmatique et doulou-

1. *Op. cit.*
2. *Monsieur Gurdjieff.*
3. Celui-ci, pour délivrer Dietrich de l'amour, le condamna à posséder une femme par jour.

reux — de *L'Apprentissage* fait songer à Kafka, aux témoins de l'Absurde. Il ouvre sur un autre horizon que le nôtre :

Il ne peut plus être question de repos pour celui que travaille le levain du savoir, Et même dans les bons moments de l'amour — ceux qui se font d'eux-mêmes — il ne pourra plus s'oublier, il ne pourra plus dormir comme pierre au soleil. Mais il s'entendra et se verra : un autre monde prendra naissance en lui [1].

Maintenant Luc savait que « tous ses actes, tous » avaient été lâchés au hasard « par un semeur ivre ». L'humanité n'était qu'une « mauvaise marée », condamnée à disparaître, car « la nature n'aime que notre mort ». Le Maître était en effet, pour ses disciples, « celui qui ouvre la Porte » : celle de leur mort. Luc dut le comprendre en observant la métamorphose d'Irène-Carole Reweliotty, une jeune fille de vingt et un ans qu'il avait amenée à Gurdjieff, ou plutôt « à l'étude de soi-même », c'est-à-dire à « l'étude de (son) mensonge ». En deux mois, la malheureuse s'était si bien détachée qu'elle dépérissait. Pris de peur, Luc lui conseilla de s'éloigner.

Il commençait à être connu ; la presse s'était beaucoup occupée de *L'Apprentissage de la Ville* (paru en 1942), une revue [2] lui consacrait un numéro spécial, des jeunes gens se passionnaient pour ses livres comme pour le *Pèlerinage aux Sources* de son ami Lanza. C'était leur manière d'oublier les horreurs de la guerre. Mais rien de tout cela ne comptait plus. Le 10 juin 1944, Luc fut blessé au cours du bombardement de Saint-Lô. Soigné dans l'Orne, puis ramené à Paris, on crut qu'il allait se rétablir. D'aucuns affirment qu'il s'est laissé mourir : en tout cas, c'est frappé d'aphasie, paralysé du côté droit, mais « les yeux grands ouverts et pleins de questions » qu'il expira. Il avait trente-deux ans. Irène Reweliotty et René Daumal le suivirent de quelques semaines dans la tombe.

⁂

L'œuvre de Luc ne ment pas à sa vie. L'écrivain certes, est singulier. D'études, aucune ; ni d'orthographe ; de culture, à peine davantage. Et pourtant, un écrivain-né : à la fois un visuel et un visionnaire. Cette conjonction du symbolisme et du réalisme est rare. Luc est d'abord un poète : *Le saule sec que la mort a touché, son image vivante est tombée pour tout le temps du monde aux sources de l'abîme. Son temps de vie fut le jour dans les joncs. Son temps de nuit, c'est maintenant ce bras enfoncé dans la mort de l'étang. Tout ce qui naît de cette source épaisse, y retombe englouti, et le monde entier pèse sur un point d'eau* [3].

Luc Dietrich avait un goût vif pour la photographie ; avec un appareil fort simple, « comme ceux que portent les boutiquiers dans leurs promenades du dimanche », il a pris des photographies inoubliables, dont

1. *L'Apprentissage de la Ville.*
2. *Fusées.* (« La Sincérité chez l'Ecrivain, », 1942.)
3. *L'Injuste Grandeur.*

témoignent deux albums[1] où il atteint spontanément à la perfection de l'art : des branches qui quadrillent le ciel, l'ombre d'une main sur une feuille, un corps nu dans la mousse, la tête d'un cheval, la pile d'un pont, donnent une sensation de plénitude, presque sacrée.

La phrase de Luc ressemble à ces instantanés ; d'une chose, elle exprime à la fois la *présence* et le *poème*. Voici l'arbre : *il a crevé la terre compacte, puis il est monté dans le ciel comme une tour de silence.* Quelle science dans cette brève description d'un troupeau de moutons : *Ils sont là, dans l'épaisseur de l'herbe, comme des rochers. Quand on s'approche, ils se perdent dans une fuite pleine de pattes. Leurs dos d'éponge prennent la lumière qui devient grasse, et même après le coucher du soleil ils la gardent dans leur marche entre les graminées*[2].

On retrouve ces qualités dans son œuvre romanesque, avec le goût du détail précis, et une sorte d'humour impitoyable dans les rapprochements.

Il décrit les hommes comme s'il les voyait d'un autre monde. Il ne les blâme pas. Simplement, il se refuse à justifier leur existence. Comme Simone Weil, c'est la société qu'il condamne. La société et non la nature. Celle-ci, Luc la voit aussi belle qu'à sa création, et le lyrisme avec lequel il en parle contraste avec le regard impitoyable qu'il jette sur une humanité corrompue.

***

Si Luc était « paresseux, ignorant, inconséquent, menteur, vantard, veule » il aurait, selon Lanza del Vasto, possédé « la charité totale, celle qui couvre tous les péchés : le don de soi et la grâce dans le don ». D'où vient en effet qu'une confession aussi « réaliste » ne nous choque guère, qu'elle parvient même à nous émouvoir ? C'est qu'elle est aussi éloignée du pharisaïsme que du cynisme. Les situations tiennent lieu de sentences : c'est à nous de les interpréter. Cynique, il ne l'est pas non plus, et l'on chercherait en vain ces postures avantageuses, cette outrecuidante satisfaction de soi qui gâchent trop de confessions d'écrivains.

Comme l'écrit Jacques Madaule, « il est le témoin incorruptible de sa propre corruption, de la nôtre et de celle du siècle ». C'est en ceci qu'il est exemplaire, si son transparent héros l'est fort peu : le mal dont il souffre, il ne le dissimule pas, il ne s'en targue pas non plus, on pourrait dire qu'*il l'assume* s'il n'y mettait quelque complaisance, car il est inséparable de sa misère, de sa veulerie. L'angoisse et le bonheur ont si bien lié partie — le fameux « bonheur des tristes » — qu'il n'imagine pas de bonheur en dehors de cette angoisse. Il écrit pour « donner soif », non pour rassasier.

1. *Terre.* (Photographies et proses poétiques.) *Photographies.* (Texte de Dietrich préface de Jean Cassou, 1936.)

2. Lanza del Vasto, *L'Injuste Grandeur.*

Dans cette vie ouverte, démantelée, livrée à toutes les rencontres, à toutes les impulsions, une seule idée demeure, la réponse qu'il oppose, à la fin du *Bonheur des Tristes*, à sa vie de clochard épuisé. « Que deviendrai-je ? se demandait-il. Écrivain. » Sans doute ses lecteurs étaient-ils trop, et chacun « occupé d'autre chose » (comme ceux de Kafka). Mais il avait conscience d'écrire pour devenir meilleur, pour se purifier, avec l'espoir de découvrir « la grandeur substantielle du monde ». Là est le sens du recours à Gurdjieff, qui lui a inspiré non seulement les pages (vécues) du *Pot de Miel* où il se détourne de l'amour et du monde, mais cet admirable *Examen*, où il faut voir non un « exercice littéraire » mais un guide pour ceux « qui, comme moi, désirent changer ». Sur deux colonnes s'opposent « celui que je ne veux pas être » (et qu'il était, en fait) et « celui que je voudrais être ». J'en détacherai seulement ces passages :

Rien en lui n'est protégé des regards d'autrui, tout est écrit sur son visage ; ses ressentiments et ses dégoûts, ses complaisances et ses convoitises, et plus clairement que le reste : sa fourberie.

. . . . . .

...Malade, il exploite son mal comme un autre exploiterait son bien...

... L'idée de profit ne le quitte jamais et moins que jamais dans le don et la prière.

. . . . . .

On aime à le regarder car il se contient et de ce fait contient le monde.

. . . . . .

Il pardonne sans faiblesse et donne sans calcul.

Entre deux conditions, il choisit celle où il y a le plus à donner, le plus à aider, le plus à aimer.

. . . . . .

Voilà qui nous aide à le comprendre, et qui nous permet de l'aimer. Sans doute est-il resté en chemin et ne s'est-il pas accompli. Qu'un autre lui jette la première pierre ! En tout cas, son œuvre nous touche parce que, telle une plante, elle « ne ment pas, n'imite pas, ne se répand pas, n'attaque pas, ne sort pas d'elle-même, elle reste conforme à sa semence et fidèle à ses racines, aussi ignore-t-elle la laideur, punition de ceux qui font tout pour l'apparence ».

PIERRE DE BOISDEFFRE

MARCEL GRIAULE

par Jean-Paul Lebeuf

Marcel Griaule est mort à l'aube du 23 février 1956, après une courte rechute du mal qui l'avait atteint moins de cinq ans auparavant. Jusqu'au dernier moment, tous ceux qui l'aimaient avaient espéré qu'il surmonterait cette nouvelle crise et malgré l'angoisse qui les étreignait, la plus légère amélioration de son état devenait un espoir.

Il était né le 16 mai 1898 à Aisy-sur-Armançon, dans l'Yonne, d'une famille d'origine briarde. Après avoir terminé ses études il s'engagea en 1917 et ne quitta l'armée, avec le grade de sous-lieutenant d'aviation, qu'en 1924. Il décida de reprendre ses études tout en travaillant à la revue *Documents*. Il fit alors la connaissance d'un Abyssin, Agagnaou Enguéda, rencontre qui décida de sa carrière. Immédiatement, il se passionna pour l'Éthiopie et sa civilisation. Il passait des journées entières à interroger celui qui fut ainsi son premier informateur. Sa vocation était née et l'ange de la recherche ne le quittera plus tout au long de la voie qu'il s'était tracée alors.

En 1928, un an après avoir obtenu le diplôme d'abyssin de l'École Nationale des Langues Orientales Vivantes, il est chargé d'une mission ethnographique qui le conduit en Abyssinie. Il faut noter que si la rencontre d'Agagnaou Enguéda avait décidé de sa carrière scientifique, la qualité des renseignements que ce dernier lui avait fournis devait, dès le début de ses travaux, lui montrer l'importance, dans la recherche ethnographique, des renseignements obtenus de bouche à oreille, la valeur irremplaçable du témoignage direct.

De cette première expédition, poursuivie parfois dans des conditions héroïques, il rapporte une magnifique moisson d'observations et de documents, de précieux manuscrits chrétiens en langue guèze et amharique, de nombreux textes oraux et des notes considérables sur la civilisation éthiopienne alors mal connue en Europe. A peine de retour, il termine sa Licence de Lettres et fait paraître ses premiers volumes, *Le Livre de Recettes d'un Dabtara abyssin, Silhouettes et Graffiti abyssins.*

Simultanément, il prépare une nouvelle expédition dont l'idée était

née pendant ce premier voyage, et qui, avec de nombreux collaborateurs, devait le conduire, à travers l'Afrique, de l'Atlantique à la mer Rouge. Pour la première fois, le 31 mars 1931, le Parlement vota une loi spéciale à l'intention d'une mission scientifique, trois départements ministériels, quatre gouvernements coloniaux, seize institutions donnèrent leur concours. Les principaux objectifs de l'expédition étaient le rassemblement de collections destinées au musée du Trocadéro, la poursuite d'enquêtes ethnographiques dans l'ensemble des populations visitées et, notamment, dans les groupes riverains du lac Tana, dont les civilisations risquaient de demeurer à jamais ignorées si leur étude n'était pas entreprise de façon immédiate. Afin de créer un mouvement général d'intérêt pour les peuples africains, l'expédition se proposait encore « de donner des directives aux fonctionnaires de bonne volonté pour qu'ils effectuent des observations utilisables et pour qu'ils rassemblent des collections selon une méthode rationnelle et aussi de déterminer chez les étudiants français un courant de sympathie en faveur des études ethnographiques ».

La mission Dakar-Djibouti part en mai 1931 et revient au début de 1933. Pendant vingt-deux mois, des travaux sont entrepris dans quinze pays : Sénégal, Soudan français, Haute-Volta, Dahomey, Niger, Nigeria, Cameroun, Tchad, Moyen-Congo, Oubangui-Chari, Congo belge, Soudan anglo-égyptien, Abyssinie, Érythrée, Côte des Somalis. Elle rapportait une récolte abondante. Des manuscrits guèzes et amhariques (deux langues abyssines) qui font de la Bibliothèque nationale la plus riche d'Europe en documents de cette nature. Des peintures abyssines, parmi lesquelles la totalité de celles de l'église Antonios de Gondar [1], une des plus anciennes du pays, lesquelles constituent une documentation unique pour l'histoire de la peinture. Des milliers d'objets « ethnographiques », des témoignages à foison. Un ensemble exceptionnel qui ne put être rassemblé que grâce à la collaboration permanente des Africains avec les membres de la mission. Une méthode originale d'enquête ethnographique fut employée qui combinait l'*extensif* et l'*intensif* : études intensives dans des populations choisies comme particulièrement représentatives des civilisations africaines et chez lesquelles les conditions de travail s'étaient révélées plus aisées, chez les autres, ethnographie extensive, c'est-à-dire étude d'une même institution (techniques, magie, par exemple) dans divers groupes humains. C'est au début de ce long voyage que Griaule se rendit pour la première fois dans les falaises de Bandiagara, qu'il ne revit jamais sans une vive émotion. Il y commença l'étude des Dogon [2] qu'il devait illustrer et qui lui permirent de donner à la science de l'homme le meilleur de lui-même.

1. Voir à ce sujet *Les Peintures d'Antonios*, par Marcel Griaule (*Revue de Paris*, 1er octobre 1954).

2. Les Dogon sont un groupe ethnique établi dans la boucle du Niger (falaises de Bandiagara). Ils n'ont été touchés ni par l'Islam ni par le christianisme.

Dès le retour de l'expédition, d'innombrables articles et des volumes importants paraissent, *Jeux et Divertissements abyssins*, *Jeux dogon* et surtout *Masques dogon*, sa thèse de doctorat ès lettres de l'Université de Paris. La publication d'un important numéro de la revue *Minotaure* consacré aux travaux de la Mission Dakar-Djibouti et, au musée de l'Homme, une exposition des collections rapportées par l'expédition, attirent sur l'ethnographie l'attention du grand public. Simultanément, il publie un livre sur l'Abyssinie, un des seuls « récits de voyage » parus au cours des dernières décennies méritant véritablement cette appellation galvaudée depuis par de pseudo-explorateurs et des observateurs fantaisistes, *Les Flambeurs d'Hommes*, qui furent donnés sous forme d'articles dans la *Revue de Paris* avant de paraître en librairie.

Il organise de nouvelles expéditions. En 1935, la Mission Sahara-Soudan, qui le conduisit à nouveau chez les Dogon, en 1936 et 1937, la Mission Sahara-Cameroun, pendant laquelle il retourna, pour la troisième fois, dans les falaises de Bandiagara et revint dans le nord du Cameroun où j'eus la joie de l'accompagner, enfin, en 1938 et 1939, grâce à Jean Lebaudy, mécène aussi généreux qu'amical, la Mission Niger-lac Iro.

Pendant toute cette période, tant sur le terrain qu'au laboratoire, il fut une sorte de professeur sans chaire, conseillant et guidant ceux que sa personnalité avait attirés à l'ethnographie. Il était l'homme avec lequel on choisissait de travailler. Nommé directeur-adjoint du Laboratoire d'Ethnologie de l'École Pratique des Hautes Études, on crée bientôt pour lui une chaire d'Ethnologie à la Sorbonne. Ce dernier enseignement, celui qu'il donna à l'École de la France d'Outre-Mer et au Centre des Hautes Études d'Administration musulmane, le secrétariat général de la Société des Africanistes, la codirection de l'*International African Institute*, toutes ces charges qu'il supportait allégrement ne l'empêchèrent pas de poursuivre ses publications. Parmi ces dernières, les articles parus dans cette revue même, puis publiés en volume, consacrés aux *Sao légendaires*, sont parmi les plus frappants.

Il prépare d'autres recherches et, à partir de 1946, il dirige pendant près de dix ans une mission quasi permanente dans la boucle du Niger chez les Dogon puis, parallèlement, dans les populations voisines, Bambara et Bozo, principalement. Il y applique, une fois de plus, avec ses collaborateurs, sa méthode d'enquêtes ethnologiques « intensives dans l'extensif ». En septembre dernier, grâce au Centre national de la Recherche scientifique, il peut disposer du premier bateau-laboratoire ethnographique qui ait été aménagé.

En 1947, il avait publié son beau livre *Les Arts de l'Afrique noire* où il développait lucidement que ces arts ne pouvaient être jugés d'après les mêmes critères que les nôtres. On ne saurait en effet apprécier les diverses manifestations de ces arts nommés par l'effet d'une simplification hâtive l'art nègre, sans se référer à leur valeur fonctionnelle.

Trop souvent ils ont été jugés sur des pièces étiquetées au hasard ou dont on ne connaissait même que le lieu d'acquisition.

Puis vient *Dieu d'Eau ou Entretiens avec Ogotemmêli*, qui apporte la preuve que « les Noirs vivent sur des idées complexes mais ordonnées, sur des systèmes d'institutions et de rites où rien n'est laissé au hasard ou à la fantaisie » et que les Dogon, à l'exemple de tous les peuples noirs, « vivent sur une cosmogonie, une métaphysique, une religion, qui les met à la hauteur des peuples antiques et que la christologie elle-même étudierait avec profit ».

⁂

Ses premiers ouvrages, *Catalogue des Manuscrits éthiopiens de la Collection Griaule* (publié par Sylvain Grébaut), *Le Livre de Recettes d'un Dabtara abyssin*, *Jeux et Divertissements abyssins*, *Jeux dogon*, *Masques dogon* « sont destinés à mettre à la disposition des chercheurs des documents ethnographiques ». Ils correspondent à la première période de ses travaux sur le terrain — de 1928 à 1939 — qui fut celle de l'accumulation et du dépouillement d'innombrables renseignements formant l'assise indispensable aux études qui devaient lui ouvrir la voie de la philosophie africaine. A partir de 1946, date à laquelle les événements lui permirent de retourner régulièrement en Afrique, il donne à son œuvre son orientation définitive et fait des découvertes considérables qui devaient marquer un tournant dans les recherches ethnologiques.

Les entretiens avec Ogotemmêli, le chasseur aveugle d'Ogol-du-Bas, relatés au jour le jour dans *Dieu d'Eau*, allaient être le point de départ de travaux qui font des Dogon le peuple le mieux connu de toute l'Afrique noire. Ce livre donne un premier aperçu sur une cosmogonie dont les enquêtes postérieures révéleront toute l'importance

Au cours de ces entretiens, dont la teneur confirme en tous points les résultats acquis pendant la première période des recherches, Ogotemmêli livra un abrégé du savoir dogon. Ce livre renferme des explications logiques et parfaitement ordonnées des principales institutions des Noirs et des grands mythes humains en général : la circoncision et l'excision, déplaçant symboliquement le siège de l'âme ; le sacrifice sanglant qui redistribue la force vitale suivant un circuit composé du sacrifiant, de la victime, de l'autel et de la puissance invoquée. On est donc en présence d'un système métaphysique [1] et le Verbe qui précéda la Création avant de l'organiser revêt dans le mythe dogon autant d'importance que dans les religions qui enseignent qu'il était seul à l'origine du monde.

Les études qui suivirent les révélations du vieillard aveugle établissent plus sûrement encore la rigueur des conceptions dogon dans lesquelles

1. Sur le sens des sacrifices rituels, voir *Revue de Paris*, novembre 1947.

rien de ce qui constitue l'Univers n'est laissé au hasard. L'extrême complexité de leur système où, comme dans le microcosme-macrocosme tout se retourne dans tout, système qui fournit de multiples clés de l'intelligence du monde, la manière dont les Dogon (et tous les Noirs) harmonisent des catégories qui, pour être différentes des nôtres, n'en sont pas moins d'une logique sans défaut, la richesse d'un système graphique qui ne comprend pas moins de vingt-deux mille signes, les correspondances cosmo-biologiques, les rapports entre les humains et les végétaux, la purification de l'Univers par le sacrifice au ciel, l'équilibre parfait qui est établi entre le principe mâle et le principe femelle, tous ces grands problèmes, Griaule les a posés clairement.

Une partie seulement des documents qu'il avait rassemblés ont été publiés dans ses ouvrages et ses articles. Il reste encore la valeur de plusieurs gros volumes qui paraîtront sous le titre général de *Le Renard pâle, Ethnologie des Dogon.*

Cet ensemble représentera une somme immense que l'on ne pourra comparer qu'à l'œuvre de Marcel Granet sur l'ancienne Chine. Correspondant à l'extension des recherches entreprises sur le terrain au cours de ces dernières années, des études partielles paraîtront encore, consacrées aux Bambara, aux Bozo, aux Mandingues [1] et aux autres populations qui appartiennent au même grand ensemble que les Dogon. Un important dictionnaire et une grammaire des différents dialectes dogon, d'autre part, un dictionnaire et des textes populaires abyssins seront également publiés dans les années qui viennent.

A la lumière de ce qui est désormais acquis sur les Dogon et les populations apparentées, les enquêtes qui, suivant l'orientation nouvelle donnée à la recherche ethnologique en Afrique noire, ont été entreprises par d'autres chercheurs dans le nord du Cameroun et au Moyen-Congo, ont apporté des résultats féconds. Aussi peut-on affirmer aujourd'hui que les systèmes de tous ces peuples, soudanais, « camerounais » ou bantou, reposent sur des principes comparables, dont certaines manifestations encore inexpliquées bien que millénaires ont pu être comprises grâce à ses travaux.

Disciple de Marcel Mauss, notre maître à tous, qui, avec Lévy-Bruhl, fonda véritablement l'ethnologie française, on doit à Griaule d'avoir méthodiquement appliqué sur le terrain cet enseignement prestigieux. Il a donné sa forme définitive à l'enquête ethnographique directe sans laquelle aucun travail ethnologique sérieux ne peut être entrepris, il a accompli une œuvre originale qui ouvre de vastes horizons à l'ethnologie dont l'universalisme apparaît désormais.

La nécessité d'agir qui le poussait sans cesse devait l'amener à avoir une position de leader dans tous les postes qu'il occupa.

Sa nomination de Conseiller de l'Union Française et son élection en qualité de président de la Commission des Affaires Culturelles qui devint immédiatement sous son impulsion la Commission des Affaires Culturelles

et des Civilisations d'Outre-Mer, devaient lui permettre d'intervenir directement dans la défense des peuples qu'il se refusa toujours à considérer comme primitifs ou sous-développés. Il avait toujours été d'avis que l'ethnologie, *appliquée*, comme toutes les autres sciences, doit elle aussi, aider à la solution des conflits latents entre l'Occident et les peuples d'outre-mer.

Il participa donc activement, à l'Assemblée de l'Union française, à la préparation de nombreux textes, capitaux pour la vie de nos populations d'Outre-Mer. Dans ce domaine, comme dans celui de la science, il a ouvert les yeux du monde occidental, sur l'Afrique telle qu'elle est. Il a imposé sa méthode, il a forcé à estimer et à admirer les civilisations africaines en révélant aux Blancs la métaphysique et le symbolisme des religions noires. Il a fait prendre conscience aux Africains de leur propre civilisation et a su faire naître chez eux des vocations de chercheurs. Les Noirs, d'ailleurs, ont compris la perte immense qu'ils viennent de faire ; lorsque la nouvelle du décès de Griaule leur parvint, ils répétaient : « le grand Dogon est mort ».

JEAN-PAUL LEBEUF

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

A TRAVERS LES SANCTUAIRES DE L'INDE

par Robert-J. Godet *(Amiot-Dumont)*

Il y a un an, Robert-J. Godet nous offrait un itinéraire de Paris à l'Afghanistan (en 2 CV vers les Hauts Lieux d'Asie). Voici maintenant la seconde partie de son voyage, du col de Kaïber au Sikkim, à travers le nord de l'Inde. On ne saurait être trop reconnaissant à l'auteur d'avoir évité, avec une parfaite aisance, les écueils si communs dans ce genre d'ouvrage : l'auto-adulation du dévoreur de kilomètres, le stéréotype et la mauvaise littérature. Pas une description superflue, ni une idée convenue dans ce qu'il nous apporte : une grande simplicité de ton et une vive fraîcheur d'esprit, des touches légères, quelques aperçus profonds, des pages d'une drôlerie irrésistible. De l'intelligence critique et de l'humour : c'est là un assemblage rare. Tout ce livre est un véritable divertissement pour l'esprit.

P. F.

ITALIE MERIDIONALE

par Emmanuel Boudot-Lamotte *(Hartmann)*

Beaucoup de maisons d'éditions font paraître des albums de photographies d'une valeur ou d'un intérêt douteux. L'album *Italie méridionale et Sicile*, d'Emmanuel Boudot-Lamotte, se dégage si nettement de cette production courante qu'il est juste de le recommander. A Naples, à Paestum, Palerme ou Agrigente, l'auteur — chasseur d'images — a su composer ou situer ses clichés avec le goût le plus sûr. Dans l'introduction, excellente, on trouve de pénétrantes remarques sur l'architecture grecque opposée à la romaine et sur le « baroque du Sud ».

M. T.

(Suite de la chronique bibliographique page 150.)

IMAGES DE PARIS

par Denise Bourdet

MONTHERLANT ET LE THÉATRE

Lorsqu'en décembre 1942, la Comédie-Française créa *La Reine Morte*, d'Henry de Montherlant, la majorité du public croyait applaudir la première pièce d'un écrivain, célèbre pour avoir publié depuis vingt-trois ans une quinzaine d'essais et de romans.

Mais à l'âge de neuf ans, Montherlant, qui avait commencé à huit ans d'écrire un roman moyenâgeux, rédigeait des saynètes dialoguées, puis entreprenait, en collaboration avec un camarade de Janson-de-Sailly, Faure-Biguet, un drame en alexandrins : *Dalsane*, enfin composait seul un acte en vers : *Les Papillons*, sur la vieillesse de Corneille. Et en 1913, il concevait *La Ville dont le Prince est un Enfant*, celle de ses pièces qu'il préfère aujourd'hui. « J'avais dix-sept ans, me raconte-t-il, j'ai encore des notes et des fragments d'actes qui prouvent que le titre et la construction étaient les mêmes qu'à présent. Mais je n'étais pas parvenu à mettre sur pied la scène finale entre les deux prêtres et j'abandonnai pour écrire l'année suivante *L'Exil*, qui est un peu la suite de *La Ville*. »

Le précoce génie littéraire de Montherlant l'aiguillait déjà vers le théâtre. Sa grand-mère n'était pas parvenue à l'en décourager, lorsqu'elle rendait au dernier moment les places qu'elle avait prises pour l'emmener voir Mounet-Sully dans *Œdipe roi*, s'avisant tout à coup que le sujet de cette tragédie n'était pas convenable pour un enfant, ou qu'elle l'arrachait de son fauteuil à l'Odéon, au premier entracte du *Malade imagi-*

naire, en s'écriant : « Allons-nous-en, c'est trop bête. » Mais on lui permit d'assister jusqu'au bout à une représentation de *Jules César* avec de Max. « Ainsi, dit-il, c'est la première pièce dont je me souviens. Mais jusqu'à la guerre de 1914, j'ai fréquenté les théâtres où l'on jouait celles d'Hervieu, Capus, Donnay, Bataille, Tristan Bernard, enfin tous les auteurs fameux de l'époque. »

Il avait peut-être dans son adolescence un goût pour les spectacles qui l'a tôt quitté. Il avoue qu'entre les deux guerres, il n'est pas allé six fois au théâtre et qu'il n'y va plus maintenant que par devoir d'amitié, ou pour observer un comédien ou une comédienne qu'on lui signale comme interprètes possibles d'une de ses pièces. « Ce n'est nullement dédain de l'art dramatique, se défend-il, mais voir jouer une pièce me donne toujours une impression moins forte que celle éprouvée en la lisant. »

Montherlant publie les siennes indifféremment avant ou pendant leurs représentations. Contrairement à la plupart des auteurs dramatiques, ne redoute-t-il pas de déflorer la fraîcheur d'impression du public qui les aurait lues avant de les voir jouer ?

— Je n'ai pas d'opinion fixée sur la question s'il y a gêne ou non à ce que mes pièces aient ou non des lecteurs avant les spectateurs, répond-il à cela. Ce dont je suis sûr, c'est que toutes mes pièces ont besoin d'être lues après avoir été écoutées.

— Étant entendu qu'il n'est pas dans votre caractère de solliciter les directeurs de théâtre, même si par impossible vous n'aviez jamais été joué, auriez-vous continué à écrire et publier des drames et des comédies ?

— Je ne puis vous répondre, dit-il pensivement. Il me semble que j'en aurais écrit moins. Ce dont je reste convaincu, c'est que le théâtre a un inconvénient, c'est la distance entre le spectateur et le visage humain. Pour pallier à cet inconvénient, il y eut d'abord le masque grec, suivi de tous les autres masques, et le maquillage en est un. De là tous les grossissements qui peuvent aller jusqu'à la caricature.

Ce n'est certes pas pour insinuer que ses pièces ont été déformées à leurs représentations que Montherlant tient ces propos. Il est le premier à rendre hommage aux metteurs en scène et aux acteurs qui l'ont servi comme aux plus capables qui soient. Mais il ne tient pas essentiellement à ce que l'on joue son œuvre dramatique. Il n'est pour s'en convaincre qu'à se rappeler qu'il refuse de laisser porter à la scène *L'Exil* et *La Ville dont le Prince est un Enfant*, et qu'il ajourne la reprise de *Fils de Personne* qui est entré au répertoire de la Comédie-Française, estimant que le caractère trop dur du personnage principal ne serait pas compris à une époque « blette » comme la nôtre.

L'Exil, pièce excellente, même si on ignorait l'âge auquel il l'écrivit, dix-huit ans, publiée d'abord en 1929, lui a été demandée par Jacques Hébertot pour son théâtre, et par Thierry Maulnier et Marcelle Tassen-

court pour le Vieux-Colombier. « Je n'ai pas voulu la laisser représenter, explique-t-il, convaincu, d'une part, que la vue de pantalons garance sur la scène (l'action se passe en 1914-1915) rendrait à elle seule cette pièce « impossible », et, d'autre part, que les sentiments des deux jeunes gens français qui veulent partir pour la guerre ne sont pas de ceux qui peuvent être compris, eux non plus, par le public français de 1956. Quant à *La Ville dont le Prince est un Enfant*, je puis dire qu'elle m'a été demandée par tous les théâtres de Paris, ou presque, et je l'ai toujours refusée. Il y a eu seulement une dizaine de représentations d'amateurs en Suisse, Belgique et Hollande. Encore, ai-je depuis lors cessé de donner ces autorisations de représentations privées. Trois pièces de moi, sur dix, que je refuse de laisser jouer, c'est une proportion assez forte pour que vous voyiez que je ne tiens pas beaucoup à la représentation de mes pièces. J'ai souvent cité le mot de Gœthe : « L'essentiel, c'est que cela soit écrit. »

Et Montherlant écrit vite. « La facilité et la rapidité de la création dramatique me paraissent monstrueuses », a-t-il déclaré à propos de *La Reine Morte*, qu'il écrivit (à l'instigation de Jean-Louis Vaudoyer) en cinq semaines, en plein air, dans la campagne de Grasse. Encore, ajoute-t-il : « Je suis convaincu que si je l'avais écrite dans une chambre, ce qui a été bouclé en cinq semaines l'eût été en trois. » Et il a noté aussi : « *Fils de Personne* a été pour moi un taureau facile. J'ai fait aller ces quatre actes où je voulais, comme un matador, avec sa muleta, fait tourner autour de lui un taureau facile. » Cependant, il concède que cette facilité qui donne au créateur l'illusion du miracle n'est bien qu'une « illusion », car l'œuvre a été longtemps portée et cette transe n'est que la crise de dénouement d'un travail interne, insensible et sporadique, qui dure peut-être depuis des années.

On comprend que Montherlant, mettant si rapidement au monde ses créatures, ait pu écrire : « Qui dit théâtre (représenté) dit perte de temps. » C'est dans ce même esprit que s'il va aux répétitions de ses pièces à Paris, en revanche il n'assiste jamais à leurs répétitions ou à leurs représentations à l'étranger. « Ma vie, autrement, s'exclame-t-il, deviendrait celle d'un globe-trotter. Les organisateurs de ces représentations à l'étranger ont tort de se froisser quelquefois de mon absence. Il ne s'agit que d'une économie vitale de temps. »

Montherlant, qui eut des brouilles fameuses avec ceux qui se permirent de le faire attendre, qui écrivit *Un Incompris*, petite comédie où un « névrosé de la montre » rompt avec la maîtresse dont il est fort épris parce qu'en huit mois « elle a totalisé deux mille cent soixante-dix-sept minutes de retard », a un sens aigu du temps qui passe et l'angoisse d'en perdre un seul moment. On aurait tort de s'en plaindre. S'il se donne un but de promenade, c'est pour aller travailler en plein air, s'il laisse flâner sa pensée, c'est pour la coucher sur le papier. Et il grossit la moindre de ses œuvres de gloses qui en doublent la longueur.

(Cependant, il me dit aussi, avec une touchante modestie : « Suivant les répétitions de mes pièces, je suis toujours prêt à leur trouver des longueurs. J'adore faire des coupures ; j'ai vu tant de fois des gens ronfler au théâtre que j'ai toujours peur d'ennuyer... ».)

« Quiconque, en France, publie des gloses sur une de ses œuvres, a-t-il écrit, s'expose de façon automatique aux ricanements. S'en garder fait partie de ces apparences de modestie si nécessaires chez un auteur. Apparences qui lui interdisent aussi de dire « *je* » (alors que le plus intéressant d'un écrivain, c'est quand il dit « je ») ou bien de se citer soi-même (alors qu'il n'est rien de plus raisonnable, si on a écrit une fois une chose sous une forme qui vous satisfasse, que de se citer purement et simplement au lieu de chercher à redire cette chose en d'autres termes, peut-être moins bons). » Et plus loin d'ajouter : « Un lecteur qui ne s'intéresse pas à ce qui est écrit d'une œuvre ne s'intéresse pas à cette œuvre. » En quoi il a raison.

Faisant lui-même l'historique des siennes, suivi des commentaires qu'elles suggèrent, Montherlant laisse peu de champ à l'imagination et la subtilité de ses biographes à venir. Le volume de la collection de la Pléiade qui contient les dix pièces qui devaient être tout son théâtre, augmentées des préfaces, post-faces et notes qu'elles lui inspirèrent, a plus de mille pages. Quelle mine d'or pour ceux qui s'intéresseront à l'homme autant qu'à l'écrivain...

« Oui, répond Montherlant, la collection de la Pléiade, dont vous avez raison de faire l'éloge, a l'incomparable avantage de réunir dans un petit volume dix ouvrages et d'être une collection cotée. Mais il ne faudrait pas qu'elle fît oublier que j'ai quinze autres ouvrages d'essais et de romans qui valent ce que vaut mon théâtre. Le public d'aujourd'hui ne s'intéresse qu'aux derniers ouvrages parus d'un auteur. J'ai vu, succombant à cette même tendance, la plupart des pays d'Europe se précipiter sur *Port-Royal* pour le faire représenter, alors que cette pièce est loin d'être la meilleure de mes pièces et que, d'autre part, elle me paraît peu propre à être bien comprise à l'étranger. »

Que reproche-t-il à *Port-Royal ?*

— De n'être pas assez égocentrique. Je veux dire que ma part personnelle n'y est pas assez profondément engagée. Des pièces comme *Celles qu'on prend dans ses Bras, Fils de Personne, Le Maître de Santiago, Malatesta* et *La Ville* ont un accent qu'on ne trouve pas dans *Port-Royal.* Ce sont des pièces qui sont écrites du dedans et c'est pourquoi elles sont meilleures.

Mais ces pièces écrites du dedans, celles où il s'engage profondément, il s'indigne quand on veut le reconnaître dans certains traits de leurs personnages. A propos de *Fils de Personne*, par exemple, il note rageusement : « En 1943, déjà, j'ai répété vingt fois, dans des avant-premières, dans des articles, dans les notes du volume, dans le programme même du théâtre, que je ne faisais qu'exposer un cas. Rien n'y a fait. On a dit

que j'étais Georges. Il fallait bien pouvoir m'attaquer. Georges Caron s'acharne sur son fils. Ensuite, il a trouvé son auteur pour s'acharner sur lui. Enfin, est venu le public pour s'acharner sur l'auteur. »

— Et on a décidé, une fois pour toutes, me dit-il encore, que j'étais un homme dur, insensible. Je suis tout le contraire. Que je n'aime ni les femmes, ni les enfants ; c'est faux, toute mon œuvre le crie, mais je pourrais dire comme telle religieuse de *Port-Royal :* « Il suffit de voir, mais on ne veut pas voir ; ce qu'on veut, c'est voir le contraire de ce qui est. » C'est une manie que l'on a de coller des étiquettes sur les écrivains.

« J'ai fait passer ma vie *avant* ma littérature », affirme-t-il quelque part. Mais cela ne nous interdit pas de croire qu'il n'ait pas fait passer sa vie *ensuite*, dans sa littérature. « Montherlant peut écrire, comme Goethe, que ses œuvres ne sont jamais que des fragments de ses mémoires », dit Laprade dans sa remarquable préface au volume de la Pléiade. Et Montherlant lui-même déclara : « Il n'est pas un des personnages de mon théâtre avec lequel je ne sois d'accord, que je n'aie tiré d'un de mes moi-même. Je ne suis aucun d'eux et je suis chacun d'eux. » Ce qui devrait le rendre indulgent pour ceux qui s'y méprennent.

Un de mes moi-même. Quel est celui d'entre eux qui décida Montherlant, après l'admirable *Port-Royal*, à renoncer d'écrire pour le théâtre ; quel est l'autre qui lui ordonna *Brocéliande*, cette onzième pièce qui n'aura pas sa place dans le volume achevé de la Pléiade ?

— Je n'aurais pas dû, admet-il, après tant d'années de pratique littéraire, annoncer que je n'écrirais plus pour le théâtre. J'aurais dû savoir que les créations littéraires répondent à des impératifs trop profonds pour qu'on puisse décider et disposer d'elles à l'avance. *Brocéliande* peut paraître à quelques-uns une œuvre gratuite, alors que, au moment où je l'ai écrite, elle répondait à un besoin profond. Les raisons qui vous poussent à écrire une œuvre sont aussi intimes et peuvent rester aussi inconnues du public, que le sont, dans beaucoup de cas, celles du suicide.

Montherlant était déjà fort occupé des répétitions de *Brocéliande* à la Comédie-Française quand *Port-Royal*, revenant de tournée en Hollande, Belgique et dans la province française du Nord, on jugea qu'il devait reprendre sa place à l'affiche de la Salle Luxembourg jusqu'à l'été. Cela repousse donc la création de *Brocéliande* à la rentrée et permet à Montherlant de reprendre un travail dont il s'était donné congé pour se consacrer à sa nouvelle pièce.

— J'écris, en effet, depuis un an, m'explique-t-il, le journal d'un préfet romain (fictif) en l'an 216 de notre ère. Il y a cinquante ans — depuis ma dixième année — que j'ai l'intention d'écrire un livre sur les Romains. Et en 1922, dans une interview donnée au journal *Comœdia*, je disais : « Je compte consacrer les dernières années de ma vie à l'étude de l'histoire romaine. » C'est ce que je fais aujourd'hui. Cet ouvrage me prendra à écrire plusieurs années et je ne sais pas d'ailleurs si je le publierai de mon vivant. De toute façon, voici en voie d'accomplissement

ce vœu de retraite et d'obscurité que je formulais, il y a dix-huit mois, dans une des notes du volume de *Port-Royal.*

« Il décida, comme par caprice, que le jeu cesse », écrivait Laprade lorsqu'il croyait encore que *Port-Royal* serait la dernière œuvre théâtrale de Montherlant. Mais à un tel homme qui eut, une fois, le courage de se déjuger, il est permis de souhaiter qu'il ne cède pas, dans la plénitude de son âge, à celui de ses *moi* qui lui conseille la retraite. Et, vainement, l'obscurité.

LA VIE D'ARTISTE

Jean Oberlé est un dessinateur et un peintre réputé, un critique dramatique notoire, une voix célèbre de la Radio. C'est en outre un dandy, un amoureux des femmes, des livres, de la musique et de la bonne chère, un ami fidèle, un compagnon plein de gaieté et d'esprit, mais très bruyant dans la discussion. Ce léger défaut ne l'empêche pas d'être fort recherché pour sa bonne mine et ses bons mots.

Sa mère étant bretonne, son père alsacien mais officier de marine, il naquit à Brest, l'année même où René Bazin publiait *Les Oberlé,* et il fallut longtemps à Jean pour persuader que son nom n'était pas un pseudonyme. Signé sur un croquis ou une toile, au bas d'un article, annoncé à la radio, ce nom de héros de roman « revanchard » est aussi celui de l'auteur de deux livres. Après avoir écrit en 1945 *Jean Oberlé vous parle* [1], où il évoquait les fameuses émissions de la B.B.C. pendant la guerre : « Les Français parlent aux Français », dont il faisait partie avec Jacques Duchesne, Pierre Bourdan, Jean Marin, Brunius et Van Moppès, il vient de faire paraître chez Denoël *La Vie d'Artiste,* qu'il a illustrée d'une centaine de dessins.

« J'ai mis trois mois, dit-il, à écrire ces souvenirs. Les peintres écrivent facilement. Mais ça m'ennuie. J'ai fait un plan, et j'ai écrit au galop. Au fond, hein ? c'est la même technique que la peinture : on fait une composition précise, et on se lance dans la couleur. »

Peut-être, mais les peintres ont cette chance, comme dit Carco, ils peuvent travailler en chantant. Jean Oberlé n'y manque pas, aussi admet-il : « Faire les dessins de mon livre, c'était ma récompense. Pourtant, je les recommence beaucoup. Il faut que ça ait l'air facile, et ça ne se fait pas si facilement. C'est par des calques successifs et beaucoup de corrections que j'arrive à avoir ce que je veux. »

Sans doute y est-il parvenu. Car les illustrations de *La Vie d'Artiste* paraissent d'une liberté de trait sans contrainte, et la série de portraits qui vont d'Einstein à Churchill et au général de Gaulle, en passant par Cocteau, Satie, Jouvet, Giraudoux, Derain, Picasso, Galtier-Boissière, Cendrars, Colette et combien d'autres, sont d'une sensibilité et d'une intelligence subtile du modèle. Il y a un Pascin, l'œil luisant sous un cha-

1. Editions de la Jeune Parque.

peau melon trop petit pour ses cheveux frisés, un Max Jacob au regard interrogateur et narquois au-dessus de son paquet de tabac, un Pringué ballonné, maniéré, un beau Braque à la bouche désabusée, pour ne parler que de ceux-là, qui font oublier, par l'exactitude de leur image, qu'il a fallu une succession de calques pour l'obtenir.

Jean Oberlé a déjà illustré une trentaine de livres de luxe, parmi lesquels il aime à citer *L'Or* de Cendrars, *Les Linottes* de Courteline, *Mitsou* de Colette, ajoutant : « Quand le texte est bon, c'est intéressant à faire. »

Le sien, celui de *La Vie d'Artiste*, est charmant parce que, avec la bonne humeur et la drôlerie qui lui ressemblent, il égrène ses souvenirs (et Dieu sait s'il en a et de tous ordres) depuis son arrivée à Paris quand il avait cinq ans, par le train de Brest rempli de marins à pompons rouges. « Les plus jolies choses de Paris, déplore-t-il, on ne les y voit plus. C'était les bateaux-mouches, les omnibus à impériales, les fiacres, les nounous et les tourlourous. » Et de décrire et d'illustrer les rues de son enfance vagabonde, et ses jeudis aux musées, car dès son plus jeune âge il aima la peinture. Il avait dix-sept ans quand il apporta au journal *L'Œuvre* un premier dessin qui fut accepté et payé 15 francs. Alors, commença pour lui la bonne vie, la vie d'artiste.

Il approcha, connut, ou aima tous les personnages fameux ou brillants de son époque. Sur chacun, il sait raconter une anecdote, un trait, un mot qui les représentent aussi bien que les croquis qu'il fait d'eux. Il raconte des dîners et des fêtes, des voyages : celui qu'il fit en Espagne quand débutait la guerre civile, en Europe centrale après l'Anschluss, à New York avant la guerre, et ses quatre années à Londres pendant la guerre. Il parle de lui sans fausse modestie mais avec humour, ne se plaint jamais de rien, ni de personne, et reste gai dans les pires épreuves. A vingt-sept ans, après un été de joyeuses baignades dans la Loire, il se réveilla un matin le côté gauche paralysé. Il avait la poliomyélite, à l'époque où le virus n'étant pas découvert, il n'y avait pas de sérum pour lutter contre elle. « Ni l'amour, ni l'amitié, ne me firent défaut », écrit-il, et à lire le court passage qu'il consacre à sa maladie, il ferait croire que ce fut un temps, non de souffrance, mais de joyeuse vie autour de son fauteuil roulant.

Aujourd'hui encore, où il circule avec une canne, il refuse de s'attendrir sur lui. « J'ai dû abandonner le rugby, mais ce qui m'a rendu le plus malheureux, se permet-il seulement d'avouer, c'est de ne plus danser. Ah ça ! ça ne m'a pas plu, j'adorais les bals musettes. Autrement, cela ne m'a vraiment gêné qu'une fois, c'est quand en 1944 j'ai eu un accident de jeep près d'Oran, en allant voir la division blindée du général du Vigier. J'ai eu l'épaule droite abîmée, ce qui me gênait pour m'appuyer sur ma canne, et j'ai dû rester à Alger plus longtemps que je ne l'aurais voulu. Mais quoi ? j'ai mon bras droit pour peindre, et dès qu'il fait beau, je prends ma voiture où j'ai dans le coffre, d'un bout de l'année à l'autre, un chevalet et un caleçon de bain. Par exemple, je ne

me baigne plus jamais en rivière. » Et c'est là tout son ressentiment contre l'injustice du sort. Ainsi, au volant de son auto, il s'en va travailler au Pays Basque ou en Bretagne, dont il trouve la population pittoresque. « J'aime les visages, et je préfère les filles en cheveux et les types en casquettes. C'est plus inspirant à peindre que les portraits de commande. »

Dans les dernières pages de son livre, il parle très joliment de son métier, et de « ce monde des peintres si mêlé à la vie, pour qui tout être, tout objet est un modèle, une inspiration... et qui est le clan le plus fermé, la secte la plus secrète qui soit. »

« C'est un métier d'artisan, m'explique-t-il. On travaille chez soi, en manche de chemise et en pantoufles, les mains pleines de peinture. Quand on a fini, on se lave, on s'habille (et lui avec quel soin !) et on sort. La journée est terminée, on pense à autre chose. Les peintres ne parlent généralement pas peinture. Ou tout au plus pour dire, comme Derain le fit devant moi en regardant un nu de Renoir : « C'est pinard et camembert. » Ça suffisait bien pour que je comprenne qu'il le trouvait voluptueux et comestible, succulent, bref ! »

Dans ces conditions, j'ai peut-être eu tort de faire une « tartine » sur mon ami Oberlé.

FRANKLIN A LA BIBLIOTHEQUE NATIONALE

Franklin accroché à la queue d'un cerf-volant qui faillit le foudroyer, voilà ce que les écoliers retiennent le plus volontiers de l'homme qui inventa le paratonnerre, fut un savant, un éducateur, un homme d'État, un diplomate, et tout au long de sa vie un imprimeur.

Mais pour s'associer aux diverses manifestations qui célébrèrent le deux cent cinquantième anniversaire de sa naissance, la Bibliothèque nationale a choisi, sur le thème *Benjamin Franklin et la France*, de n'évoquer que celui qui fut le premier ambassadeur américain à Paris et négocia le traité d'amitié et de commerce entre la France et la jeune République des États-Unis.

Cette pièce importante, qui provient des archives des Affaires étrangères, est en bonne place dans une des nombreuses vitrines que remplissent aussi les manuscrits, brochures, journaux, lettres et livres que Mlle Françoise Gaston-Chérau fut chargée de rassembler, et qu'elle trouva fidèlement conservés dans des collections privées ou des dépôts publics.

Car, durant son séjour officiel en France, qui dura de 1776 à 1785, en qualité de Commissaire du Congrès et ministre plénipotentiaire des États-Unis, Franklin, reçu à la Cour de Louis XVI, très fêté, très invité, se lia d'amitié avec les savants et les philosophes qui fréquentaient chez Mme Helvetius, qu'il désirait épouser. Et sa popularité grandissante finit par faire de lui une figure symbolique pour les hommes de la Révolution. C'est pourquoi une importante documentation iconographique rend très

attrayante la petite salle de la Bibliothèque nationale où sont réunis les souvenirs que sa gloire a laissés chez nous.

Deux bustes en terre cuite, l'un de Caffieri, l'autre de Houdon, un portrait par Greuze, un autre par Duplessis, une miniature, deux statuettes, montrent le vieil homme avec ce crâne génial couronné de longs cheveux, qu'il cachait parfois sous un bonnet de fourrure enfoncé jusqu'à ses lunettes, comme dans la gravure de Cochin ou le médaillon de Nini. Fragonard dédie une aquatinte au génie de Franklin, tandis que dans une autre, l'abbé de Saint-Nom le fait couronner par la liberté. Sur des gravures, Diogène reconnaît en Franklin l'homme qu'il cherchait, Mirabeau est accueilli par lui aux Champs-Élysées. Couronné de lauriers, il protège l'Amérique agenouillée aux pieds d'une statue de la liberté. Brandissant le « rapport des commissaires », il met en déroute les mesmériens, ou il présente à Voltaire son petit-fils afin qu'il le bénisse.

Carmontelle le représente de profil et la devise que trouva Turgot pour Franklin : *On l'a vu désarmer les tyrans et les dieux,* est gravée sous son effigie. On le retrouve assis sur des pendules, ornant des tabatières, et devant sa table de travail observant le fonctionnement d'une machine électrique, figurine en stuc peinte au naturel dont la tête est ornée d'une mèche de ses propres cheveux. Des caractères d'imprimerie gravés pour lui rappellent qu'il en cherchait toujours la perfection, des cahiers de musique, que c'est lui, dont le mot favori était « ça ira », qui inspira ce chant révolutionnaire, des cornets à dragées, des toiles de Jouy symbolysent ses luttes et ses triomphes. Une médaille lui est dédiée par les Maçons français comme au Maître de la loge des Neuf-Sœurs, un groupe en bronze le représente remettant à Louis XVI le traité d'amitié et de commerce.

Mais la Bibliothèque nationale n'a pas négligé l'homme privé dans cette apothéose. Quatre gouaches charmantes ressuscitent sa maison de Passy, aujourd'hui disparue, et les jardins et le potager au bord de la Seine où il aimait à se promener. Et Mme Helvetius, peinte par Van Loo en grande robe de soie rose, règne sur l'exposition comme elle régna sur le vieux cœur de l'illustre citoyen américain.

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

UNE fois encore au cours de cette saison médiocre, il nous faut constater que les événements les plus intéressants du mois sont constitués par les reprises — je sais bien qu'il faut accorder une mention à la *Monnaie du Pape* de M. Velle, au théâtre Grammont. Cette œuvre légère a été accueillie par toute la critique avec des sentiments qui sont allés d'une bienveillante indulgence à un enthousiasme non dénué d'agressivité : « Enfin, une pièce qui ne prétend que nous distraire, qui ne pose pas de problèmes, qui ne donne pas à penser ! Quel repos ! » Dans cette volonté de limiter l'art dramatique à une fonction de divertissement léger pour hommes d'affaires fatigués, il y a pour moi un mystère. Personne, que je sache, ne songe à ériger en art poétique une préférence personnelle pour la chansonnette grivoise, à mettre les bons faiseurs de toiles commerciales au-dessus de Dürer ou de Goya, à condamner Dostoïewski et Proust au nom de Dumas père et de Paul de Kock. Pourquoi, seul entre les arts, le théâtre aurait-il comme devoir suprême de se mettre à la portée du « consommateur » moyen, pourquoi n'aurait-il droit qu'à l'équivalent de la musique d'opérette, alors que l'art musical a droit à Bach et à Mozart, pourquoi son but suprême serait-il de concurrencer les films de M. Fernandel ou les Folies-Bergère ? Qu'un grand nombre de spectateurs aient une telle opinion de l'art dramatique, qu'ils réservent leur faveur aux pièces où l'on peut « rire » sans inquiétude dans l'euphorie digestive ou en considérant « qu'on a bien assez de soucis comme cela dans la journée » et « qu'on sort pour s'amuser », cela me paraît incontestable. Mais enfin, il est une autre voie du théâtre, celle dont les relais ont été assurés, d'Eschyle à Claudel, ou Montherlant, ou Lorca, ou Christopher Fry, par les grands mystères du moyen âge, les grands élisabéthains, le Siècle d'Or espagnol, Racine, Corneille, Molière, Marivaux, Musset, Schiller ou Kleist entre autres. L'étrange n'est pas qu'une grande partie du public semble s'en soucier assez peu, l'étrange est qu'une certaine fraction de la critique actuelle — je pense à un André-Paul Antoine par exemple — semble aussi vouloir l'ignorer. Il ne viendrait à la pensée d'aucun critique littéraire de professer qu'un roman doit être avant tout, sinon uniquement, pour le lecteur, l'occasion de

quelques heures d'hilarité sans contrainte. La grandeur, le mystère, l'interrogation de l'homme à l'univers, la dimension suprême de l'art, permis au roman, seraient-ils interdits au théâtre ? Au nom de quoi ?

Qu'on m'entende bien. Je n'ai contre les œuvres théâtrales de pur divertissement aucune animosité particulière, aussi longtemps du moins qu'elles n'apparaissent pas comme de simples machines à faire rentrer des droits d'auteur et manifestent le souci d'une certaine qualité. Mais enfin, il s'agit ici d'œuvres dont la critique a, me semble-t-il, peu de choses à dire. Devant le théâtre « de boulevard » pur, pourquoi alignerions-nous des paragraphes de commentaires ? Tout ce qu'on peut en dire, c'est, selon le cas, que c'est réussi ou que c'est manqué, que cela est drôle ou que cela ne parvient pas à l'être, que le spectateur a de grandes chances d'être content, ou court le risque d'être déçu ; et ajouter quelques mots aimables pour les acteurs, s'ils font bien leur métier. Au total, cinq ou six lignes. C'est à peu près ce que mérite l'assez agréable divertissement qui nous est proposé par M. Velle au théâtre Grammont.

J'en viens à deux reprises qui me semblent infiniment plus importantes à des points de vue divers : la première est celle du *Chatterton* de Vigny monté par M. Michel Bouquet aux mardis de l'*Œuvre*, la seconde est celle des *Amants puérils* de M. Fernand Crommelynck au théâtre des Noctambules.

Chatterton a été entraîné bien à tort dans le juste discrédit où est tombé le drame romantique français : un bon nombre de nos contemporains, qui n'ont pas lu la pièce, ou n'en gardent qu'une image défigurée par le miroir déformant des souvenirs scolaires, ne sont pas loin de penser qu'il s'agit d'une œuvre irrémédiablement démodée, peut-être même un peu ridicule, tout juste bonne encore, le cas échéant, pour ces représentations parodiques auxquelles se complaisent, dans des salles intermédiaires entre le théâtre et le cabaret, quelques joyeuses troupes d'avant-garde. Accusation emphatique contre la société, déclamations sur les droits du génie, conflit de l'amour-passion à la mode de 1830 et de la fidélité bourgeoise... Nous devons une grande reconnaissance à M. Michel Bouquet, metteur en scène, d'avoir choisi courageusement cette œuvre difficile pour la réhabiliter, et d'avoir conduit son entreprise a un succès incontestable. En réalité, si *Chatterton*, pièce serrée, pudique, profonde, que ne vieillissent qu'à peine et tout à fait superficiellement quelques traces du goût de l'époque, est, certes, romantique : mais son romantisme n'a rien de commun avec le théâtre historique à tirades de Hugo et de Dumas ; il est marqué par cet éclat fatal, par cette angoisse profonde de l'homme devant l'univers, par cette fascination de la mort qui est celle du grand romantisme allemand. M. Michel Bouquet en a très savamment mis en évidence la sombre rigueur, et illuminé les abîmes.

Le thème du conflit du poète et de la société, le thème du déchirement entre l'amour et la fidélité conjugale ont sans doute vieilli dans une

époque où les femmes ont à leur disposition tous les moyens légaux ou illégaux et toutes les facilités morales pour échapper à la tyrannie conjugale, et où le « poète maudit », le « peintre maudit » sont devenus les oiseaux rares, à l'affût de qui la mode, les salons, les maisons d'édition se tiennent en permanence pour leur offrir des carrières dorées. Mais il est facile de voir qu'il ne s'agit là, dans *Chatterton*, que de la surface du drame.

La véritable parenté de Chatterton n'est pas avec les beaux ténébreux de 1830, mais avec Kleist d'une part, d'autre part, avec Nerval, Baudelaire, Rimbaud, et plus généralement avec tous ceux qui, à toutes les époques, ont été habités par l'angoisse de la difficulté de communiquer avec leurs semblables, de l'hostilité de l'univers et de la vanité de la vie. Ce n'est pas la « société », si injuste, si cruelle qu'elle nous soit montrée, qui tue Chatterton. Elle ne fait que fournir l'occasion, donner le coup de pouce ; le critique, ne s'y est pas trompé, qui a discerné dans ce héros « la haine de la vie et l'amour de la mort ». Imagine-t-on, peut-on imaginer Chatterton heureux, comblé d'honneurs, favorisé par les gros tirages ? Non. Il porte en lui sa *Selbstvernichtung*, sa propre destruction. C'est dans l'échec, c'est dans le désespoir seuls qu'il peut s'accomplir. C'est dans la mort. Le sommet de la pièce est dans la scène où le poète solitaire, dans sa chambre assiégée par le brouillard, tente une dernière fois d'écrire et rejette avec dérision les feuillets inutiles, car tout n'est que mensonge et les poètes aussi sont des menteurs. L'aboutissement inévitable de l'expérience de la poésie et de la vie pour Chatterton, c'est le silence, le silence qui a été celui de la folie pour Nerval, de l'Abyssinie pour Rimbaud, et qui pour lui est la mort, le plus silencieux des silences. Ne l'oublions pas : le silence est un des thèmes dominants de Vigny, le « froid silence », le silence de la Mort du Loup, le silence de Moïse, le silence où il s'est complu lui-même pendant une longue période de sa vie, le silence du mépris, seule réponse digne de l'homme à un Dieu indifférent et à un monde inacceptable. Chatterton n'est pas aux prises avec la seule incompréhension sociale, et une fausse accusation de plagiat, l'offre d'un secours insultant ne font que déterminer pour lui l'heure de sa mort. Il est aux prises avec un doute fondamental concernant non ses possibilités de « réussite », mais la valeur de sa vocation littéraire et le sens même de son existence.

De ce point de vue s'éclaire aussi l'amour — est-ce bien l'amour, n'est-ce pas plutôt la fraternité passionnée qui entraîna vers un double suicide Kleist et la jeune femme qu'il avait élue non pour vivre mais pour mourir ? — qui lie Chatterton et Kitty Bell : Kitty Bell, une jeune femme belle sans doute, mais trop pure et transparente pour être désirable autrement que dans une perspective sublimée, belle mais fragile, cardiaque, condamnée. Pas plus qu'on n'imagine Chatterton devenu l'idole satisfaite du public londonien, on n'imagine Chatterton et Kitty mariés, heureux, avec beaucoup d'enfants. Kitty touche et séduit Chatterton parce

que l'ombre de la mort est derrière elle, de même qu'il la séduit et la touche parce que l'ombre de la mort est derrière lui. Le mariage, la vertu et la religion, obstacles insurmontables entre les deux jeunes gens, ne sont que les formes apparentes d'une impossibilité qui est au fond de chacun d'eux, qui dévore ou plutôt qui constitue le cœur secret de leurs deux existences : l'impossibilité de se rejoindre dans la vie, l'impossibilité de vivre.

Il faut ajouter que dans une mise en scène très rigoureuse et très sobre, grâce à laquelle l'œuvre s'ouvre sur sa grandeur intérieure, M. Michel Bouquet et Mme Ariane Bory sont les interprètes parfaits des deux rôles principaux : lui, enfermé en lui-même et pourtant tendu par un espoir désespéré, brûlé par une exaltation destructrice avec des éclairs de tendresse, elle, vacillante comme une faible flamme dans le vent, mais non pas peureuse, ni puérile, ni larmoyante, gardant dans sa douceur devant le mari qui l'opprime avec toute la brutalité de la matière — n'est-il pas la matière elle-même ? — une dignité indomptable.

***

Les Amants puérils, de Fernand Crommelynck ont été ressuscités après un bon quart de siècle par Mme Tania Balachova, metteur en scène et interprète principale, avec un soin et une intelligence extrêmes. Rien, dans ce spectacle, qui ne soit le fruit d'une recherche exigeante et singulièrement raffinée. Je rappelle, pour ceux de mes lecteurs qui l'auraient oublié, que l'auteur nous montre, dans une pension de famille située quelque part au bord d'une mer imprécise, des rapports singuliers entre de non moins singuliers personnages : un vieux baron presque gâteux est le souffre-douleur de deux servantes terribles ; une dame fascinante, perpétuellement masquée d'un voile, est passionnément désirée par un jeune homme et répond à ce désir. Mais l'astuce acharnée de l'une des servantes révèle que le baron octogénaire a été autrefois l'amant de l'étrange inconnue ; et le jeune homme, pris de soupçon, surprend enfin le visage de celle qu'il aimait, qui se laissait aimer : une effrayante vieille femme. Il s'enfuit dans un abominable éclat de rire. En contre-point de cette horrible tragédie de la vieillesse, il y a la tragédie de l'adolescence : un garçon de seize ans veut contraindre à un double suicide une gamine de quatorze, parce qu'on s'oppose à leurs amours enfantines. Il n'y parviendrait pas, si l'ombre portée par la terrible aventure de la dame voilée ne s'étendait pas sur la petite fille pour la convaincre qu'une vie qui porte en elle sa propre décomposition ne vaut pas la peine d'être préservée. La jeunesse aussi, la jeunesse surtout a peur de vieillir.

Il y a dans cette œuvre étrange et forte une poésie théâtrale incontestable et d'admirables moments de lyrisme sensuel. Il me paraît que la mise en scène, que j'ai dite remarquable dans l'exécution — je ne fais

de réserves que pour un ton trop bas, qui descend parfois jusqu'à un murmure indistinct et passe mal la rampe, et pour la robe trop enfantine qui fait à Mlle Isabelle Pia un travesti gênant de fausse mineure — comporte dans sa conception même une erreur intelligente, qui reste pourtant une erreur. Mme Tania Balachova semble avoir voulu ajouter du mystère au mystère. Le souci d'une parfaite unité de style accordant tous les acteurs ensemble et les acteurs au décor dans le pressentiment du dénouement tragique lui a fait fondre ensemble les plans, amortir les contrastes. Les adolescents ont perdu leur vivacité, les servantes leur vitalité un peu triviale de Flamandes ; la pension de famille elle-même, qui n'a aucune raison de « participer » à ce point au drame, a été organisée dès le lever du rideau, par Mme Leonor Fini, en étrange chapelle funèbre. Le jeu des interprètes est comme ralenti, coupé de trop longs silences, et charge les moindres phrases d'un excès d'intention. Sous cette réserve, qui ne vaut d'ailleurs pas pour Mme Tania Balachova, la dame voilée ayant précisément pour fonction d'apporter l'angoisse et le malaise, ni pour Michel Vitold qui a la vitalité directe et la flamme qu'il faut, les acteurs montrent de très grandes qualités : notamment M. Daniel Emilfork, qui fait du vieux baron une composition à la fois irréelle et saisissante, Mlle Tatiana Moukhine et Mlle Jacqueline Dane. Tel quel, et par cela même qu'il peut avoir de contestable, ce spectacle est assurément un de ceux qui ont, au cours de la saison, posé les problèmes théâtraux les plus intéressants.

THIERRY MAULNIER

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

PETITE HISTOIRE DES FESTIVALS DE FRANCE

par Noël Boyer *(Ed. R. Laffont)*

Aux amateurs de musique attirés par les nombreux Festivals de France, je conseille vivement de lire la *Petite Histoire des Festivals de France* par Noël Boyer, un des plus célèbres « critiques itinérants » de la Radiodiffusion Française — « Huit mille kilomètres en courant tout l'été après la musique, la rencontrant souvent, la commentant toujours, c'est une performance qui avait échappé à cet excellent Jules Verne. »

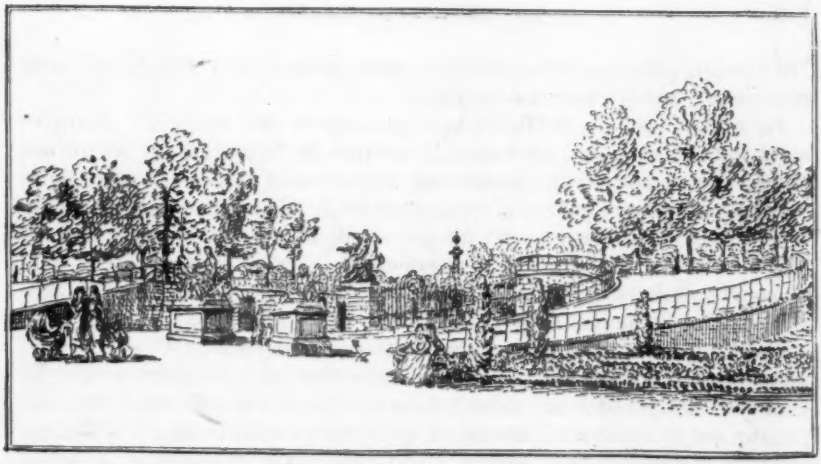
Noël Boyer nous convie à le suivre dans tous ses déplacements, depuis le « Mai de Bordeaux » jusqu'au Festival de Besançon, dernier de septembre, en passant par Strasbourg (juin), Aix-en-Provence (juillet) et Menton (août) sans oublier Cannes, Monte-Carlo, Lyon, Orange et Vichy.

Il y rencontre les plus grands musiciens du monde : chefs d'orchestre, chanteurs, virtuoses, et comme Boyer est aussi musicien qu'observateur subtil, il raconte, d'une plume alerte, tout ce qu'il a vu, entendu lors de ces rencontres fécondes avec les plus grandes figures de la musique. Tous les artistes qui l'approchent deviennent bien vite ses amis, ce qui nous vaut des anecdotes imprévues.

De plus, il situe chaque Festival dans son atmosphère, indiquant avec lucidité les tendances musicales de chacun.

Ce livre apporte des éléments nouveaux à la connaissance de ces manifestations artistiques tant au point de vue critique qu'au point de vue psychologique. Et comme Noël Boyer est un humoriste de qualité, on prend un grand plaisir à le lire.

HÉLÈNE JOURDAN-MORHANGE



TALLEYRAND SÉDUCTEUR

par Pierre Audiat

Talleyrand, le diable boiteux, ou le boiteux diabolique, a été peu à peu dépouillé par les historiens de beaucoup de ses prestiges. Seul M. Sacha Guitry, qui se défend d'ailleurs — avec raison — d'être un historien, l'entoure encore de sa sympathie et lui accorde la vedette. Décrié de son vivant pour ses mœurs, son libertinage, sa vénalité, méprisé par les régimes et par les hommes qu'il avait successivement trahis, Talleyrand resta longtemps crédité de l'habileté avec laquelle, en 1814, il avait, au Congrès de Vienne, tiré la France des mauvais draps dans lesquels Napoléon l'avait couchée. La faire asseoir à la table des grandes puissances, lui restituer ses frontières d'avant la Révolution, la mettre en état de participer aux tours que des alliés se jouent entre eux une fois la victoire acquise, apparaissait comme un exploit qui suffit à auréoler un diplomate d'une gloire impérissable.

On en a beaucoup rabattu, et comme l'antithèse dépasse souvent la thèse, on est allé jusqu'à soutenir que le rôle de Talleyrand à Vienne fut plutôt néfaste : ne rien sauver des « agrandissements » qu'avait procurés à la France la Révolution, abandonner, sans contrepartie, les villes que tenaient encore solidement en Europe les troupes françaises, surtout, pour refuser la Saxe à la Prusse installer celle-ci sur le Rhin, à notre porte, quelle faiblesse et quelle faute ! Juger les actes humains avec un recul d'un siècle, lorsque sont apparues leurs conséquences, c'est, neuf fois sur dix, rendre un arrêt trop sévère ; juger *en* 1814 le Talleyrand *de*

1814 paraît plus équitable ; alors on peut se demander si quelque autre négociateur eût fait mieux à sa place.

En réalité, l'action de Talleyrand au Congrès de Vienne fut promptement effacée par les Cent Jours, la rentrée de Napoléon, la colère des Alliés, et leur volonté de donner une leçon à cette France instable, indocile, capricieuse. Le mérite d'avoir amorti une chute beaucoup plus profonde que la première revient au duc de Richelieu que Louis XVIII eut alors pour ministre des Affaires étrangères, non pas à Talleyrand, hors de course. Mais ce Richelieu est bien moins connu que le cardinal, voire le maréchal du même nom !

Tout compte fait, la principale qualité de Talleyrand est celle dont il ne reste aucune trace : un pouvoir de séduction qui s'évanouit comme un parfum. Talleyrand était un séducteur de l'espèce la plus rare, capable, par des moyens qui n'appartenaient qu'à lui, de retenir sous son charme hommes et femmes, collaborateurs et rivaux, amis et ennemis. Il devait y avoir quelque magie là-dedans, car le cas est probablement unique d'un homme d'État qui, discrédité, disgracié, publiquement « exécuté » est retenu par ceux-là même qui, empressés de le mettre à l'écart, n'osent pourtant couper tous les liens avec lui.

Il est très remarquable que Napoléon lui-même, en dépit des scènes injurieuses qu'il fit à Talleyrand, malgré les plus graves, et les plus justifiés, des soupçons qu'il avait sur sa fidélité, lui laissa des postes : vice-grand-électeur, grand chambellan, qui n'étaient pas seulement honorifiques et dorés, mais qui conféraient à leur titulaire une importance considérable dans l'État. Pareillement, lorsque, sous la deuxième Restauration, le portefeuille ministériel fut retiré à un homme qui, il faut le reconnaître, apparaissait comme un scandale vivant aux yeux des royalistes et des catholiques, il n'en demeura pas moins grand chambellan de Leurs Majestés Louis XVIII et Charles X. Chateaubriand, coupable seulement de n'avoir pas respecté la solidarité ministérielle à propos d'une loi financière fut — selon son expression — « mis à la porte par Louis XVIII comme s'il avait volé la montre du roi sur la cheminée ». Talleyrand fut beaucoup mieux traité.

De quoi était fait un pouvoir de séduction qui s'exerçait en tout temps, en tout lieu, et sur tous et sur toutes ? Voilà ce qui n'est pas facile à définir. Quand on aura, avec tous ses contemporains, reconnu en lui des « manières parfaites », c'est-à-dire une élégance et une aisance dans la politesse qui la rendent exactement adaptée aux personnes et aux circonstances ; quand on aura rendu hommage à une intelligence qui lui permet de lire, comme à cartes ouvertes, dans les jeux des autres, on ne sera guère plus avancé, car une intelligence pénétrante, de parfaites manières, ne donnent pas nécessairement le pouvoir de séducteur quasi universel dont Talleyrand était pourvu.

Le livre, assemblé et écrit avec un soin extrême, que vient de publier Mme Françoise de Bernardy, *Le dernier Amour de Talleyrand : la*

Duchesse de Dino [1], nous offre le moyen d'analyser, pour ainsi dire *expérimentalement*, les éléments d'un charme assez mystérieux. Ce charme opère en effet dans les conditions les plus défavorables : tout paraît s'opposer à ce qu'une jeune femme de seize ans tombe au pouvoir d'un homme qui en a quarante de plus qu'elle — et l'écart des âges est le moindre des obstacles. Pourtant non seulement Talleyrand, sultan vieillissant, réussira à attirer la femme-enfant dans son harem, mais encore il la retiendra auprès de lui jusqu'à sa mort, vingt-cinq ans plus tard, sans user jamais du mors ou de la bride. Étrange, très étrange !

Mais quoi de plus étrange, au sens premier du mot, c'est-à-dire étranger à nos conceptions morales et sociales actuelles, que l'aristocratie cosmopolite où Mme Françoise de Bernardy nous introduit ? Un monde, séparé des autres mondes, situé au-dessus des lois humaines ou divines qui régissent ceux-ci ; un monde où la naissance quand elle est multipliée par l'argent a tout pouvoir, où le cynisme, ayant perdu jusqu'à la conscience d'être cynique, se réclame de la supériorité qu'ont les héros sur le commun des mortels, où le seul code qui soit vraiment observé est celui de la politesse avec ses rites, et ses barèmes.

Dorothée, future duchesse de Dino, était la fille — adultérine — de la duchesse de Courlande, et la duchesse de Courlande était une très grande dame, beaucoup plus grande que ce titre ne nous le ferait croire aujourd'hui. Si le vieux duc de Courlande avait finalement vendu à la Russie son royaume balte, longtemps disputé entre la Suède, la Russie, la Pologne, et acquis, en échange, la principauté de Sagan, en Allemagne, la duchesse de Courlande était apparentée aux familles princières de Prusse, d'Autriche et de Russie. Disposant en outre d'une fortune considérable, prodiguant sa beauté à de nombreux et changeants admirateurs, elle avait donné à ses trois filles aînées un exemple qu'elles n'avaient pas manqué de suivre : toutes les trois s'étaient affranchies de la morale du vulgaire, l'éclat de leurs liaisons extra-conjugales enlevant à celles-ci ce qu'elles auraient pu avoir de répréhensible.

Dorothée, la plus jeune, montra de bonne heure une sensibilité prometteuse ; elle n'avait pas encore quinze ans qu'elle s'éprit du prince Adam Czartoryski, ministre des Affaires étrangères du tsar Alexandre Ier, qui, malgré les vingt-trois ans qu'il avait de plus qu'elle, lui parut un fiancé mieux qu'acceptable. Le mariage était virtuellement conclu lorsque Talleyrand, qui veillait à la fortune de sa maison, aperçut en Dorothée de Courlande un parti fort avantageux pour l'un de ses neveux : Edmond de Périgord, officier des armées de Napoléon. Il manœuvra assez adroitement pour décider la duchesse de Courlande à rompre les fiançailles de Dorothée et du prince Adam, puis à lui substituer son neveu Edmond. Afin d'avoir en la duchesse de Courlande une alliée sûre, Talleyrand n'hésitera pas d'ailleurs à faire la conquête, flatteuse autant qu'agréable, de la mère de Dorothée.

1. Hachette.

Celle-ci, qui n'aimait ni les Français, ni Napoléon, ni ses officiers, que la perspective de vivre à Paris n'enchantait nullement, se résigna mal à subir la volonté maternelle. Elle la subit pourtant, non sans larmes. De son côté, Edmond de Périgord manquait d'enthousiasme ; il eût préféré, comme il ne tarda pas à le prouver, la vie de garçon, mais comment résister à un oncle tout-puissant ? Lorsqu'en avril 1809 Dorothée s'installa, avec sa mère et sa gouvernante, dans l'hôtel de Monaco — aujourd'hui l'hôtel Matignon — que possédait Talleyrand et qu'elle fit connaissance avec le prince de Bénévent, elle n'éprouva pour lui, on le comprend, aucune sympathie. Réciproquement Talleyrand, friand de la beauté épanouie de la duchesse de Courlande, ne se sentait aucun goût pour une demoiselle de seize ans, maigre et osseuse, dont seuls les immenses yeux dans un visage au teint mat offraient quelque attrait.

Tout était fait pour choquer la jeune femme : la liaison que Talleyrand ne tarda pas à afficher avec la duchesse de Courlande ; la présence de son ancienne maîtresse, Catherine Grand, dont, sur l'ordre de Napoléon, il avait fait sa femme légitime ; la complaisance que toutes ses favorites montraient à leur sultan, et qui était véritablement extraordinaire, car Talleyrand fut bien le seul homme — sommet de la diplomatie ! — à obtenir la coexistence pacifique de femmes se sachant rivales, et rivales de même rang. De plus, Edmond de Périgord, qui ressemblait à son oncle par ses côtés les moins appréciables, comme lui bourreau d'argent et coureur d'aventures, n'avait rien qui pût susciter la sympathie de Dorothée envers celui que — tout bas — on appelait parfois dans la famille « l'oncle-curé ».

Pourtant, il ne faudra pas cinq ans pour que Dorothée devienne, à peu près ouvertement, la maîtresse de Talleyrand, succédant ainsi dans ses faveurs à sa propre mère et trompant son jeune mari avec son vieil oncle. S'il n'est pas facile de déterminer avec précision (Dorothée a détruit la plus grande partie de sa correspondance, réservant à ses *Souvenirs* et à ses *Chroniques* les seules confidences qu'elle a bien voulu faire) la date à laquelle s'est produit le double revirement, on doit admettre que lors du Congrès de Vienne, à l'automne de 1814, il était déjà un fait accompli : Dorothée de Périgord (elle ne prendra le nom de duchesse de Dino que plus tard, lorsque le roi de Naples conférera à Edmond le titre de duc et le domaine de Dino, île royale dans un golfe de Calabre), si elle ne préside pas encore aux dîners fastueux que Talleyrand offre aux membres du Congrès, est considérée par ceux-ci comme sa secrétaire très intime. Il est vrai que « dans l'air de Vienne, ainsi que l'écrit Mme de Bernardy, il passait, en cet automne, des souffles qui poussaient à toutes les folies. La ville entière n'était plus qu'un vaste rendez-vous galant [1] ». Les trois

1. Un livre charmant, que nous devons à une Genevoise de grande famille, qui signe Alville : *Anna Eynard-Lullin* (Paul Feissly, éditeur à Lausanne), nous donne des images évocatrices des folies viennoises en 1814. Anna Eynard était la très jeune femme d'un délégué genevois envoyé au Congrès de Vienne pour y défendre les

sœurs de Dorothée, la duchesse d'Acerenza, la princesse de Hohenzollern, la duchesse de Sagan, affichaient chacune leurs illustres amants et la duchesse de Sagan en avait au moins deux : Windischgraetz et Metternich ; Dorothée se serait singularisée en affectant une vertu hautaine.

Née environ 1813, déclarée en 1814, la flamme des amours coupables ne cessa de grandir jusqu'en 1820, suscitant un scandale dans un Paris pourtant enclin à fermer les yeux sur les faiblesses des grands. L'oncle et sa nièce trop aimée avaient dépassé les bornes de la décence quand la duchesse de Dino était venue, dès 1816, s'installer, sans son mari, dans l'hôtel Talleyrand, sis alors rue Saint-Florentin, contraignant Mme Talleyrand à s'éloigner ; l'opinion ne pouvait donc douter, lorsque le 29 décembre 1820 Dorothée mit au monde une petite fille baptisée Pauline, que cette enfant n'avait point pour père Edmond de Périgord. Talleyrand à soixante-six ans en était-il l'auteur ? Peut-être. Toujours est-il qu'il ne fit jamais rien, tout au contraire, pour en écarter l'idée ; il choya Pauline, ne la quitta pour ainsi dire jamais, et l'avantagea considérablement dans un testament où, d'autre part, il faisait de la duchesse de Dino sa légatrice universelle. Cette fois, la Cour et la société firent sentir nettement leur réprobation à Talleyrand et à sa complice ; tenue à distance des Tuileries et du boulevard Saint-Germain, la duchesse de Dino trouva un meilleur accueil au Palais-Royal où les Orléans attendaient, avec des sentiments mêlés, le déclin des Bourbon.

Jusqu'au 17 mai 1838, jour où Talleyrand rendra son âme à Dieu (il s'était réconcilié officiellement avec l'Église *dix heures* auparavant, en signant la rétractation qu'avait rédigée l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen), la nièce et l'oncle vivront à peu près constamment sous le même toit et collaboreront activement à une œuvre politique qui, en 1820, est loin d'être terminée. Quand, après l'avènement de Louis-Philippe, Talleyrand sera envoyé comme ambassadeur extraordinaire de France à Londres, pour y résoudre l'épineuse question de la Belgique et resserrer les liens entre la France, l'Angleterre, l'Espagne et le Portugal, la duchesse de Dino jouera le rôle d'une véritable ambassadrice, reconnue comme telle par la société britannique. Cela ne veut pas dire que cette liaison, inégale et tout de même scandaleuse, fût placée sous le signe de Philémon et Juliette. Dorothée n'eût pas été la fille de la duchesse de Courlande, si elle n'avait cédé aux appels du cœur et des sens. Elle eut des amants qu'elle n'afficha pas, mais qu'elle ne cacha point non plus ; on peut citer leurs noms et les compter sur les doigts des deux mains — ce qui fait, somme toute, un chiffre honorable. Elle en dissimula bien quelques-uns à son oncle, mais pas tous, et c'est ici que l'attitude de Tal-

intérêts de sa petite patrie. Elle fut ainsi mêlée aux tourbillons d'intrigues politiques et amoureuses qui se déchaînaient ; elle a raconté dans son journal, avec simplicité et enjouement, les succès que lui valut sa fraîcheur piquante. Les entreprises galantes des princes de l'Europe ne lui tournèrent pas la tête : elle accepta gracieusement les hommages, sans se compromettre, et admira les feux d'artifice sans s'y brûler.

leyrand est difficile à saisir. Les infidélités de Dorothée ne lui étaient certainement pas agréables et il ne se défendit pas toujours contre des mouvements d'humeur. Trop avisé toutefois pour prétendre imposer sa volonté à une femme que sa fortune personnelle rendait indépendante, et trop orgueilleux pour s'humilier jusqu'à la complaisance, il semble qu'il ait louvoyé entre les écueils et déployé un art subtil de diplomate sentimental. Supportant ce qu'il ne pouvait éluder, faisant la part du feu, il attendait avec une patience, vraie ou feinte, le moment où Dorothée reconnaîtrait qu'il était *supérieur* à l'amant en place. Supérieur non seulement par l'esprit — sur ce terrain Talleyrand ne craignait assurément personne — mais aussi par une qualité de tendresse que les autres n'atteignaient point. Non point comme le maladroit Don Ruy Gomez qui prétend endoctriner Doña Sol par de nobles discours, mais par des actes et des gestes, où s'exprimait son amoureuse sollicitude, Talleyrand ressaisissait Dorothée en faisant appel à ses services, en l'associant à son œuvre, en lui laissant croire qu'elle lui était indispensable et, peut-être aussi, en entourant d'une chaude affection cette jeune Pauline qui, fût-il ou ne fût-il pas son père, avait tissé entre eux un lien indissoluble.

Si l'on peut, sans hypothèse trop aventurée, concevoir par quelles séductions Talleyrand parvint à maintenir auprès de lui Dorothée, il reste que le revirement initial doit s'expliquer par d'autres philtres. Lesquels ? Une certaine perversité, éveillée depuis longtemps chez Talleyrand mais encore latente en Dorothée, qui donnera à leur amour une saveur brûlante d'inceste. Talleyrand exploite ainsi le complexe de frustration — comme diraient nos psychanalystes — qui s'est formé dans Dorothée et qui est dirigé à la fois contre sa mère et contre son mari.

Et puis, l'efficacité d'une présence attentive à tirer parti de tous les « vides », à combler peu à peu le fossé qui séparait les corps et les âmes ; une lenteur savante qui ne brûle pas les étapes mais qui dévoile la croissance d'un sentiment de plus en plus impérieux.

Encore, et surtout, un sens admirable qui fait que Talleyrand sait toujours, exactement, les paroles qu'il faut dire, les mots qu'il faut écrire, les gestes qu'il faut accomplir pour susciter une résonance chez celle — ou celui — qu'il veut séduire. Dorothée, consciente du charme qui l'avait conquise, a exprimé beaucoup plus tard de quoi était faite la séduction de Talleyrand.

Il y avait, écrira-t-elle, sous la noblesse de ses traits, la lenteur de ses mouvements, le sybaritisme de ses attitudes, un fond de témérité audacieuse qui étincelait par moments, révélait tout un ordre nouveau de facultés et le rendait, par contraste même, une des plus originales et des plus attachantes créatures.

Analyse plus profonde du « charme inexprimable » dont a parlé Aimée de Coigny, *la jeune captive* qu'immortalisa André Chénier.

Que la séduction de Talleyrand ne s'exerçât pas seulement sur les femmes mais sur les hommes, qu'elle agît sur ceux et celles qui semblaient devoir lui être rebelles, c'est ce que montre l'exemple de Royer-Collard. M. Roger Langeron, dans un ouvrage qui intéressera au plus haut point les curieux d'histoire politique et parlementaire [1], a campé ce royaliste libéral, d'esprit janséniste, de mœurs irréprochables, ce doctrinaire rigoureux auquel son éloquence et sa sincérité donnèrent sous la Restauration une singulière autorité. On eût voulu dresser une antithèse vivante de Talleyrand qu'on n'eût pu trouver mieux que Royer-Collard.

Aussi bien, pendant longtemps, les sentiments que ces deux hommes eurent l'un pour l'autre furent mépris et dédain ironique.

Royer-Collard disait : *Il y a deux êtres dans ce monde que je n'ai jamais pu voir sans un soulèvement intérieur : c'est un régicide et un prêtre marié* (autant dire Fouché et Talleyrand).

Quant à Talleyrand, il ironisait sur les Doctrinaires : *Ce sont des gens qui demeurent entre cour et jardin ; ils ne voient jamais la rue.*

Or, à l'automne 1820, au moment même où le scandale du couple formé par l'oncle et la nièce était dans toute sa fraîcheur, Talleyrand (soixante-six ans) fit la conquête de Royer-Collard (cinquante-sept ans). Et de la manière la plus simple du monde. La propriété des Royer-Collard à Châteauvieux n'était distante du magnifique château de Valençay, appartenant à Talleyrand, que de seize kilomètres. Dans un billet qui a l'air insignifiant mais qui en réalité est d'une simplicité raffinée, on voit de quelle façon Talleyrand enjôla son voisin de campagne :

C'est une bien bonne affaire pour nous, lui écrit-il, que vous preniez goût à notre Berri (...). Cela donnera de la célébrité à notre pays et la célébrité nous conduira peut-être à obtenir des chemins vicinaux. La célébrité est un bon moyen d'intrigue que vous avez fort à la main ; je vous soupçonne de n'en avoir point d'autres.

Talleyrand d'ailleurs avait fait les avances et, accompagné, naturellement, de la duchesse de Dino, s'était rendu à Châteauvieux.

Or, pendant dix-huit ans, Royer-Collard demeura en admiration devant ce don Juan, non repenti, de la politique et de l'amour ; il le seconda dans toute la mesure où il pouvait lui être utile au Parlement, satisfait d'une place modeste auprès de celui à qui il écrivait : *Vous êtes de la race des géants.* A la mort de Talleyrand, il reprendra bibliquement cette image : *C'est le dernier cèdre du Liban, c'est aussi le dernier type de ce savoir-vivre qui était propre aux grands seigneurs gens d'esprit.*

Dorothée de Courlande et Royer-Collard, quel séducteur a pu jamais inscrire sur son tableau de chasse deux proies aussi disparates !

1. *Un Conseiller secret de Louis XVIII : Royer-Collard* (Hachette).

A TRAVERS LES LIVRES : NAPOLÉON ET ALEXANDRE

Si l'on excepte — mais l'exception est de taille ! — l'archiduchesse d'Autriche Marie-Louise et, à la rigueur, Marie Walewska, Napoléon Ier ne compte guère parmi ses conquêtes féminines de très grandes ni même de grandes dames. Ses goûts le portaient aux amours promptes et faciles qui engagent à peine les sens, et point du tout l'esprit : des personnes aux mœurs libres, des actrices, des petites bourgeoises, distinguées à l'armée ou à la cour, et, quand toutes lui manquaient, de simples courtisanes qui se livraient ou qui lui étaient livrées pour une nuit contre argent comptant, voilà son ordinaire amoureux. Pour Marie-Louise et pour Marie Walewska, on ne saurait parler de conquêtes : l'une et l'autre furent plus ou moins sacrifiées à la politique, même si dans ce sacrifice elles trouvèrent ensuite quelque douceur.

— M. Jean Savant s'est donné un malin plaisir — plaisir qu'il nous fait, hélas ! partager — à dresser un inventaire qu'on peut estimer complet des femmes que Napoléon a tenues dans ses bras ; le titre du livre : *Les Amours de Napoléon*[1], s'il laissait croire que, pour les soixante favorites recensées, l'amour est chaque fois entré en jeu, serait évidemment trompeur. Beaucoup moins discret que les serviteurs pour lesquels l'Empereur n'avait pas de secrets, Constant ou Marchand par exemple, M. Jean Savant qui, il est vrai, n'est point « de sa suite », il s'en faut de beaucoup, ne passe sous silence aucune de ses aventures galantes, si bien que le chiffre de *soixante*, qui étonne d'abord est, réflexion faite, assez modeste.

Comme il est difficile de mesurer, au dynamomètre, l'intensité de l'amour et, au spectrographe, ses composantes. M. Jean Savant a choisi le parti de les évaluer par l'argent que les femmes, épouses ou maîtresses, coûtèrent à Napoléon, et pour nous rendre plus sensible le montant de telles dépenses, il les calcule en francs 1956, ce qui ne manque jamais de produire une forte impression. Quand on pense que certains ministères distribuent, par millions, des fonds secrets sans qu'il en soit laissé de traces dans la comptabilité publique, on admire que les fureteurs puissent prendre connaissance de la comptabilité impériale dans ce qu'elle a de plus privé, et même de plus intime. Les républiques, si elles ne sont pas plus vertueuses que les dictatures, seraient-elles moins franches ?

« Napoléon a-t-il vraiment aimé, fut-il véritablement aimé ? » M. Jean Savant répond à deux questions, au demeurant insolubles, par la négative. Le doute reste permis. Il est vrai que Napoléon, parce qu'il fut surtout sensuel, n'a d'une façon durable enchaîné aucune femme et n'a été enchaîné par aucune d'elles. Si l'on trouve dans ses lettres quelques beaux cris de passion charnelle, de faibles échos leur répondent. Sans doute, mais l'inconstance de Napoléon, ses passades, vite connues des

1. Hachette.

« intéressées », étaient bien faites pour détacher celles-ci d'un tel voltigeur. Joséphine elle-même, qui avait de bonnes raisons pour se montrer indulgente, souffrait difficilement les rivales qui pouvaient devenir dangereuses ; pour ruiner dans l'esprit de Marie-Louise l'image attachante qu'elle gardait de Napoléon déchu, il a suffi de lui révéler les infidélités qu'on lui avait cachées autrefois. Quel amour féminin, s'il est pur de toute perversité, résiste à des coups semblables ? Mais Napoléon était-il étranger au sentiment ? N'a-t-il cherché que le plaisir et ignoré l'amour ? Ce n'est pas certain. Le souvenir ému qu'il conservait encore à Sainte-Hélène des femmes qui avaient passé dans sa vie, le regret, voilé de mélancolie, des joies et des peines qu'elles lui avaient données, le sentiment que l'argent n'a pas de commune mesure avec l'amour, qu'il ne libère pas l'homme de la reconnaissance envers la femme, indiquent peut-être que le meilleur de Napoléon restait, par timidité et par pudeur, dissimulé dans l'ombre.

— En écrivant la biographie d'Alexandre Ier [1], M. Constantin de Grunwald ne s'est pas attaché à la seule vie intérieure de celui qui, en 1814, apparut comme le vainqueur de Napoléon et l'arbitre de l'Europe ; c'est Alexandre Ier tout entier, avec ses sautes d'humeur, ses contradictions, ses mystères, qu'il nous présente. Personnage aussi séduisant que déconcertant pour des têtes que Rome et sa logique ont jadis modelées. Il fallait M. Constantin de Grunwald et sa connaissance des confins germano-slaves pour se diriger dans une âme non pas tortueuse ni particulièrement compliquée, mais versatile et disponible pour de surprenantes métamorphoses.

A lire ce livre, où l'auteur n'avance qu'avec une grande prudence des hypothèses que sa documentation, fort étendue, son esprit critique toujours en éveil, lui donneraient le droit de présenter comme des apports à la vérité historique, un lecteur français sentira combien il s'éloigne de son propre climat à mesure qu'il marche vers l'Est. La transformation de ce jeune prince, aimé des dieux et des femmes, en un mystique sombre qui va mourir dans la solitude d'une petite ville, tendrement soigné par une femme qu'il a tourmentée, perdu dans on ne sait trop quel rêve, nous devient presque compréhensible. Disons « presque », car si l'adverbe manquait, la prétention serait excessive.

CRÉPUSCULE DE L'EUROPE

Durant la dernière guerre, les services de propagande nazis, que supervisait le docteur Gœbbels, crurent judicieux de répandre, comme s'il s'agissait d'un tract clandestin, la reproduction d'un discours, prononcé A Londres par le maréchal Smuts, où le chef de l'Afrique Sud, dominion britannique, déclarait que si la France cessait désormais de compter en

1. *Alexandre Ier, le Tsar mystique* (Amiot-Dumont).

Europe, la Grande-Bretagne sortirait victorieuse du conflit mondial, mais considérablement affaiblie. L'effet attendu était de soulever l'opinion française contre les Britanniques, l'effet réel fut de la raffermir dans l'espoir d'une défaite allemande. Tant il est vrai que la propagande est une arme à double tranchant, dont le maniement exige un sens aigu de la psychologie.

— On ne saurait refuser cependant au docteur Gœbbels, haut-parleur de Hitler, une grande intelligence et une réelle culture, qualités qui faisaient défaut à la plupart des chefs nazis. Dans un ouvrage, déjà ancien, mais que Mme Hélène Kern vient seulement de traduire de l'anglais [1], Curt Riess, après une enquête longue, minutieuse, objective, a reconstitué le visage d'un homme qui, après avoir, à juste titre, concentré sur lui les haines des peuples écorchés vifs, fut, presque le seul, à suivre volontairement son maître dans la mort.

Contrairement à ce que nous pensions, le docteur Gœbbels s'employait à insuffler une foi qu'il ne partageait point. Il ne croyait pas en Hitler, il croyait tout au plus en lui-même et dans l'efficacité de ses propres paroles. Son journal nous l'a montré convaincu, du moins en apparence, qu'un de ses discours peut redresser la situation, au moment où elle paraît compromise, illusion qui ne tarda pas à se dissiper. Sa fidélité à Hitler est donc tout le contraire d'une confiance aveugle dans les glorieuses destinées du IIIe Reich, c'est plutôt l'attitude, hautaine et méprisante, de ceux qui, ayant joué sans conviction la carte perdante, paient leur dette sans récriminer.

— Même pour l'opposer en tous points au « petit docteur », il serait malséant de lui comparer le grand Winston Churchill, auquel M. Jacques Chastenet, de l'Institut [2], a récemment consacré une de ces études, pleines de science et de flamme, dont il nous a donné maints exemples. La connaissance en profondeur qu'a M. Jacques Chastenet de l'âme anglaise fait ici merveille : elle lui épargne les contresens qu'avec les meilleures intentions du monde un historien moins averti que lui des choses et des gens d'en face ne manquerait pas de commettre.

On mesure l'abîme qui sépare un parvenu du pouvoir, quelles que soient ses qualités innées, de ceux qui y furent portés, pour ainsi dire, par droit de naissance. A l'âge où la plupart des futurs hommes d'État en sont encore aux tâtonnants apprentissages, M. Winston Churchill semblait, dans les séances de la Chambre des Communes ou dans les conseils du Gouvernement, représenter ses ancêtres et assurer leur survivance. Mais le sang américain qu'il tenait de sa mère ajoutait une vivacité neuve au sang bleu des Marlborough. Conservateur à tendances libérales, fier d'appartenir à un peuple éminent, mais sans dédain foncier pour les malheureux qui n'ont pas eu le bonheur d'être nés en Grande-Bretagne, ayant une foi ardente en son pays mais ouvert aux

1. *Goebbels* (Fayard).
2. *Winston Churchill et l'Angleterre du XXe siècle* (Fayard).

aspirations des autres peuples, unissant à une énergie sans pareille l'art de ranimer les volontés défaillantes, conjuguant la parole et l'action personnelle, trouvant les mots et les images qui touchent pareillement le gentleman et l'homme du peuple, capable de se faire entendre et comprendre sous toutes les latitudes, M. Winston Churchill est l'une des plus hautes figures de l'Angleterre et de l'Europe du xxe siècle.

Certes, le livre de M. Jacques Chastenet n'est pas un hymne continu à sir Winston ; l'auteur ne minimise pas certaines erreurs, dont quelques-unes ont blessé cruellement les Français sans toutefois atteindre la France elle-même. L'erreur est humaine et M. Winston Churchill est essentiellement humain. Jamais son habileté n'a ressemblé à de basses manœuvres, jamais le désir d'abattre l'ennemi n'a éteint en lui la pitié humaine. Dans la croisade pour la liberté, il a gardé l'ardeur et la noblesse d'un chevalier médiéval. Serait-il le dernier chevalier de l'Europe ?

Arrivé à la fin de son étude, M. Jacques Chastenet, s'adressant à M. Winston Churchill, écrit non sans mélancolie :

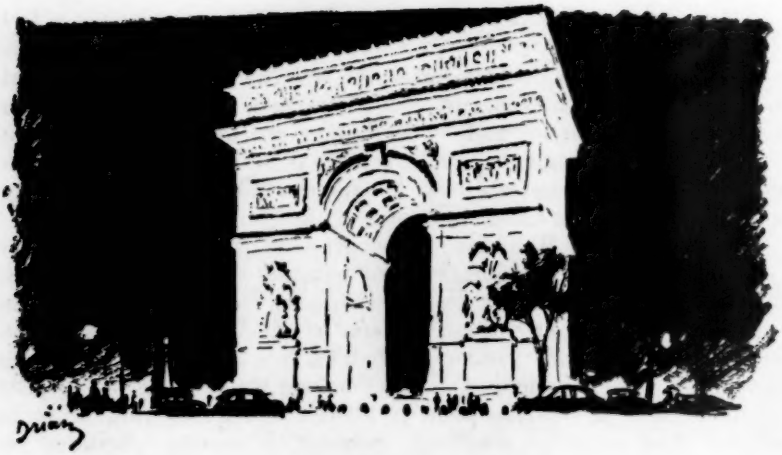
Sans doute, lorsque vous quitterez cette terre, laisserez-vous l'Angleterre, votre chère Angleterre, moins puissante et moins majestueuse que lorsque vous entrâtes dans la vie publique. La faute n'en sera ni à vous ni à vos compatriotes, mais à la loi qui veut que nations comme civilisations aient leur matin, leur midi et leur crépuscule. Inéluctable loi dont la vieille Europe éprouve aujourd'hui la rigueur.

— L'Europe est-elle véritablement à son déclin ? Préférons le mot « crépuscule » qui annonce aussi bien le soleil couchant que le soleil levant. En tout cas, les historiens de l'avenir, si ce déclin se confirme, diront que les Européens l'ont bien voulu. L'absurdité des conflits européens n'a eu d'égale que leur férocité. Visiblement il s'agissait de ces haines de famille, plus terribles que d'autres parce qu'elles se nourrissent d'elles-mêmes.

Ce n'est pas M. Jacques Mordal, auteur de *La Marine à l'Épreuve* [1] — un livre émouvant et souvent poignant — qui nous contredira. Après l'armistice de 1940, la Marine française, la seule richesse qu'il nous restait d'un patrimoine englouti, lui fut disputée par ses ennemis, par ses alliés, par les siens. Ceux qui s'efforcèrent de la sauver, tel l'amiral Auphan auquel l'ouvrage est comme dédié, furent plus sévèrement jugés que ceux qui voulurent la perdre ou l'abandonner. Si l'on parvient à lire ces pages en oubliant des querelles encore chaudes, on y trouvera un beau sujet de méditation sur les égarements de l'Europe déchirant ses entrailles.

PIERRE AUDIAT

1. Plon.



LE MOIS A PARIS

On ferme. — Dessins de Delacroix. — Vlaminck. — Le musée du Jeu de Paume est depuis un an bientôt en réfection. Une aile du musée d'Art moderne, menaçant ruine, sera fermée à son tour pendant plusieurs mois. N'eût-il pas mieux valu, sinon l'abattre, du moins affecter à tout autre objet qu'à des œuvres d'art ces entrepôts sinistres qui desservent, avec un grand sens égalitaire, les manifestations qu'ils abritent au long de l'année ? Nous l'écrivions déjà en 1935 : « Les terrains de la Manutention, acquis par la Ville en contrebas d'une butte de terre de douze mètres, souffrent d'une humidité qu'on aura peine à combattre. Regardant le Midi, les salles d'exposition recevront un jour peu propice. Trois mille cinq cents mètres où accrocher sont prévus, mais la lumière, venant d'en haut, ne pourra guère éclairer favorablement que le quart de la surface. En outre, la séparation des deux constructions proches de la Seine risque de créer entre elles un courant d'air permanent. Et dire qu'un projet répondant à toutes les exigences, et qui eût permis d'ériger dans une situation magnifique un musée digne de la France — et qui n'eût pas été qu'un camouflage du vieux Trocadéro — le *Palais de Chaillot* qu'avait rêvé notre plus grand architecte, Auguste Perret, a été évincé ! »

Le Salon de la Nationale, malgré son généreux appel aux nouveaux, se débat contre un jour trop cru ou trop avare, et l'on comprend qu'aînés ou jeunes hésitent à végéter, fût-ce le temps d'un Salon, dans ces caves.

— C'est aux jeunes que pourrait être dédiée la réunion par le Cabinet de Dessins du Louvre d'un ensemble de pages que Delacroix couvrit entre sa quinzième et sa trentième année. Avec quelle intelligence, quels fré-

missements, celui qui nommait le dessin sa *prière quotidienne* et illustrait déjà, tout enfant, ses cahiers, interprète ici Michel-Ange, Rubens ou Goya, prélude par quatorze esquisses à la *Barque de Dante*, entrevoit dans une somptueuse aquarelle le *Botzaris* qu'il n'exécutera que trente-six ans plus tard !

Pensant à la fébrilité avec laquelle, insuffisamment préparés, tant de débutants se risquèrent récemment au portrait, et craignant les expédients dont, faute d'avoir enrichi leur vocabulaire et leur mémoire, ils se contenteront quand, à la faveur du 1 p. 100, ils seront mis au pied du mur, comme nous leur conseillons de méditer les découvertes faites par Delacroix où qu'il fût, à toutes les heures du jour ou de la nuit, avant d'aborder de grands ouvrages !

— Le portrait, très complet, que compose la rétrospective Charpentier — et qui coïncide avec la réunion, chez Le Garrec, de l'œuvre gravée de Vlaminck, notamment de bois admirables — montre qu'aussi vert à quatre-vingts ans que le père Hugo, il est, avec Segonzac, l'un des seuls grands mâles qui nous restent.

Qu'il peigne en tons sortis directement du tube (usant, durant des années dites *fauves* et sous l'influence de Van Gogh, de la même palette que Braque et Derain) ou qu'il revienne au clair-obscur traditionnel, qu'il préfère les pâtes lisses ou rugueuses, c'est la même décision d'écriture et de mise en page, la même fatalité du regard : l'opposé, en somme de son ami de Chatou qui l'a précédé à ces murs.

Ici, point de reniements. Jeune ou vieux, on le voit fidèle aux mêmes thèmes, à la même composition, aux mêmes rythmes. Dans ses pathétiques visions d'hiver, dans ses marines, ses sous-bois, c'est la même violence et la même terreur cachée qu'au temps où régnait l'implacable été, où Londres et Honfleur brûlaient des feux de la Provence ou de la Catalogne ; à l'époque qu'on dit cézanienne — période intermédiaire où il plaque des bleus bien différents de ceux de Cézanne sur les banlieues inondées — ce ne sont pas les lentes progressions de l'Aixois, mais des élans et des colères de Flamand qui voit rouge alors même qu'il semble se mâter. Fort d'un dynamisme qui rejoint les grands réservoirs naturels, de tout son cœur, de tout ses appétits, ce grand enfant se bat contre les murs obstinés, les fenêtres closes, le vent, la neige, l'asphalte, les fleurs, l'entrecôte. Fauve intégral, et à tout âge — on est fauve par tempérament, et pas seulement par la couleur — docile à l'instinct, rebelle aux théories, Vlaminck part à la conquête de l'univers non pour le dépecer, comme Picasso, mais pour ne faire qu'un avec lui. Si, par ses rudesses, son œuvre peut blesser de prime abord, elle est si loyale, si saine et, malgré maintes crudités, si peu cruelle, que nous en tirons un surcroît de vitalité.

CLAUDE ROGER-MARX

Il faut espérer que les nouveaux décors de *Faust*, commandés l'an passé par M. Lehmann, seront la dernière manifestation à l'Opéra d'un style, ou plutôt d'un manque de style, qui coûte inutilement fort cher, entraîne d'interminables entractes pour déplacer des masses de toiles et de bois et ne crée autour des œuvres représentées aucune atmosphère. Pourquoi, du reste, transformer *Faust*, en opéra à grand spectacle ? A sa création au Théâtre-Lyrique, l'œuvre de Gounod était un opéra-comique et le subtil musicien nourri de Bach et de Mozart savait bien ce qu'il faisait, en réaction contre la ferblanterie de Meyerbeer et de Halévy. Choisissant avec ses librettistes, dans l'immense drame de Gœthe, les scènes où Marguerite est au premier plan, il a écrit une partition que sa popularité n'a nullement vulgarisée et qui, sans aucune violence d'expression, reste pathétique après un siècle.

Je sais bien que le passage de l'œuvre à l'Opéra a fait remplacer la scène de la chambre par le ballet, mais *Faust* n'en demeure pas moins une œuvre de demi-caractère et d'intimité, comme l'atteste d'ailleurs l'écriture des rôles des deux protagonistes. On devrait en tenir compte dans la présentation scénique, ne pas confondre la Kermesse avec les *Maîtres-Chanteurs* et fermer au maximum les décors du jardin, de l'église, de la prison, pour concentrer l'intérêt du spectateur sur l'expression lyrique du drame.

Ces réserves faites, les décors de M. Wakhevitch sont agréables à l'œil et si plusieurs d'entre eux n'évoquent guère la ville moyenâgeuse où se déroule la légende du docteur Faust, les costumes, inspirés heureusement des tableaux de P. Breughel, sont très plaisants. La mise en scène de M. Max de Rieux est colorée, vivante, animée, pleine de trouvailles. Il a réussi à faire jouer ses choristes, ses danseurs, ses figurants ; seul le ténor n'a pas suivi le mouvement.

Deux prises de rôle intéressantes marquaient la représentation. M. Blanc a fait acclamer sa voix de bronze dans la mort de Valentin. M. Xavier Depraz a composé un saisissant Méphisto. Avec lui, la ronde du Veau d'Or et la sérénade ne sont plus un récital de basse, il joue, diaboliquement, et sa longue silhouette évoque bien le maigre seigneur au pied fourchu qui passe dans ces lithographies de Delacroix, où Gœthe eut l'impression de voir pour la première fois matérialisé le démon, fils de son rêve.

— Dans son amour passionné du théâtre, M. Xavier de Courville a fait souvent preuve de plus de curiosité et de goût que nos directeurs de subventionnés. Cette fois encore, en montant le *Couronnement de Poppée* au Petit-Marigny, il a réalisé ce à quoi l'Opéra-Comique songeait jadis, quand il était moins occupé par les *Eugène Onéguine* et les *Monsieur Beaucaire*.

Malheureusement, le dernier opéra de Monteverdi dépasse les moyens limités d'une compagnie privée. Il y faut une douzaine de solistes, un orchestre, des chœurs. Il y faudrait aussi une vaste scène. Xavier de Courville a pallié avec une intelligence extrême bien des insuffisances, mais il ne pouvait pas obtenir avec un quatuor à cordes, un clavecin et une harpe, la sonorité de trente exécutants. Parmi les artistes qui ont chanté avec le noble désir de servir le vieux maître vénitien, nous citerons M. André Vessières, dont la basse a rendu avec une grandeur sans emphase le personnage de Senèque. La scène de la mort du philosophe au milieu des larmes de ses disciples était très émouvante.

Ancêtre de Hændel et de Gluck, Monteverdi l'est aussi de Mozart, toutes les tendresses des *Noces*, tout l'humour de *Cosi Fan Tutte*, sont déjà dans le duo du Page et de la Demoiselle, dont Mlle Boulangeot et M. Hamel ont fait l'instant le plus charmant de la soirée.

JEAN MISTLER

Le Cinéma. — Mais non, *Cette sacrée Gamine* ne saurait être comparée aux comédies américaines de la haute époque, celle des *Mister Deeds* et des *Vous ne l'emporterez pas avec vous*. C'est un film amusant et même honorable, car les effets ne relèvent pas de la vulgarité. Ni de la pornographie. On y dévêt assez largement Mlle Brigitte Bardot, mais cette personne porte le déshabillé de façon plus sportive que lascive. On a trouvé quelques vrais gags et qui ne manquent pas d'humour. En particulier, l'histoire de l'incendie provoqué par le fer à repasser et qui revient sous forme d'une scie assez heureuse. Ce qui manque à ce film pour relever de la très bonne comédie, c'est un vrai scénario dans lequel les gags prendraient une vraie signification. Ici, le scénario est à peu près inexistant. On dirait qu'on a tourné en improvisant.

Mais je ne veux pas être trop sévère. L'improvisation est généralement agréable. Les débuts de Michel Boisrond promettent beaucoup. On peut attendre pas mal aussi de Brigitte Bardot, qui entre d'un pas assuré — et sympathique — dans l'emploi de star. La plupart de ses camarades jouent bien, en particulier Jean Bretonnière, dans un rôle où on aurait pu frôler la niaiserie.

— Un personnage et une formule ne suffisent pas à tout, Vittorio de Sica leur demande un peu trop quand il fait un troisième film avec son officier de carabiniers au cœur tendre. Il est exact, comme l'ont remarqué la plupart de mes confrères, que Mlle Loren, qui pousse à l'excès un personnage de poissonnière provocante, est loin d'avoir le charme de Mlle Lollobrigida, surtout dans le premier *Pain, Amour...* Tout

cela étant dit, le film est tout de même assez amusant à voir, ne serait-ce que pour le numéro de ce merveilleux acteur, Vittorio de Sica lui-même, dans son personnage de don Juan de sous-préfecture. Je m'étonne qu'il n'ait pas donné quelques conseils indispensables à Sophia, qui était bien meilleure dans *Dommage que tu sois une Canaille* et je crois parfaitement que cet extraordinaire morceau féminin peut faire une bonne actrice. Mais à condition qu'elle apprenne que les tortillements de croupe ne suffisent pas à tout.

— *Tueurs de Dames* est un bon film anglais dans la série de l'humour macabre. Par sa parfaite inconscience, une brave vieille dame désarme complètement une bande de cinq dangereux gangsters qui s'étaient installés chez elle pour mijoter des coups fructueux. Il faut avouer que ces gangsters sont un peu « à la peau de toutou » et que la démonstration en est facilitée. Mais l'histoire est souvent drôle et la vieille dame (qui surclasse ici Alec Guiness) est merveilleuse.

— On fait grand bruit autour d'un film américain intitulé originalement *Révolté sans Raison* et en français *La Fureur de vivre*. C'est une nouvelle variation autour du mal de la jeunesse et du non-conformisme des couches estudiantines. Les images vigoureuses de Nicholas Ray et l'attachante personnalité de James Dean (mort accidentellement l'an dernier) donnent un certain accent à la première partie du film. Des étudiants, par bravade — ou par pure perversité — se battent au couteau et organisent des matches en automobiles au bord d'une falaise. Le meilleur, c'est d'ailleurs la séquence au poste de police qui sert de prologue. Puis, les choses s'affadissent peu à peu et on s'aperçoit que cette histoire « réaliste » est parfaitement artificielle, que la thèse sous-jacente est absurde (culpabilité des parents, sans qu'on avance l'ombre d'un argument sérieux) ; enfin, l'affaire se termine en mélodrame et en méchant film de gangsters, avec coups de revolver, mort de l'innocent et inimaginable déploiement de police autour du planétarium.

JEAN FAYARD

La Banque de France, des jardins, des hôtels qui peuvent ressusciter. — Notre article au sujet des agrandissements de la Banque de France, il y a deux mois, n'a pas été tout à fait inutile, il a permis à la Commission du Vieux-Paris et à l'administration préfectorale d'affirmer leur position dans la défense des hôtels de la rue Radziwill. Après trente ans d'abandon — évoquons en passant la crise du logement et l'égoïsme des administrations qui laissent inoccupés des centaines de logements — l'hôtel de Noirmoutiers n'est plus réparable. Mais la Commission du Vieux-Paris a émis le

vœu, très raisonnable, que sa façade soit remontée au fond de l'impasse que formera la rue Radziwill après la construction du nouveau bâtiment de la Banque, et que les autres maisons de la rue Radziwill, du 21 au 33, actuellement occupées par des bureaux, soient conservées et non démolies comme la Banque en avait l'intention. Après avoir juré, bien entendu, qu'elle les respecterait.

De même, la Commission demande que les éléments de l'ancienne Chancellerie d'Orléans soient remontés dans le périmètre des bâtiments de la Banque ou, à défaut, dans un bâtiment municipal.

Car le langage que tient la Banque de France est, à ce sujet, assez étrange. Elle déclare : « Oui, je me suis engagée à reconstruire la Chancellerie d'Orléans, mais je n'ai pas dit quand. Il y a déjà trente ans ? Voyez-vous, comme le temps passe !

Le mieux serait, à mon avis, que l'État reconstruise la Chancellerie d'Orléans aux frais de la Banque, n'importe où, dans le Bois de Boulogne, dans le Parc de Sceaux au besoin, si on ne veut pas attendre encore vingt-cinq ans et s'apercevoir que plafonds, stucs et boiseries sont devenus inutilisables !

La façade de la Chancellerie d'Orléans donnait sur le jardin du Palais-Royal, elle ne serait donc pas dépaysée dans le Parc de Sceaux. Quant aux jardins, dans Paris, bien qu'en principe ils soient protégés, ils disparaissent l'un après l'autre. Pensez donc, au prix du mètre carré, c'est si tentant ! Celui de l'hôtel du 76 de la rue de Lille vient d'être vendu 95 millions de francs à une administration. Il allait jusqu'au quai d'Orsay. L'hôtel a été démoli et deux corps de bâtiments utiliseront tout le terrain.

On avait plaisir, avenue Matignon, à regarder la belle façade de l'hôtel de La Vaupalière donnant sur un grand jardin. Une banque n'a eu de cesse qu'elle ait obtenu l'autorisation de construire sur la moitié du jardin. On lui a imposé un style classique. Le style, c'était le moins grave, ce qui compte, c'est la perte de l'espace qui mettait en valeur l'hôtel de La Vaupalière qui ne donne plus, maintenant, que sur un tronçon de jardin insuffisant.

De même, l'ancien jardin du couvent des Feuillantines, dans lequel se noua l'idylle de Victor Hugo et d'Adèle Foucher, est menacé par le propriétaire qui veut construire des boxes à voitures.

Par contre, deux anciens hôtels, transformés l'un en centrale électrique et l'autre en imprimerie, vont être prochainement libérés : il s'agit de l'hôtel de Flesselles, 52, rue de Sévigné et de l'hôtel Lenormant de Mézières, 20, rue Bergère. J'expliquerai dans un prochain article comment on pourrait les sauver.

GEORGES PILLEMENT

Cirques. — Les Soviets presque partout ! A l'Opéra leurs danseurs n'avaient pu se produire, mais leurs gens du voyage ont pris leur revanche au Vel'd'Hiv'.

Qui donc disait que l'U.R.S.S. ne voulait plus d'idoles ? Qu'il l'ait voulu ou non, le Cirque de Moscou a consacré une nouvelle vedette en la personne de son jeune clown Oleg Popov. Deux jours après l'arrivée de nos visiteurs, les aficionados de la piste ne disaient plus :

— Je vais au Cirque de Moscou...

Mais :

— Je vais voir Popov.

Le succès, à Paris comme à Bruxelles, s'était cristallisé autour de ce blond phénomène de vingt-cinq ans.

Un enfant de la balle ? Non point. Un élève de l'École Nationale Soviétique des Arts du Cirque, qui en sortit au bout de cinq ans d'études avec son diplôme d'acrobate, son diplôme d'équilibriste, son diplôme de jongleur, son brevet d'amuseur, son prix d'excellence de siffleur, son premier prix de cascadeur, sa mention en musique, son certificat d'Auguste et vingt autres lauriers.

Quel bon élève ! Quel sujet d'élite !... D'où vient qu'après avoir vu ce jeune bûcheur couronné, on rêve de cancres de génie ? Car beaucoup de gens ont été déçus. On avait beau leur dire que ce n'était pas un clown ordinaire, mais un Auguste de soirée, beau leur expliquer que les immenses godasses éculées, les perruques criardes, les faux nez écarlates et les tartes à la crème n'ont plus cours en Russie, beau leur affirmer que ce gamin de Moscou était bourré de qualités, qu'il avait d'aimables trouvailles, que son travail d'équilibre sur fil de fer était impeccable... l'opinion de l'homme de la rue reflétait son regret de n'avoir pas ri aux éclats. On lui avait promis un clown, on ne lui offrait qu'un Auguste de soirée.

Il est vrai que Popov avait eu la malchance de débuter à Paris peu de temps après le véritable triomphe qu'avait remporté Zavatta au Cirque Médrano. Un Zavatta en pleine forme, auquel le doux Margaritis avait enfin donné sa chance de déployer au cours d'une même soirée toutes les ressources d'un métier qu'il a dans la peau depuis sa plus tendre enfance, et surtout les dons prodigieux et si divers dont les dieux du Cirque l'ont comblé à sa naissance.

Achille Zavatta n'a pas de diplômes. Il n'a été à aucune École Supérieure de Voltige, à aucun Institut National de Dressage. Il ne sort pas d'une Académie de Clowns, mais son numéro d'écuyère, entre autres, et sa scène dans la cage aux lions déchaînent un rire immense, com-

municatif, éclatant. Ce qui ne l'empêche pas de susciter infiniment d'émotion dans sa pantomime en homme-sandwich.

Et c'est sans doute aussi parce que nous avons Zavatta que le gentil petit Popov ne nous a pas éblouis.

SERGE VEBER

La danse. — Le « Sluk », groupe de danse et de chant slovaques, a surpris par sa banalité et son indigence de formes, d'accent et de couleurs. Pourtant, il s'agit de territoires et de populations aux traits à la fois divers et complexes, composant au cœur de l'Europe un ensemble typique : le voyageur reconnaît partout les traits parfaitement caractérisés de la Hongrie et de la Pologne qui ont longtemps dominé ces provinces, de la Moravie aux Tatras...

Cependant, dans la grisaille terne du spectacle Sluk, on ne retrouve pas ce pittoresque et cette diversité — qui nous avaient au contraire ravis lors du voyage à Paris, il y a quelques mois, des groupes polonais et hongrois, riches, pimpants, ardents, avec tout leur relief et du panache. Là musique elle-même, complètement décolorée et sans caractère, est une plate composition d'accompagnement...

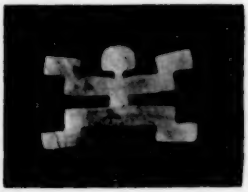
Comme nous l'avions observé précédemment pour certaines des représentations folkloriques populaires des pays de l'Est qui ont déferlé sur Paris l'année dernière, on en vient à croire que ces groupes, indifférents aux traditions de la race comme à l'histoire et à l'ethnographie, composent arbitrairement des spectacles populaires « éducatifs » : organisations de jeunesse, groupes culturels d'usines, maisons du peuple.

— Non moins décevant fut le ballet J.-P. Fernandez « de l'Amérique Latine » qui, depuis sa première apparition à Paris il y a quatre ans, a complètement modifié son orientation. M. Fernandez compose des chorégraphies assez sommaires et passablement monotones, que lui-même et sa troupe interprètent avec les moyens techniques modestes dont ils disposent.

A part les costumes dont plusieurs sont fort beaux, les numéros présentés ont un caractère primitif qui ne peut satisfaire. L'exécution manque d'homogénéité et la composition d'atmosphère est inexistante. La musique, là également, à travers les « arrangements » et les adaptations, a perdu tout accent local typique.

Ce qui nous intéresse dans un spectacle d'Amérique latine c'est précisément l'exotisme : l'Indien et les Métis et au-delà les survivances des Incas.

PIERRE MICHAUT



Le Musée de l'Or de Bogota. — Témoins d'une civilisation anéantie au XVIe siècle par les conquérants espagnols, cent cinquante bijoux précolombiens en or, du « Museo del oro » de Bogota, provenant de fouilles entreprises en Colombie, sont actuellement exposés à Paris, au Pavillon de Marsan.

La création, en 1938, du « Musée de l'Or », initiative des dirigeants de la Banque de la République colombienne, préserva le patrimoine artistique de Colombie de la convoitise des huaqueros, chercheurs d'or, qui vendaient leurs trouvailles à des fondeurs ou à des collectionneurs étrangers.

Délimitée par l'Équateur, le Pérou, l'Amérique centrale et l'océan Pacifique, la Colombie est parcourue du sud ou nord par deux fleuves parallèles, le Cauca et le Magdalena, découpant la cordillère des Andes. Dans des vallons, d'accès souvent difficile, étaient installées des tribus indiennes anthropophages dont les origines sont inconnues et sur lesquelles on ne possède que peu de renseignements.

Deux tribus, les « Quimbayas » et les « Muiscas », habitaient, les premiers, au centre de la Colombie, dans la vallée du Quindió et les seconds, sur le haut plateau de Bogota. Elles possédaient une organisation hiérarchique sociale : trois classes : les nobles, les guerriers et... le peuple ; une religion avec sacrifices humains.

Il ne reste rien de leurs habitations construites en bois ; seules, des fouilles permettent de retrouver des tombes dont certaines, importantes, laissent apparaître des chambres funéraires profondément enterrées. On y trouve des poteries et des bijoux en or.

Ceux-ci, diadèmes, pectoraux, colliers, anneaux de nez ou épingles de cape, ont, selon la région, un style bien différent.

Simplicité, pureté de ligne et naturalisme, trois caractères qui font de l'orfèvrerie « quimbaya », un art remarquable de sobriété. C'est ainsi qu'en témoignent des récipients en forme de gourde, des pinces à épiler, des grelots qui ressemblent tantôt à des clochettes, parfois à des coquillages. Déjà même, le souci qu'a l'artiste de créer des formes nouvelles le conduit à fondre ses objets par le procédé de la cire perdue, tel qu'on le retrouve manifestement employé dans la façon de ces colliers composés d'éléments zoomorphes.

L'orfèvrerie de style « muisca » est typique avec ses « tunjos », figures votives triangulaires aux larges têtes, portant des attributs variés. Elles sont réalisées au moyen de fils fondus qui viennent s'inscrire en surimpression sur de simples plaques. Un exemple significatif nous en est donné par ce curieux personnage étendu sur un siège de cacique.

On retrouve également des pièces provenant d'autres régions habitées par la tribu « Calima » (cours supérieur du fleuve Cauca) et la tribu « Sinu » (cours de la rivière du même nom).

Si le style de leurs œuvres diffère, les orfèvres colombiens utilisaient néanmoins des techniques semblables. Leur matière première était un alliage, dans des proportions variables, d'or natif argentifère et de cuivre appelé « tumbaga » par les Espagnols. Ils savaient notamment, par l'action combinée d'un acide et du feu, rehausser l'éclat d'un alliage faiblement titré, en lui donnant la couleur d'une composition plus riche en or.

Nous avons déjà dit qu'ils connaissaient le coulage à la cire perdue. Le tréfilage, le laminage, la soudure autogène non plus ne leur étaient pas inconnus. Cette technique, que ne renieraient pas nos artisans d'aujourd'hui, jointe à une inspiration souvent géniale, a donné naissance à des chefs-d'œuvre.

Leur exposition au musée des Arts décoratifs montre au visiteur les ressources d'un art parfaitement adapté aux besoins d'une civilisation ancienne dans ses préoccupations de la vie courante, religieuses, guerrières, utilitaires ou frivoles.

JACQUELINE BÉCARD

Pierre Moinot. — Jean Reverzy. — Le rare mérite du beau livre de nouvelles de Pierre Moinot, *La Blessure* (Gallimard), est de rendre sensible au-dessous des actes et des propos auxquels se limitent les romanciers réalistes ou existentialistes la présence de ce monde intérieur qui seul a des constantes, tout le reste n'étant qu'accidents ou hasards. Les sujets de ces nouvelles ? Une nuit chez des paysans près de la ligne de feu pendant la guerre. Les souffrances d'un blessé dans un dortoir d'hôpital. La brève idylle d'un jeune officier entre deux combats, près de Naples. Les tourments d'un soldat logé pour une nuit dans la chambre d'une jeune fille absente. Une rencontre au milieu de la forêt [1]. Voilà l'extérieur, les sujets, l'écorce — ou, si l'on veut, les portes qui donnent accès à l'univers de l'auteur.

Un univers mobile où se confondent les souvenirs, les espoirs, la prescience des profonds refuges où s'abrite le moi. Premier rideau qui couvre ce monde : la pluie ; légère ou compacte elle est presque toujours là, inexorable, et ses plans de gaze annulent la netteté des

1. Ce dernier récit, *La Mort en Lui*, a paru dans la *Revue de Paris* de décembre 1955.

masses comme dans les tableaux de Turner où arbres et maisons semblent se dissoudre. Une autre image de ce monde : des êtres silencieux dans la nuit groupés près d'une lumière pauvre qui modèle des masques inattendus et plaque sur les corps et les visages un glacis de questions et d'énigmes.

Le personnage-auteur ne se confond jamais tout entier avec les actes qu'il accomplit. Il prend du recul, se regarde agissant. Et ce qu'il fait lui paraît, au milieu des drames mêmes, *sans importance*. Ses gestes, ceux des autres ne sont que l'effet d'ordres donnés ailleurs ou les ondes extrêmes des grands mouvements qui entraînent l'humanité. Pourtant une part de lui-même est engagée dans ce tourbillon. Elle prolonge des sensations anciennes, d'enfance ou de jeunesse ; elle est un nouveau fragment d'une ligne secrète qui est peut-être sa *vraie* vie, le long de laquelle il chemine sans jamais réussir à l'atteindre.

Cet insaisissable moi-profond se situe hors du temps. Grâce à lui l'homme croit *retrouver* ce qu'il voit pour la première fois (« *Il sut qu'il connaissait ce lieu depuis toujours* ») et le passé peut soudain être plus présent que le présent. A cause de lui, qui nous commande, nous agrandit et nous limite, nous ne pouvons vraiment comprendre en autrui que ce qui est déjà en nous-mêmes. Les personnages qui surgissent dans la vie de don Juan ne semblent exister que pour le révéler ou l'affirmer. « *Je te connais, tu n'es qu'un miroir* », dit le chasseur de *La Mort en Lui*, une des nouvelles de ce livre, à un passant qu'il n'a jamais vu.

Tous les hommes évoqués par P. Moinot sont des solitaires ; l'amour même ne leur livre que des apparences ; l'apparence de la fidélité (*La Blessure*), de la pureté (*Repos à Ascoli*), de la passion (*Le Voleur*). La lucidité de l'auteur règle ce jeu d'illusions : l'être aimé n'offre qu'une esquisse de l'amour rêvé, parfois même il n'est qu'un écran placé devant cet idéal. Aussi le jeune officier qui passe la nuit dans la chambre d'une jeune fille — qu'il n'a jamais vue, ne verra jamais — au milieu de ses lettres, de son parfum, sa chaleur de vivante étant encore là éparse, et le désordre des choses fixant ses derniers gestes, éprouve-t-il, au cœur de cette absence, une sensation d'amour dont la vie ne lui livrera plus l'égale.

Cette solitude imposée n'est pourtant que l'ébauche d'une solitude plus profonde encore, celle dont la promesse attend au fond de notre pensée, solitude abyssale, qui n'est pas souffrance mais libération. En cette *région inconnue* sommeillent les souvenirs de moments vécus, « *dans l'éloignement de tous les tourments des hommes* », avec la sensation d'appartenir à un *ordre*, à une harmonie surhumaine. Peut-être est-ce la vraie paix de rentrer en ce lieu « *où l'on n'aime plus, où l'on ne trouve enfin que des objets* ».

Cette subjectivité généralisée, cette foi en une vie profonde, souterraine de tous les hommes, c'est ce qui donne à tous ces récits leur résonance propre, mélancolique et attirante. Mais Pierre Moinot n'est pas un

écrivain à thèse il n'enseigne pas, il suggère et c'est peut-être en peignant les autres qu'il se découvre : ses contes ont la liberté et la vie des œuvres qui ne prétendent pas à démontrer. On y trouve des hommes de chair, des plages, des montagnes, des forêts et parfois, quand s'est levé le rideau de pluie, le soleil d'Italie. Leur construction est classique, mérimméenne. Ils représentent une forme d'art très achevée, très complète où l'équilibre est maintenu entre ce qui est du monde extérieur et de l'autre. Ce livre, écrit avec un sens aigu des nuances et de la musique, est un des meilleurs, des plus personnels que nous ayons lus depuis longtemps.

— *Le Passage* qui avait marqué le début du docteur Jean Reverzy dans la littérature était un roman à deux volets : un polynésien, remarquable ; un lyonnais, de bien moindre valeur, consacré à l'agonie d'un homme. L'obsession de la mort qui y paraissait on la retrouve dans le nouveau roman de cet écrivain. *Place des Angoisses* (Julliard) est consacré à la vie des médecins, vie décrite selon Kafka ou plutôt selon l'idée que J.-L. Barrault se fait du monde Kafka. Les illustres maîtres évoqués par Reverzy, croulants, vacillants, débitant leurs leçons à l'hôpital comme on rend le dernier soupir, appartiennent, eux et leur cortège las et effaré de disciples et d'assistants, à l'univers de l'absurde et de la nausée. Les scènes (par exemple le dîner offert dans son austère et poussiéreuse demeure lyonnaise par l'illustrissime professeur Joberton de Belleville) sont fixées au grand ralenti, les mots répétés avec une insistance de cauchemar comme pour provoquer le vertige par une insolite lenteur. Il y a du talent certes dans ce roman, mais on ne sait quoi aussi d'appliqué, de composé, d'artificiel, une complaisance excessive aux effets qui sont laborieusement prolongés et l'on se demande si Reverzy gouverne toujours la machine qu'il a mise en branle. Ses spectres médecins deviennent assez vite, dans leur délabrement d'automates, comiques. Mais le deviennent-ils à l'instant choisi par l'auteur ? Ce n'est pas certain.

MARCEL THIÉBAUT

La Politique intérieure. — Les événements d'Algérie ont encore dominé tout au long de ce mois l'activité politique et singulièrement la reprise des travaux parlementaires. Au Palais-Bourbon comme dans les conseils du Gouvernement, la fermeté de M. Robert Lacoste fut approuvée à une très grande majorité aux dépens des suggestions de M. Mendès-France, partisan de la recherche de contacts avec « des interlocuteurs valables », euphémisme commode pour désigner les rebelles. L'opposition est allée grandissant entre les

deux hommes et dès lors beaucoup pensaient que si l'ancien président du Conseil persistait à vouloir obtenir du Gouvernement un tel revirement par rapport à la déclaration d'investiture, il en viendrait tôt ou tard à être obligé de démissionner.

Ce n'est pas qu'il soit opposé à l'envoi de renforts militaires. Nullement. Mais il estime que parallèlement au renforcement de nos effectifs, l'approche avec certains rebelles doit être recherchée en vue de négociations sur le statut futur de l'Algérie. M. Guy Mollet, beaucoup plus près de son ministre résidant que de M. Mendès-France, a autorisé les contacts locaux. Ils ne peuvent avoir pour objet que d'entraîner un cessez-le-feu. Ainsi est exclue toute incidence politique. Et le président du Conseil a été amené à définir, une fois de plus, la politique algérienne du Gouvernement.

J'affirme solennellement, a-t-il dit, *qu'en aucun cas, nous n'imposerons au peuple algérien une solution par la force ; j'affirme solennellement qu'en aucun cas nous ne laisserons arracher une solution par la violence. Il nous faut donc des interlocuteurs, et les interlocuteurs que nous cherchons ne peuvent être que les représentants élus de l'Algérie. Il s'agit d'organiser des élections libres et pour cela il faudra que le calme revienne.*

L'envoi des renforts n'a pas d'autre but. Le Gouvernement a désormais la possibilité d'appeler toute la « disponibilité », c'est-à-dire les trois dernières classes qui ont accompli leur service militaire. Il a fallu pour cela bouleverser le système de mobilisation organisé en fonction des besoins de l'O.T.A.N. et qui prévoyait la constitution par région d'unités militaires groupant les hommes de tous âges. De la « concentration verticale », on est revenu à la « concentration horizontale » en vigueur avant guerre. M. Robert Lacoste a chiffré à cent mille hommes au minimum les premiers renforts qu'il estime indispensables, « non pour mener la guerre — il en faudrait beaucoup moins — mais pour pacifier le pays et assurer la sécurité de ses habitants ». Il n'a pas caché que ces cent mille hommes seraient vite insuffisants et qu'un nombre égal devra lui être envoyé au cours du mois de mai.

Mais cette mobilisation partielle crée des charges nouvelles — et de lourdes charges — au Trésor. C'est donc par l'aspect financier du problème que l'Assemblée a repris contact avec la question algérienne. Demander des impôts nouveaux à une Chambre qui vient d'être élue et dont le parti politique qui a obtenu le succès électoral le plus éclatant est celui-là même qui préconise la disparition d'un certain nombre de taxes, pourrait sembler une gageure. M. Guy Mollet l'a tenue, non seulement pour l'Algérie, ce qui était inévitable, mais pour le fonds national vieillesse. Ainsi reste-t-il fidèle à l'esprit de sa déclaration d'investiture : lutte sur les deux fronts chaque fois qu'il sera nécessaire.

MARCEL GABILLY

★ ★ ★ CORRESPONDANCE ★ ★ ★

Nous avons reçu du général Grandsard la lettre suivante :

DIRECTEMENT et nommément mis en cause par M. A. Goutard dans son article « Pourquoi 1940 », je demande l'hospitalité de la revue pour une réponse aussi courte que possible.

I. — Page 71 de la revue du 1er avril :

L'auteur fait porter sur le commandant du 10e C.A. la responsabilité de l'introduction tardive de la 71e D.I. (nuit du 12 au 13 mai) sur la ligne de défense. Les légendes ont la vie dure.

Réserve d'armée et employée par elle à des travaux dans l'ouest de sa zone, la 71e D.I. a été mise aux ordres du 10e C.A. pour être mise en ligne « au cours des nuits du 11 au 12 mai et du 12 au 13 mai » par un ordre de la IIe Armée datée du 11 *mai*, 22 *heures* 45. A ce moment, la division est en marche vers l'est suivant les dispositions d'un ordre qu'elle a reçu *directement de l'Armée* et qui lui fixe les points à atteindre en fin de nuit du 11 au 12. Ces points sont, pour les deux régiments de tête, respectivement à 12 et 15 kilomètres du front à occuper. Le 3e régiment est à la traîne.

Dans ces conditions, il est bien évident qu'il était impossible au 10e C.A. de commencer la relève dans cette nuit du 11 au 12. Comme il ne disposait d'aucun moyen de transport automobile, tout ce qu'il pouvait faire et qu'il a fait c'était, après avoir laissé aux deux régiments de tête quelques heures de repos, coïncidant d'ailleurs avec les heures de plus intense activité de l'aviation ennemie, de les porter dans l'après-midi à proximité immédiate de la position pour effectuer la relève dans la nuit du 12 au 13.

II. — Ce que pouvait penser le commandant du 10e C.A. sur la rapidité du déclenchement de l'attaque ennemie. (Page 71.)

M. A. Goutard résume la pensée du commandant du 10e C.A. et le fait entre guillemets, donnant ainsi à ce qu'il écrit l'apparence d'une citation. Or, cette pseudo-citation n'est qu'une interprétation inexacte. Faute de place, je ne puis donner que la conclusion des réflexions que j'ai exposées dans le livre cité par M. A. Goutard.

« Il ne semble pas le 12 au soir que l'ennemi soit en mesure le 13 d'attaquer *avec chances de succès, pour peu que l'aviation amie fasse le* 13 *ce qu'elle a fait le* 12[1]. »

L'infanterie ennemie a cependant réussi à franchir la Meuse le 13.

— D'abord parce que l'aviation allemande a pu tranquillement écraser la position, de manière presque ininterrompue, de 6 heures à 16 heures. L'aviation de chasse française n'a pas paru.

— Ensuite, parce qu'évidemment les troupes qui défendaient la Meuse ont fléchi. Elles ne sont pas sans circonstances atténuantes.

Le 12 au soir, le commandant du 10e C.A. pouvait-il prévoir cette carence totale de l'aviation ?

III. — Retard de la contre-attaque.

Le secteur du C.A. s'étendait sur un front de 41 kilomètres *et sur tout ce front*, des infiltrations ennemies sont observées à partir du 13 au matin. Avant de diriger les faibles réserves du C.A. sur un point de cette zone, il faut bien attendre d'être fixé sur la région probable de l'effort ennemi. Une attaque sur la région de Carignan pour déborder la gauche de la région fortifiée est aussi possible qu'une attaque sur Sedan. Ce n'est que dans l'après-midi du 13 que le commandant du 10e C.A., *réduit aux seuls renseignements de ses observatoires terrestres*, a pu déceler la région probable de l'attaque. Ce n'est qu'à ce moment qu'il a pu donner l'ordre de rapprocher les réserves. Il pensait évidemment que la résistance de la division en ligne lui donnerait le temps de les engager à bon escient. Je ne puis que renvoyer à mon ouvrage le lecteur désireux d'en savoir plus long.

M. A. Goutard, à qui nous avons transmis cette lettre, répond :

I. — En ce qui concerne l'introduction tardive de la 71e D.I., je n'ai fait que suivre des auteurs cependant bien placés pour être renseignés. Le général Ruby, sous-chef d'état-major de la IIe Armée, écrit : « Le général Grandsard, estimant que le danger n'est pas immédiat, se contente de prescrire pour la nuit du 10 au 11 une courte étape intermédiaire. » Le général Roton, chef d'état-major du Front nord-est, écrit : « Ne croyant pas à l'imminence de l'atta-

1. Le groupe de chasse de la IIe Armée a abattu 30 avions ennemis le 12 et 39 les 10 et 11.

que, le général Grandsard n'introduira la 71e D.I. que dans la nuit du 12 au 13. » Le général Lacaille, chef d'état-major de la IIe Armée, a déclaré à la Commission d'enquête parlementaire : « Les choses se seraient passées au mieux, si le commandant du 10e Corps n'avait pas cru qu'il disposait de plus de temps pour mettre en place la 71e D.I. »

Il est incontestable que le commandant du C.A. ne croyait pas à l'imminence du danger. Cela ressort des déclarations des témoins, de sa lettre même, et du fait que pendant la journée du 12 et le 13 jusqu'à 15 heures, il laissa ses propres réserves (213e et 205e R.I.) à 5 kilomètres de la position de soutien qu'elles devaient occuper, et qu'elles ne pourront jamais atteindre, car elles y seront devancées par l'ennemi. Mais la question n'est pas là. Elle est de savoir si le commandant du 10e Corps pouvait commencer à introduire la 71e D.I. dès la nuit du 11 au 12. Un examen approfondi des ordres et de la carte fait répondre « Non ». En effet, la division n'a été mise à la disposition du général Grandsard que le 11 à 22 heures 45, alors que, sur ordre de l'Armée, elle exécutait une courte étape de nuit qui devait la laisser encore à une douzaine de kilomètres de la position. Elle ne pouvait donc gagner celle-ci dans la même nuit.

C'était bien cependant la volonté du général Huntziger, commandant l'Armée. Le 10 à 6 heures, il prévient le général Grandsard qu'il va lui renvoyer sa 71e D.I. pour l'intercaler entre la 55e D.I. et la 3e D.I.N.A. A 13 heures, il prescrit que le stationnement de cette division le 11 au matin « devra permettre de la porter en ligne en une seule étape », donc la nuit suivante. Enfin, dans son ordre du 11 au soir, il précise que « l'entrée en ligne aura lieu au cours des nuits du 11 au 12 et du 12 au 13 ». Son intention est donc nette. On se demande alors pourquoi, le 10 au matin, il n'a pas simplement remis la 71e D.I. à la disposition du commandant du 10e Corps. Celui-ci aurait pris parmi les moins éloignés les quatre bataillons de première ligne, et leur aurait fait parcourir en deux jours, en les allégeant plus ou moins, les 55 ou 60 kilomètres qui les séparaient de la position, l'artillerie de la division étant déjà en place.

Mais le 11 au soir, il était trop tard. On peut seulement regretter que, connaissant la pensée du général Huntziger, et constatant que les ordres reçus ne correspondaient pas à cette pensée, le commandant du 10e Corps n'ait pas demandé à régler lui-même l'introduction de la 71e D.I. sur son front. Sans doute l'aurait-il fait s'il avait cru le danger immédiat.

II. — A ce sujet, j'ai résumé ainsi les réflexions du général Grandsard : « Que peut faire l'ennemi le 13 ? Evidemment prendre et resserrer le contact... Il ne croit pas qu'il puisse attaquer, car il peut bien amener au contact de l'infanterie et des chars, mais il lui faudra du temps pour amener l'artillerie, les munitions. » L'auteur écrit que cette « pseudo-citation n'est qu'une interprétation inexacte ». En fait, pour les besoins de la condensation, je n'ai retenu que les idées essentielles, que l'on retrouve ainsi dans le texte original :

« Que peut faire l'ennemi le 13 ? Evidemment prendre et resserrer le contact... Doit-il réussir cette attaque. Le commandant du C.A. ne le croit pas... Il peut bien amener au contact de la position de l'infanterie et des chars... Il ne peut amener l'artillerie et ses munitions. »

L'auteur ne croyait pas « que l'ennemi fût en mesure d'attaquer le 13 avec chances de succès », mais cette surprise ne fut pas celle du général Grandsard, remarquable commandant de Corps par ailleurs, elle fut la surprise de notre commandement tout entier qui n'avait pas cru à la possibilité pour l'aviation de remplacer instantanément les lentes préparations d'artillerie. Quant à l'aviation française, sur laquelle comptait le commandant du C.A., si elle avait eu des succès le 12, rien ne garantissait qu'ils dussent se renouveler le lendemain — jour où la Luftwaffe portera tout son effort sur Sedan.

III. — Au sujet de l'orientation de ses réserves, le général parle de l'impossibilité de déceler la région probable de l'attaque. Or, le 12 dans l'après-midi, nos cavaliers et fantassins de la rive droite repassent la Meuse, très éprouvés, à Sedan, alors qu'ils repassent la Chiers « en excellent état » à Carignan. Peu après, les Panzer débouchent au nord de Sedan, chassant nos cavaliers de Saint-Menges. Le 13 au matin, c'est sur Sedan et les villages ou ravins voisins que les chars dévalent, par centaines. A partir de 11 heures, c'est sur le secteur de Sedan que s'abat un bombardement d'aviation qui constitue une véritable préparation. Et ce ne serait que dans l'après-midi que le commandant du C.A. aurait décelé que l'attaque se ferait sur le secteur de Sedan, où tout n'était qu'explosions et fumées depuis le matin, et non sur ceux de Carignan et Douzy, où il ne se passait à peu près rien.

« ... un grand écrivain est celui qui, avec les mots de tout le monde, sait former une phrase qui n'est qu'à lui. »

Jean MISTLER. *(L'Aurore.)*

JACQUES CHARDONNE

MATINALES

Tout le plaisir des jours est en leurs matinées.
MALHERBE.

●

Ce style exact et poétique où pas un mot ne pèse, où la grâce de la vision se confond avec celle du langage, apporte précisément ce que nous attendons d'un grand écrivain d'aujourd'hui.

Kléber HAEDENS.
(Paris-Presse-l'Intransigeant.)

Tout l'art de Jacques Chardonne s'apparente à celui d'un Gabriel Fauré dans sa musique de chambre.

René LALOU.
(Les Nouvelles Littéraires.)

... Un de nos plus beaux écrivains.

Roger GIRON.
(France-Soir.)

C'est l'art classique.

Robert COIPLET.
(Le Monde.)

Un volume in-16 . . . . . 450 fr.
Édition originale . . . . . 600 fr.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Et le livre est admirable !

Henri CLOUARD.
(Les Beaux-Arts.)

FRANÇOISE DE BERNARDY

LE DERNIER AMOUR DE TALLEYRAND

LA DUCHESSE DE DINO

"Il me reste vous, restez moi bien"

TALLEYRAND

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de mai

ANDRÉ MAUROIS
de l'Académie française
L'homme et la machine :
Cerveau humain et cerveau électronique

BETTY LAUNAY
Co-directrice fondatrice
de l'Institut Médico-Pédagogique du Dr Hoffer
La femme éducatrice

HENRI GUILLEMIN
Le drame de Paul Verlaine

RAYMOND LAS VERGNAS
Professeur à la Sorbonne
La littérature et la vie
dans l'Angleterre d'aujourd'hui

78, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 85 francs

● **Vient de paraître**

L'ANNUAIRE DESFOSSÉS-SEF 1956

EN DEUX VOLUMES
totalisant 3.500 pages

entièrement remis à jour comprenant :
Notices complètes sur sociétés cotées.
Listes et adresses des Administrateurs, Agents de change, Courtiers, Banques et Établissements financiers.

Législation (Loi du 24 juillet 1867 mise à jour au 1er décembre 1955)

PRIX :

Aux bureaux de l'Annuaire

(42, rue N.-D.-des-Victoires)..... 7.500 fr.
Franco..... 7.800 fr.
Etranger (franco)..... 9.000 fr.

Adresser commandes et montant par chèque bancaire ou chèque postal 1889-96 Paris à

« COTE DESFOSSÉS »

42, rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e

Tirage limité

JULIEN GREEN

LE MALFAITEUR

•

Collection « FEUX CROISÉS »

NIKOS KAZANTZAKI

LA LIBERTÉ OU LA MORT

•

PIERRE DANINOS

PASSEPORT POUR LA NUIT

•

HENRI BORDEAUX

Histoire d'une vie Tome III

LA DOUCEUR DE VIVRE MENACÉE

•

HARRY S. TRUMAN

MÉMOIRES

ANNÉES D'ÉPREUVE ET D'ESPÉRANCE

* **L'alliance atlantique - 1946-1950**

** **L'affaire de Corée - 1950-1952**

PLON

TOUTE L'ACTUALITÉ ALLEMANDE
politique
sociale
économique
culturelle
EN VENTE DANS LES PRINCIPAUX KIOSQUES
150 Frs

DOCUMENTS
REVUE MENSUELLE DES QUESTIONS ALLEMANDES

CONDITIONS D'ABONNEMENT
France et U. F. :
6 mois : 800 fr. — 1 an : 1.500 fr.
Autres pays :
6 mois : 1.000 fr. — 1 an : 1.800 fr.
Étudiants (France seulement) :
1 an : 1.000 fr.
Envoi gratuit d'un numéro spécimen récent
REVUE DOCUMENTS :
3, rue Bourdaloue, Paris 9e

Pour classer vos livraisons
DE LA
REVUE DE PARIS
ACHETEZ NOS CARTONNAGES SPÉCIAUX

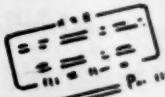
PLATS ET DOS DE TOILE GRENAT

Chaque carton-classeur permet de réunir six livraisons rognées

•

PRIX DU CARTONNAGE
350 francs (FRANCO DE PORT)

COTE DESFOSSÉS



publie chaque jour tous les cours officiels des Bourses de Paris, Province, Etranger et des nouvelles financières Françaises et étrangères, toujours puisées aux meilleures sources.

La "**COTE DESFOSSÉS**", par sa documentation unique, constitue le guide le plus sûr indispensable à tous (banquiers, boursiers, officiers ministériels et tous milieux d'affaires).

ABONNEZ-VOUS A LA **COTE DESFOSSÉS**
42, Rue Notre-Dame-des-Victoires, PARIS-2e
Abon' 6 mois : 5.500 frs. Par ch. banc. ou ch. post. 1889-86 Paris

DERNIERS ROMANS PARUS

ROLAND DORGELÈS
de l'Académie Goncourt

TOUT EST A VENDRE

Un vol. in-8° ..... 750 F.

« Roland Dorgelès fait dans le roman une rentrée tumultueuse et cordiale qui porte bien sa marque. »
André BILLY (Le Figaro)

ROGER VERCEL

ÉTÉ INDIEN

Un vol. in-16 ..... 420 F.

« Je doute que Roger Vercel ait jamais déçu un de ses lecteurs. »
André BILLY (Le Figaro)

ROBERT BOURGET-PAILLERON

LE RENDEZ-VOUS DE QUIMPER

Un vol. in-16 ..... 480 F.

« Le sujet est beau et fort, et M. Bourget-Pailleron l'a traité de main de maître. »
Pierre VARILLON
(La Nation Française)

JEAN ROUSSELOT

LE LUXE DES PAUVRES

Un vol in-16 ..... 420 F.

« Au long de ce récit dénudé, hanté par des visages grimaçants, gluant de misères, on ressent une émotion insurmontable. »
Lucien GUISSARD (La Croix)

MARCEL SCHNEIDER

LES DEUX MIROIRS

Un vol. in-16 ..... 420 F.

« Son plus joli livre et le plus accompli. »
Henri HELL (Combat)

MAURICE TOESCA

PARIS, UN JOUR D'AVRIL

Un vol. in-16 ..... 590 F.

« Un roman français d'un talent considérable. »
(New-York Herald Tribune)

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

JEAN SAVANT

LES AMOURS DE NAPOLÉON

Deux épouses, soixante maîtresses un seul amour

HACHETTE

J U L L I A R D

Une réédition attendue :

ALBERT COSSERY

LA MAISON DE LA MORT CERTAINE

Un vol. 480 fr.

par l'auteur de

MENDIANTS ET ORGUEILLEUX

Un vol. 600 fr.

RJ

DOMAT

JEAN HOUGRON

GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

dont la REVUE DE PARIS vient de publier

LA TERRE DU BARBARE

est aussi l'auteur de

JE REVIENDRAI A KANDARA, roman

★

Le cycle "LA NUIT INDOCHINOISE"

TU RÉCOLTERAS LA TEMPÊTE, roman

RAGE BLANCHE, roman

SOLEIL AU VENTRE, roman

MORT EN FRAUDE, roman

LES ASIATES, roman

★

LES PORTES DE L'AVENTURE, nouvelles

DOMAT

QUELQUES RÉCENTS ESSAIS

Biographies

ORESTES FERRARA

GASPARO CONTARINI ET SES MISSIONS

Traduit de l'espagnol par Francis de MIOMANDRE

Un vol. in-8° ..... 490 F.

« L'ouvrage de M. Orestes Ferrara est un enchantement pour la culture, une magie d'évocations et une contribution majeure à la rectification des données de l'histoire.
Gaëtan SANVOISIN (L'Information)

JOHANNES HOHLENBERG

SÖREN KIERKEGAARD

Traduit du danois par P.-H. TISSEAU

Un vol. in-8° ..... 870 F.

« L'ouvrage le plus complet et le plus clair publié à ce jour, en français, sur la personnalité, l'œuvre et la pensée de Kierkegaard... Sa lecture s'impose. »
Claude ELSEN (Dimanche-Matin)

ANTONINA VALLENTIN

HENRI HEINE

Un vol. in-8° ..... 690 F.

« Ce qui a sans doute le mieux célébré le centenaire de sa mort, c'est le « Henri Heine » de Mme Antonina Vallentin. »
Hommes et Mondes.

ANDRÉ ROUSSEAUX **Critique Littéraire**

LE MONDE CLASSIQUE

tome IV

Un vol. in-16 ..... 480 F.

La Bible - Homère - Hérodote - César - Saint Bernard - Rabelais - Madame de Sévigné - Fénelon - Benjamin Constant - Fabre d'Olivet - Sainte Beuve - Baudelaire - Germain Nouveau - Tristan Corbière - Charles Cros - Alfred Jarry.

PRINCESSE BIBESCO **Histoire**

CHURCHILL OU LE COURAGE

Un vol. in-16 ..... 490 F.

« La Princesse Bibesco, dont l'écriture possède l'élégance racée des grands mémorialistes, a réussi une esquisse dont l'impertinence admirative séduira le modèle en personne. » **Carlo BRONNE** (Le Soir)
de l'Académie Royale de Belgique.

ÉDITIONS ALBIN MICHEL

IMP. CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PARIS. — 1394-J 19-4-56.

VIENT DE PARAITRE

PAUL VIALAR

TOURNEZ JOLIES GOSSES

Roman

ÉDITH KESPI

L'IVRAIE

Roman

ANDRÉ DEMAISON

LA COMÉDIE DES ANIMAUX

FELLINI

IL BIDONE

SCÉNARIO ET DIALOGUE DU FILM

traduit de l'italien par DOMINIQUE DELOUCHE

« BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE »

ALFRED-JULES AYER

LANGAGE, VÉRITÉ ET LOGIQUE

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

DOMINIQUE AUJARD

Le Jardin dans la ville

roman

De la douceur de vivre à la terreur...

525 fr.

ROBERT STANDISH

Loin de Pimlico

roman

De Londres aux îles Bahamas.
Un roman aux rebondissements imprévus, aux péripéties multiples.

690 fr.

ALAIN BOSQUET

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE AMÉRICAINE

DES ORIGINES A NOS JOURS

Un volume rogné, format 14 × 20 . . . . . 1.200 fr.